

Cœurs de pierre

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

24

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Cœurs de pierre



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON

PLON

L'IMPLACABLE
Cœurs de pierre

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK ' N ' DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVEILLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

COEURS DE PIERRE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original : KING'S CURSE
Maquette de couverture : Loris

© 1976 by Richard Sapir and Warren Murphy
© Librairie PLON/GECEP 1981
pour la traduction française.

ISBN : 2 - 259 - 00834 - 8

Édition originale :
ISBN : 0 - 523 - 00879 - 1
PINNACLE BOOKS. INC. NEW YORK
New York N.Y. 10016

Pour Amnon, Judy, Sharon, Uriyah,
Joseph, Gilli, Naomi, Ruthi et, par-dessus
tout, l'imposante magnificence de la
maison de Sinanju (Boîte aux lettres
américaine : BP 1149, Pittsfield,
Mass. 01201, USA)

CHAPITRE PREMIER

La pierre existait bien avant que les hommes pâles aux quatre hautes jambes, au torse et à la tête de métal, arrivent, par le chemin du soleil, de la grande eau qu'on ne pouvait pas boire.

Avant les prêtres-rois, la pierre existait ; avant les rois-guerriers, elle existait ; avant les Aztèques, les Toltèques et les Mayas, elle existait. Avant les Actatl, qui la servaient et l'adoraient comme leur dieu, elle existait.

La pierre était de la taille d'un roi et si l'on ignorait que le cercle délimitant son ventre avait été gravé par les dieux eux-mêmes avant que l'homme émerge de la bouche de la tortue, alors on n'était pas un Actatl. Et l'on n'avait pas le droit de pénétrer dans le palais du Dieu, on ne pouvait s'approcher de la pierre sacrée de crainte que le Dieu ne soit irrité d'être touché par le doigt d'un mécréant.

Et le peuple appelait la pierre sacrée Uctut.

Mais seuls les prêtres connaissaient son véritable nom.

Dans les premières années de la venue des hommes pâles, le roi-guerrier des Actatl convoqua les cinq prêtres d'Uctut au palais, haut de cent quarante-deux marches, qui protégeait Uctut du vent et de la lumière du nord. Il leur demanda ce qu'ils pensaient des hommes pâles.

— Moctezuma dit qu'ils sont des dieux, répondit un prêtre.

— Moctezuma affirme que c'est le souffle des dieux quand il lâche du vent après un festin, commenta le roi.

— Moctezuma est un roi qui plaît aux dieux, dit un autre sur un ton de reproche. On sait que les Aztèques de Moctezuma obéissent à leurs dieux parce que leur roi est un prêtre.

— La vie est trop courte pour la consacrer à se préparer à sa fin, répliqua le roi. Et je crois que la pluie peut tomber sans que le cœur d'un enfant soit jeté dans le puits qui nourrit Uctut, et je crois que de nouveaux bébés peuvent naître sans que le cœur des femmes soit jeté dans le puits, et je crois que je remporte des victoires non parce que Uctut a été abreuvé de sang mais parce que mes hommes savent combattre.

— N'as-tu jamais voulu connaître le nom d'Uctut ? Le vrai nom ? Pour qu'il puisse te parler comme il nous parle ? demanda un troisième prêtre.

— Pour quoi faire ? Tout le monde a un nom pour quelque chose. Ce n'est qu'un souffle d'air. Je ne vous ai pas fait venir ici pour me

rallier à vous après tant d'années. Restons-en là : vous donnez vos dieux au peuple et je ne détourne pas le peuple de vous. Maintenant, je vous demande, que pensez-vous de ces hommes qui ont la couleur des nuages ?

— Uctut pense qu'il doit avoir leur cœur.

— Moctezuma pense que nous devons donner aux grands êtres à quatre jambes le métal jaune qu'ils veulent, dit un autre prêtre, et un troisième :

— Moctezuma a dit aussi que nous devons donner le cœur de ces hommes blancs à Uctut.

— Est-ce que Moctezuma a dit que les Aztèques donneront à Uctut le cœur de ces hommes blancs aux bâtons de mort ? demanda le roi. Ou a-t-il dit que ce sont les Actatl qui doivent leur prendre le cœur ?

— Il a dit que c'était un si bon sacrifice que nous devrions être heureux de l'offrir à Uctut.

— Alors, que le grand Moctezuma prenne leur cœur et il pourra l'offrir à Quetzalcóatl, le serpent à plumes.

Un autre prêtre répondit :

— Il dit que les Aztèques honorent les Actatl en ne prenant pas pour eux ce riche sacrifice mais en nous permettant de le prendre pour Uctut, pour rendre notre dieu riche et rouge avec les meilleurs cœurs.

— Et moi je dis à Moctezuma, grand roi des grands Aztèques, de la part de son voisin le plus respectueux, roi des Actatl, gardien des léopards, qui protège Uctut des vents du nord, conquérant des Umays, des Acoupl, des Xorèques, à Moctezuma je dis, salut, voisin, nous apprécions ta générosité et à notre tour nous offrons ce présent aux Aztèques et à leur grand roi.

Pendant que le roi parlait, les prêtres traçaient tous des marques sacrées, car ils connaissaient les mystères, ils savaient comment un homme pouvait placer sa marque sur une tablette de pierre et comment un autre homme en voyant cette marque pouvait deviner sa pensée, même si le premier était parti depuis longtemps dans l'autre monde.

Cinq cents ans plus tard, dans un pays où presque tout le monde savait lire sans que cela ne soit un mystère, les archéologues se livraient à leur passe-temps favori en rêvant de parler de vive voix aux habitants des civilisations disparues qu'ils étudiaient. Ils diraient qu'en une demi-heure de conversation, ils en apprendraient davantage qu'en une vie entière consacrée à l'étude des inscriptions portées sur les tablettes qu'ils avaient découvertes.

Pourtant, s'ils avaient parlé à l'Actatl de la rue, ils auraient simplement appris que les marques étaient des mystères, que le roi vivait en haut et le peuple en bas et que les prêtres servaient Uctut,

dont seuls ils connaissaient et avaient le droit de prononcer le vrai nom.

Mais la pierre qui était Uctut durerait. Les Aztèques n'existeraient plus, les Mayas et les Incas auraient disparu. Le nom des Actatl serait oublié et on ne se souviendrait même plus des Umays, des Acoupl et des Xorèques.

Tout serait effacé. Pourtant Uctut survivrait en ces temps lointains et alors, dans un pays appelé les États-Unis d'Amérique, le sang et l'horreur déferleraient, sacrifice royal des Actatl à leur dieu de pierre.

Et ce sacrifice de sang découlerait de ce qui s'était passé ce jour-là, quand le roi des Actatl tenta d'éviter la bataille contre les envahisseurs espagnols, qu'il soupçonnait de n'être pas des dieux mais simplement des hommes d'une autre couleur.

Les prêtres tracèrent donc leurs marques et le roi parla. Le présent de son peuple et de lui-même aux Aztèques serait le droit exclusif aux cœurs de ces hommes pâles aux quatre hautes jambes, au torse et à la tête de métal.

Un prêtre protesta, trouvant l'offre trop généreuse, et dit qu'Uctut serait jaloux de Quetzalcóatl, le principal dieu des Aztèques. Mais le roi imposa silence et ce fut tout.

On décida d'un petit sacrifice pour obtenir l'approbation d'Uctut. Une jeune fille aux seins naissants d'une excellente famille, que l'on habilla de la robe royale en plumes jaunes, fut amenée sur la pierre au-dessus du puits contenant les eaux qui alimentaient Uctut.

Or si sa famille semblait se forcer à pleurer et prétendait se lamenter, il y avait à cela une bonne raison. Depuis de nombreuses générations, les Actatl achetaient des esclaves et les gardaient captives ; quand les prêtres exigeaient un sacrifice des officiers et de ceux qui commandaient aux fermiers et bâtissaient les routes, ces familles habillaient leurs esclaves gardées dans ce but et les offraient à Uctut.

Un prêtre maintenait une cheville, un deuxième prêtre l'autre, et encore deux les poignets. C'était des hommes forts, par nécessité, car les victimes se débattaient souvent avec une grande vigueur.

Le cinquième prêtre manipula la jeune fille avec tant de précautions que la jeune fille reprit espoir et lui sourit. Peut-être la laisserait-on partir. Des esclaves racontaient que parfois ils vous emmenaient au gros rocher et vous relâchaient. Pas souvent mais parfois. Et elle avait déposé un cercle de cailloux sur une berge moussue pour les dieux des ruisseaux, qui sans être aussi puissants qu'Uctut pouvaient le berner à l'occasion. Son unique vœu depuis qu'elle avait été amenée de ses champs dans le bâtiment spécial, était que son dieu déjouerait les plans d'Uctut et la laisserait vivre.

Le prêtre ne lui souriait-il pas, n'allait-il pas dire qu'elle était trop petite et trop jolie pour mourir ce jour-là ? Elle ne savait pas, et les autres esclaves non plus, que les victimes graciées étaient les loucheuses et les édentées jugées indignes pour le sacrifice.

Mais celle-ci était une jolie petite fille, alors le prêtre lui arracha le cœur et le présenta, tout palpitant, à la famille ainsi honorée. La prétendue mère s'effondra dans son prétendu chagrin. L'assistance entonna un chant d'allégresse et le prêtre jeta le cœur tout chaud dans le puits. Les quatre autres lancèrent le corps à sa suite, en prenant soin que la précieuse robe de plumes ne disparaisse pas avec.

Tel était le message du roi à Moctezuma, l'assurant de la bonne volonté d'Uctut.

Le roi considérait tout cela avec une approbation apparente mais ne s'intéressait guère à la petite cérémonie stupide et cruelle. Tout enfant, il avait compris que ce n'était pas Uctut qui désirait des cœurs, mais les prêtres et le peuple. Et comme les seules à en souffrir étaient des esclaves et des captives, les cérémonies continueraient.

Il avait autre chose en tête ce jour-là, en contemplant son peuple, ses maisons et ses champs qui s'étendaient à vingt jours de course dans toutes les directions, au-delà des montagnes, des rivières et des plaines. Tout cela était condamné. Il avait beau se dire que d'autres peuples avaient disparu et disparaîtraient, que tel était l'ordre des choses, un sentiment qu'il ne pouvait comprendre lui disait qu'il ne pouvait pas le permettre.

Il savait que les visiteurs venus de l'eau qu'on ne pouvait boire prendraient tout, car ils voulaient davantage que le métal jaune ou des esclaves. Selon les espions du roi, ils voulaient ce qui existait dans chaque homme et vivait éternellement. Une sorte d'esprit mais pas réellement un esprit, disaient les espions. Et ils voulaient cette chose pour leur dieu.

Ce dieu était un et à la fois trois ; l'un d'eux était mort mais n'était pas mort. Le roi avait ordonné à ses espions de demander si le nouveau dieu des hommes pâles en accepterait un quatrième, Uctut, et quand ils revinrent avec le message traduit du nouveau langage, le roi comprit que tout ce qu'avaient connu les Actatl, les Aztèques et les Mayas était fini. Ces paroles étaient : « Tu n'auras pas d'autre Dieu devant ma face. »

Ce dieu ne prenait pas le sang, ni des aliments ou des ornements. Il voulait l'esprit vivant de son peuple. Il n'était pas comme Uctut que l'on pouvait abuser avec une robe de plumes jaunes et les sanglots artificiels d'une femme se prétendant la mère de la victime.

Le soir du sacrifice, le roi annonça qu'il resterait pendant de longs jours dans son palais sur la hauteur, mais il se déguisa en esclave et, accompagné par son guerrier le plus valeureux, il quitta le palais avec

un sac plein de métal jaune.

Ils coururent toute la nuit et au matin ils s'endormirent. Ils voyagèrent ainsi pendant vingt-deux jours, en contournant la ville de Moctezuma. Et un matin ils virent un spectacle effrayant.

Un homme pâle, deux fois plus grand que les autres hommes, avec beaucoup de poils sur la figure et du métal brillant sur le buste et la tête, avec deux jambes de devant et deux jambes de derrière, passa près d'eux et, instinctivement, le guerrier protégea son roi. Mais le roi lui dit qu'il voulait être traité en esclave et qu'il ne le lui dirait pas deux fois.

Ils sortirent de leur cachette et le grand homme pâle pointa sur eux une lance qui n'avait pas de fer mais un trou à l'extrémité. Le roi remarqua qu'il y avait une autre tête de la même couleur que le corps et comprit alors pourquoi cet homme avait quatre jambes et une taille aussi exceptionnelle. Il était assis sur un animal.

Les Incas du sud n'avaient-ils pas dressé des animaux à porter des ballots ? Cet étrange animal inconnu avait été dressé pour porter un homme. Et le roi devina que le métal n'était qu'une protection autour de la tête de l'homme pâle. Cela fut confirmé quand ils entrèrent dans un vaste camp où le roi vit des hommes avec du métal sur la tête et d'autres sans. Il vit aussi des hommes et des animaux séparés.

Il vit une reine du peuple de la côte assise sur un trône à côté d'un homme pâle, devant qui son guerrier et lui furent amenés. La femme s'exprima dans la langue des Aztèques en s'adressant au guerrier. Comme il en avait reçu l'ordre, il donna son nom et sa fonction d'Actatl. La reine parla ensuite à l'homme pâle dans une autre langue. Le roi grava dans sa mémoire chaque son qui sortait de sa bouche, car il avait beaucoup à apprendre pour sauver son peuple. Puis le guerrier dit qu'il avait capturé cet esclave qui fuyait la ville de Moctezuma.

Le guerrier s'interrompt et la femme parla dans la langue inconnue et si elle prononçait correctement le nom de Moctezuma, l'homme pâle en était incapable. Il disait « Montezuma », avec une intonation différente.

Le guerrier dit que l'esclave était sans valeur et n'avait rien parce que Moctezuma et les Aztèques étaient pauvres. Après s'être entretenue avec l'homme pâle dans la langue inconnue, la femme répliqua que les Aztèques n'étaient pas pauvres et que Moctezuma avait des salles tapissées d'or. Le guerrier dit non, pas d'or, rien que des esclaves sans valeur. Alors le roi des Actatl, déguisé en esclave, jeta par terre tout l'or qu'il avait porté pendant de longs jours, en s'époussetant les mains comme si ce n'était que de la poussière.

Comme il l'attendait, cela provoqua une grande émotion et les hommes pâles essayèrent même de manger l'or en le mordant. Et le roi feignant d'être esclave rit et s'écria :

— O grande reine, pourquoi ces hommes pâles aiment-ils tellement la terre jaune ?

— Est-ce que cela vient de la ville de Moctezuma ? demanda-t-elle et le roi s'inclina très bas comme un esclave.

— Oui, cela vient des salles d'or.

Quand elle le répéta à l'homme pâle, il bondit, se mit à danser et il ordonna de mettre à mort le guerrier pour avoir menti. Désormais le roi-esclave fut l'homme de confiance de l'homme pâle, qui s'appelait Cortez et qui entreprit le long et pénible siège de la ville de Moctezuma dont il finit par s'emparer.

Pendant les mois de siège, le roi qu'on prenait pour un esclave donna des bribes de renseignements sur les Aztèques, comme un lac ne laissant qu'un petit filet d'eau s'écouler chaque jour. Et il observa et écouta. Comme dans son propre peuple, peu d'hommes savaient lire bien que les secrets ne soient pas gardés. Il apprit la nouvelle langue par un prêtre du nouveau dieu. Il apprit que ce n'était pas le bruit des bâtons qui tuait mais un projectile qui sortait du trou à une grande vitesse. Il apprit qu'il y avait de plus gros bâtons qui lançaient de plus gros projectiles. Une nuit, il apprit à monter à cheval et faillit être tué.

Les métaux des hommes pâles étaient plus résistants que ceux des Actatl. Leurs formations militaires n'étaient pas plus nombreuses mais comme elles pouvaient rester éloignées et tuer avec ces bâtons qu'on appelait des mousquets, elles n'en avaient pas besoin. L'écriture des hommes pâles n'était pas des symboles de choses, mais des symboles de sons, et le roi des Actatl savait que c'était une grande puissance. Comme ses espions le lui avaient dit, les hommes pâles ne sacrifiaient pas des gens ni des animaux, bien qu'au début, en voyant la statue de l'homme cloué sur des pieux croisés, il ait eu quelques doutes.

Il vit tomber la ville de Moctezuma et son peuple réduit en esclavage et il fut certain que si les Aztèques étaient condamnés, son peuple le serait aussi. Il n'en resterait rien.

Il jura de ne pas laisser mourir son peuple.

Dans le camp des pâles, il y avait beaucoup de tribus qui s'alliaient avec les nouveaux venus contre Moctezuma. Un homme reconnut le roi Actatl et le dénonça à la femme qui accompagnait Cortez. Celle-ci fit venir le roi et lui demanda pourquoi il s'était présenté comme un esclave, alors qu'il aurait été bien accueilli en tant que roi.

— As-tu déjà dit cela à Cortez ? demanda le roi.

— Je le lui dirai avant le lever du jour, répondit la reine du peuple de la côte.

Alors, avec le dur métal des hommes pâles, le roi lui trancha la gorge. Il ne prit pas son cœur.

S'étant lavé les mains, il alla trouver Cortez et lui raconta qu'il avait entendu dire, quand il était jeune esclave, que des villes au nord

de celle de Moctezuma étaient entièrement construites en or pur. Les murs étaient en or. Les plafonds étaient en or. Les rues étaient pavées d'or.

Cortez lui demanda pourquoi il ne l'avait pas dit plus tôt.

— O, grand seigneur des hommes pâles, ta femme m'a demandé des salles d'or. Dans ces villes du nord, ils ne gardent pas l'or dans des salles. Ils en font des briques, ils bâtissent avec, tant ils regorgent de ce métal jaune.

Avec un grand rire triomphant, Cortez ordonna à son armée de se préparer. Dans l'enthousiasme général, la mort d'une interprète, même une reine de la côte, ne fut pas un bien grand drame. Il y avait beaucoup d'interprètes à présent.

Le roi conduisit Cortez et son expédition vers le nord pendant deux semaines et le quinzième jour, arrivé dans les montagnes, il s'éclipsa pendant la nuit.

Perdant son guide, Cortez renonça à l'expédition mais pendant des siècles ceux qui lui succédèrent continuèrent de chercher les Sept Cités de Cibola, des villes qui n'avaient jamais existé que dans l'imagination d'un roi qui voulait éloigner de lui et de son peuple les Espagnols avides.

Cette quinzième nuit, le roi partit avec un cheval, un fusil, de la poudre, des balles, des pierres à feu et de nombreux livres.

Un mois plus tard, il arriva dans la capitale des Actatl. Il était absent depuis quatre saisons.

Il y avait maintenant un nouveau roi et les prêtres d'Uctut, perplexes, déclarèrent qu'un roi devrait être tué. Alors le nouveau, qui était le fils de l'ancien, rassembla ses guerriers et se prépara à sacrifier son père. Mais quand le premier guerrier s'approcha le vieux roi utilisa son bâton tonnante et, sans rien projeter, tua l'homme. Voyant cela, tous les autres se retournèrent contre le nouveau roi pour le sacrifier à l'ancien, mais il ne le permit pas. Il n'était pas revenu pour être roi mais pour apporter le message d'une nouvelle entreprise qu'Uctut devait approuver.

L'ancien roi emmènerait cinquante femmes, dix jeunes gens et dix petites filles et partirait avec eux. Mais les prêtres protestèrent car cela voudrait dire qu'il y aurait deux rois et Uctut serait fâché.

— D'ici quelques générations, Uctut ne sera plus, répondit l'ancien roi. Cette ville ne sera plus. Les mots que nous employons ne seront plus. Il ne restera rien des Actatl.

Ils demandèrent si un dieu lui avait parlé, dans une vision sacrée, et pour qu'ils comprennent il expliqua qu'Uctut le lui avait dit.

Cela inquiéta beaucoup les prêtres, qui ordonnèrent à chaque famille d'offrir un sacrifice pour qu'Uctut parle à ses prêtres.

Quand les sacrifices furent terminés, on ne pouvait plus marcher

sur la pierre surplombant le puits tant elle était couverte de sang. Des bassins de sang remplissaient les moindres fissures. Le puits qui alimentait Uctut était rouge. Une odeur pestilentielle en émanait.

Alors les prêtres déclarèrent que l'ancien roi pourrait vivre mais que tous ceux qui partaient avec lui devraient devenir des prêtres d'Uctut, qui connaîtraient le vrai nom de la pierre, et si jamais la prédiction du roi se réalisait, chacun devait jurer de toujours protéger Uctut.

Par cette promesse, faite par une civilisation condamnée dans les luxuriantes montagnes entre le Mexique et l'Amérique du Sud, une graine était semée qui allait germer plus de quatre siècles plus tard. Sa fleur se nourrirait de vie humaine et rien, dans ce monde futur capable d'envoyer un homme sur la lune, ne pourrait le défendre contre ceux qui considéreraient encore l'astre des nuits comme un dieu.

L'ancien roi emmena sa nouvelle famille vers une vallée inhabitée. Il engendra et enseigna bien. Chacun apprit la langue, l'écriture, les nombres et la science primitive de l'Occident. Et quand la première génération fut prête, il l'envoya par groupes parmi les envahisseurs pâles – pas pour les tuer car ils étaient trop nombreux – mais pour se reproduire avec eux, prendre l'enfant le plus intelligent de chaque nichée et lui apprendre qu'il était un Actatl. Même s'il avait les cheveux jaunes, il était un Actatl.

Car le roi avait découvert que la seule chance de survie de son peuple était de se camoufler sous les couleurs des autres, quels qu'ils soient.

Il n'avait qu'un seul souci. Il n'avait pu les détourner d'Uctut, cette pierre idiote. Car s'il leur apprenait tout, Uctut et son vrai nom étaient la seule chose que les enfants eux-mêmes savaient, et pas lui. On y attachait donc un plus grand prix. Plus il disait que ce n'était qu'une pierre idiote, plus Uctut devenait important, le symbole de ce qu'ils avaient été et qu'ils voulaient préserver dans leur vie future. Alors il renonça à en parler.

Un jour, la dernière des femmes qu'il avait emmenées mourut et il s'aperçut qu'il était seul. Il lui fit des obsèques rituelles, bien qu'il lui fût difficile d'empiler les pierres car il était bien vieux.

Le nouveau village était désert et les tablettes d'argile sur lesquelles étaient écrits les sons des Actatl et les paroles d'Europe ne servaient plus depuis bien des années, depuis que les derniers jeunes instruits étaient partis.

Alors le roi refit le long voyage jusqu'à la capitale des Actatl. Avant même d'y arriver, il comprit que le royaume n'existait plus. L'herbe envahissait les routes, les champs n'étaient plus labourés, des arbres

poussaient dans les tours de guet.

Il espéra que de vieux amis se terraient encore dans les ruines de la ville mais il n'y avait personne, pas même des chiens. Curieusement, il n'y avait pas trace non plus des incendies qui accompagnent généralement un siège.

Il fut certain que les Espagnols étaient pourtant passés par là, car tout l'or avait disparu. Mais tout avait été descellé avec soin, ni cassé ni arraché. Il pensa un moment, avec un grand bonheur, qu'un des derniers rois avait sagement conduit le peuple ailleurs mais quand il arriva au grand autel de pierre, il fut cruellement détrompé et poussa un grand gémissement de douleur. Des ossements blanchis recouvraient les marches, déjà mêlés aux plantes. Un arbuste poussait hors de la bouche d'un crâne ricanant.

Il comprit ce qui s'était passé. En apprenant l'arrivée des Espagnols, toute la population était montée là-haut, pour cacher ce qui serait précieux aux pâles envahisseurs. Et puis tout le monde s'était tué, en ultime sacrifice à Uctut. Un groupe en avait probablement exterminé un autre jusqu'à ce que les derniers se suicident.

Le vieux roi à l'âme plus lasse que le corps leva les yeux vers la haute pierre gravée et dit :

— Uctut (car il ne savait toujours pas son nom secret), Uctut, tu n'es même pas stupide parce que les gens sont stupides et tu n'es même pas une personne. Tu es une pierre. Une pierre rendue spéciale par le peuple. Tu es comme un caillou qui gêne la charrue. Pierre. Pierre idiote.

Il s'assit, en écartant des ossements, et le quatrième jour il ressentit une vive douleur au cœur. Alors il ferma les yeux et sombra dans son dernier sommeil, satisfait du devoir accompli.

Des siècles passèrent et les restes humains se confondirent avec la terre et la végétation. Il ne restait même plus de rêves quand une lourde corde traîna la pierre de l'autel élevé. D'autres hommes cassèrent des pierres gravées mais celle-là aurait plus de valeur si elle restait intacte, même s'il fallait quatre mulets pour la traîner dans la jungle et la montagne, où des hommes aux traits aztèques et au nom espagnol la vendirent au plus offrant.

Uctut, la pierre, arriva dans un grand musée de New York, près de Central Park, et fut placée à tort dans une salle consacrée à l'art aztèque. Un jour, un homme d'affaires allemand la vit et suggéra de la mettre dans une salle particulière. Un riche industriel de Détroit fit un don considérable au musée et, devenant un de ses administrateurs, il entreprit de suivre la suggestion de l'Allemand.

Le conservateur s'y opposa, disant que c'était un exemple assez insignifiant d'art pré-aztèque qui ne méritait pas une salle entière et

peu après, à sa profonde stupéfaction, il fut renvoyé pour son « attitude obtuse et non professionnelle ».

Un architecte japonais dessina la nouvelle salle de la pierre, avec un gros mur assez grossier masquant la belle fenêtre exposée au nord. Et il ajouta même une grande fontaine dont l'utilité ne paraissait pas s'imposer.

Apparemment, le nouvel administrateur et l'architecte savaient ce qu'ils faisaient car la pierre reçut de nombreux visiteurs venus du monde entier. Un extrémiste arabe virulent vint la voir le même jour qu'un colonel de parachutistes israélien et la pierre dut avoir sur eux un effet apaisant car non seulement les deux hommes parurent s'entendre mais ils s'embrassèrent avant de partir. Tous deux, quand leurs compatriotes leur demandèrent pourquoi, nièrent cet incident. Naturellement, personne ne paraissait plus amoureux de la pierre pré-aztèque que le comte Ruy Lopez de Goma y Sanchès, qui venait tous les jours.

Un soir d'octobre, un gardien découvrit que quelqu'un armé d'une bombe de peinture fluorescente verte avait écrit sur la pierre, en grands caractères : « Joey 172 ».

Le lendemain, le député de cette circonscription fut trouvé dans son bureau de Washington, la poitrine baignant dans une mare de sang.

Son cœur avait été arraché.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il n'en croyait pas ses oreilles.

— Remo, ici Smith. Revenez immédiatement à Folcroft.

— Qui est à l'appareil ? demanda Remo.

— Harold W. Smith, votre patron.

— Je ne vous entends pas. Les vagues font trop de bruit, dit Remo en contemplant les paisibles rouleaux de l'Atlantique venant lécher le sable blanc de la plage de Nag's Head, en Caroline du Sud.

La chambre de motel était silencieuse, à part le léger grincement d'une plume d'oie sur du parchemin. Un vieil Oriental menu maniait rapidement la plume et pourtant ses doigts aux ongles longs semblaient à peine bouger. De temps en temps il s'interrompait et regardait dans le vague, cherchant l'inspiration, puis il se remettait à écrire, presque immobile dans son kimono du matin jaune d'or.

— Je vous dis que vous devez revenir immédiatement à Folcroft. Tout s'écroule.

— Vous dites que vous voulez parler à un certain Harold Smith ? demanda Remo.

— Je sais que c'est une ligne ouverte mais...

Remo entendit la tonalité. On les avait coupés. Il raccrocha.

— Je reviens dans un moment, petit père, dit-il et Chiun se retourna dignement.

— Étais-tu gras et peureux, ou étais-tu couché dans la boue quand je t'ai trouvé ? demanda-t-il.

Sa voix était aiguë avec des notes hautes et basses comme si des pattes géantes griffaient une montagne d'ardoise.

— Ni l'un ni l'autre, répondit Remo. Je reprenais connaissance. J'étais en assez bonne santé, pour cette civilisation. À vrai dire, j'étais en assez bonne santé pour n'importe quel temps ou n'importe quel lieu. Sauf un.

— *Et il advint*, entonna Chiun, la plume volant sur le parchemin mais chaque caractère coréen demeurant parfaitement net et précis, *que Chiun, le Maître de Sinanju, aperçut ce Blanc gémissant dans l'ordure de sa naissance, pauvre être difforme, aux yeux ternes dans d'étranges orbites rondes. Mais plus difforme encore, vit le Maître de Sinanju, était l'esprit de ce Blanc. Une masse lourde et sans vie dans son vilain crâne pâle.*

— Je croyais que vous aviez déjà ajouté le chapitre me concernant à l'histoire de Sinanju.

— Je le révise.

— Je suis heureux de vous voir écrire ça parce que maintenant je peux, avec la plus grande certitude, rejeter toute l'histoire de votre village qui n'est qu'un tissu de billevesées, de sornettes et de sottises. N'oubliez pas que j'ai vu le village de Sinanju. Nous avons des égouts de meilleure mine dans ce pays.

— Comme tous les Blancs et les Noirs, tu es raciste, répliqua Chiun et sa voix reprit ses intonations bibliques : *Et le Maître de Sinanju s'adressa au malheureux en disant : « Lève-toi, je te rendrai entier. Tu connaîtras tes sens et ton esprit. Tu respireras pleinement l'air pur avec tout ton corps. Tu auras en toi une vie telle qu'aucun Blanc n'en a jamais eue. » Et le malheureux comprit qu'il était touché par la grâce et il dit : « O, imposante Magnificence, pourquoi dispenses-tu d'aussi gracieux bienfaits à une créature aussi vile que moi ? »*

— Allez cracher ça dans le vent, dit Remo. J'ai du travail. Je reviendrai bientôt.

La fin de l'été à Nag's Head en Caroline du Sud avait tout le charme d'une carpe en papillote dans un four surchauffé. Remo vit les vitres soigneusement remontées des voitures, pleines de gens protégés par la climatisation.

Ceux qui étaient dans les rues par cette journée écrasante avaient des pieds en plomb.

Remo marchait d'un pas vif. Il mesurait à peine un mètre quatre-vingts et il était d'une grande minceur, à part ses poignets particulièrement épais. Il avait des traits aigus, des pommettes saillantes et des yeux noirs pénétrants qui, d'après certaines femmes, « retournaient les estomacs ».

— Dites donc, vous ne transpirez pas ? demanda le caissier quand Remo entra dans un petit restaurant et demanda de la monnaie.

— Seulement quand il fait chaud.

— Il fait quarante-deux à l'ombre.

— Alors je regrette, j'ai dû oublier, dit Remo.

Il savait que la transpiration n'était qu'une façon parmi d'autres de rafraîchir le corps surchauffé mais pas la plus efficace. Respirer l'était, mais la plupart des gens ne savaient pas respirer, ils traitaient cela comme une fonction dont on ne s'occupait que lorsqu'elle marchait mal.

— C'est marrant, j'ai jamais vu personne qui ne suait pas un jour comme aujourd'hui, pas même un Nègre, dit le caissier. Comment vous faites ?

— Bof. D'ailleurs même si je vous le disais, vous ne comprendriez pas.

— Vous me prenez pour un con. Vous êtes un de ces gros malins de Yankees, qui viennent ici dans le sud, qui me prennent pour un con.

— Pas avant que vous ouvriez la bouche, répliqua Remo et il alla s'enfermer dans la cabine téléphonique.

Il empila sa monnaie devant lui. Il forma le numéro d'urgence du code 800. C'était plus conçu pour la commodité que pour la sécurité, mais il pouvait toujours laisser un message pour que le vrai Harold W. Smith le rappelle à la cabine.

— Nous regrettons, dit la voix lointaine d'un répondeur, le numéro que vous avez demandé n'est pas en service pour le moment. Ne quittez pas, une opératrice sera à vous dans un instant.

Remo raccrocha, refit le numéro et obtint le même message. Cette fois, il ne quitta pas. Une opératrice succéda au répondeur :

— Vous demandez un numéro ?

— Oui, dit Remo et il donna celui qu'il avait cherché à appeler.

— Où êtes-vous en ce moment ? demanda l'opératrice.

— À Chillicothe, Ohio, mentit Remo. Pourquoi est-ce que ce numéro ne marche pas ?

— Parce que, d'après nos registres, ce numéro n'a jamais marché. Vous n'êtes pas à Chillicothe.

— Merci.

— Mais nous avons des informations sur ce numéro...

Et elle lui en donna un autre, ce qui était encore plus bizarre parce que si Smith avait arrangé ça, jamais il n'aurait donné un choix de numéros. L'idée vint à Remo que l'opératrice n'était pas là pour le renseigner mais pour savoir où il était. Il raccrocha.

Dehors, une voiture de police grise et blanche avec un gyrophare rouge stationnait contre le trottoir. Deux gros agents en descendaient, la main sur la crosse de leur pistolet. Le caissier plongea sous sa caisse quand ils entrèrent dans le café. Remo sortit de la cabine.

— Est-ce que vous étiez dans cette cabine en train de téléphoner ? demanda le premier agent.

L'autre fit un pas de côté, pour que Remo affronte deux pistolets.

— Non, dit Remo.

— Qui était dans la cabine, alors ?

— Qu'est-ce que j'en sais ?

— Il était dans la cabine, dit le caissier derrière sa caisse. C'est un drôle de zèbre, Jethro. Il ne sue pas.

— J'ai à vous parler, dit l'agent.

— Il me semble que c'est ce que vous faites, répondit Remo.

— Au poste.

— Vous m'arrêtez, ou quoi ?

— Rien que pour causer. Des gens veulent vous causer.

— Ce zèbre ne sue pas, Jethro, répéta le caissier en se relevant derrière sa caisse.

— Ta gueule, Luke, dit l'agent.

— Si, je sue, protesta Remo. C'est de la diffamation.

Et quand ils furent dans les bureaux climatisés de la police de Nag's Head, Remo transpira alors que les autres se plaignaient de la fraîcheur. Deux hommes, se disant avocats d'une commission parlementaire enquêtant sur les abus de la CIA et du FBI, arrivèrent et déclarèrent qu'ils voulaient parler à Remo. Ils portaient des costumes à trois cents dollars et ne se servaient pas d'un peigne. Remo n'était pas vraiment inculpé mais il avait appelé un numéro de téléphone qui les intéressait. Ce numéro apparaissait sur une pièce comptable du FBI que personne ne pouvait expliquer. Peut-être Remo pourrait-il les aider ? Pourquoi avait-il appelé ce numéro, qui le lui avait donné, qu'est-ce qu'il représentait ?

— Je ne peux pas y croire, dit Remo. Vous avez fait tout ce chemin pour vérifier les notes de frais de téléphone de je ne sais quel type ?

— Il ne s'agit pas simplement d'un numéro de téléphone. Nous avons découvert qu'au sein du FBI et de la CIA il y a des unités entières sans aucune justification. Des dossiers incomplets sur des citoyens américains qui ont l'air de n'aboutir à rien et un vague rapport avec un système d'ordinateurs que les enquêteurs de la commission ont été incapables de situer, dit un des avocats.

— Ça vous rend assez important, mon vieux, dit l'autre.

— Nous avons fait vérifier par nos experts les lignes alimentant ce système et ils pensent qu'il s'agit de quelque chose d'énorme. Vraiment énorme, reprit le premier.

— Ça vous rend très, très important, dit le second.

— Alors faites-nous une fleur, mon vieux, et dites-nous pourquoi vous appeliez ce numéro et nous pourrions peut-être vous faire une fleur en retour.

Remo cessa de transpirer. Il devait partir vite. Il avait promis à Chiun de ne pas tarder.

— Quoi, par exemple ? Ne pas m'inculper pour coup de téléphone félon ? De complot pour parvenir à téléphoner ? De complicité avec la Compagnie Bell ?

— Que diriez-vous de témoin d'un crime ? Que diriez-vous de témoin, sinon suspect, du meurtre d'un parlementaire américain enquêtant sur des opérations clandestines ? Qu'est-ce que vous diriez de ça, mon vieux ?

— Parce que j'ai essayé de passer un coup de fil, je suis suspect d'un meurtre ?

— Parce que vous avez essayé de demander ce numéro, mon petit vieux. Nous savons que ce numéro figurait sur une pièce du FBI que personne ne connaît. Nous savons qu'au cours des trois derniers mois d'enquête, une seule personne a appelé ce numéro. Vous. Nous savons qu'il y avait un parlementaire qui enquêtait sur ce réseau

d'ordinateurs et sur des crédits de renseignements, cachés dans des budgets fédéraux. Et nous savons qu'il est mort, le cœur arraché.

— Le pauvre, dit innocemment Remo.

— Vous savez que nous pouvons vous garder à vue comme témoin, dit le second avocat.

— Faites comme chez vous, répliqua Remo et il donna son nom et son adresse de couverture, ce qui était la procédure en cas d'arrestation.

Quand ce nom et cette adresse seraient transmis au fichier du FBI pour chercher de précédentes arrestations – un travail de routine – l'employé du FBI trouverait un numéro à suivre et, en vingt minutes, les ordinateurs du Sanatorium de Folcroft lanceraient des ordres à une autre agence gouvernementale pour faire officiellement libérer Remo de quelque endroit où il puisse être détenu aux États-Unis.

Toute l'affaire, avait assuré Smith, ne durerait pas plus de deux heures, peut-être trois si la prison était relativement inaccessible. Les empreintes, naturellement, ne se retrouveraient nulle part dans les fiches du FBI, sur rien, parce qu'elles avaient été définitivement supprimées plus de dix ans auparavant par le FBI lui-même. On ne conservait pas les empreintes des morts.

Alors quand on dit à Remo qu'il avait une dernière chance de jeter un peu de lumière sur le mystère de ce numéro de téléphone ou sur les opérations clandestines du gouvernement, Remo répliqua qu'ils pouvaient l'enfermer et jeter la clef dans le caniveau si ça leur faisait plaisir.

La cellule était petite, avec des barreaux fraîchement repeints en gris, scellés dans un cadre de fer qui se fermait en poussant une courte barre d'acier dans l'orifice adéquat. Clac. Cela paraissait infranchissable si l'on ne connaissait pas Sinanju.

Remo s'assit sur le dur châlit accroché au mur et se rappela la dernière cellule où il s'était trouvé, dix ans plus tôt.

Il attendait alors la mort quand un moine était entré pour lui administrer les derniers sacrements et lui avait dit d'avaler une pilule fixée à l'extrémité du crucifix juste au moment où on l'attachait sur la chaise électrique. Ce qu'il fit et il perdit connaissance. Quand il revint à lui il avait des brûlures sur les bras et les chevilles et des gens qui croyaient en son innocence étaient en train de lui parler. Ces gens connaissaient la vérité puisque c'étaient eux qui avaient monté ce coup, selon un plan tout à fait bien organisé par Harold W. Smith, directeur de CURE.

« CURE ! Jamais entendu parler », avait dit Remo et le nommé Smith à la figure couleur de citron avait avoué que s'il en avait entendu parler, le pays tel qu'ils le connaissaient serait fichu. CURE avait été créé parce que les agences officielles du gouvernement ne

pouvaient pas lutter efficacement, dans le cadre de la constitution, contre le chaos grandissant. CURE fournissait l'aide extra-légale dont la nation avait besoin pour survivre. Il ne lui manquait qu'une chose, une arme. Remo serait cette arme, lui, l'homme qui n'existait pas pour l'organisation qui n'existait pas. Comme il venait d'être électrocuté, il était une non-personne. Les morts n'ont pas d'empreintes.

Au début, Remo avait pensé qu'il s'échapperait à la première occasion. Mais une mission avait conduit à une autre et puis il y avait l'entraînement avec Chiun, grâce auquel il était réellement devenu quelqu'un d'autre ; et de jour en jour, celui qu'il était avant d'être électrocuté mourait un peu plus. Alors il avait continué.

Maintenant, Remo Williams attendait dans la cellule d'une petite prison du Sud que les ordinateurs du Sanatorium de Folcroft, le centre nerveux de CURE, lancent leurs ordres indépistables pour sa libération. Deux heures, trois au plus.

Alors il attendit. Deux heures, trois, quatre heures tandis que l'eau fuyait goutte à goutte dans le lavabo et qu'une mouche solitaire bourdonnait vers un ventilateur qui tournait assez lentement pour garder l'air chaud, humide et sans un souffle. Des gouttelettes d'humidité se formaient sur la peinture laquée des barreaux et un ivrogne dans la cellule voisine, à l'odeur corporelle assez puissante pour rouiller de l'aluminium, se mit à philosopher sur la vie en général.

— Assez, dit Remo et il joignit deux doigts de sa main gauche sur le dessus de la serrure carrée.

Il sentit la chaleur humide de la peinture lisse contre le bout de ses doigts. En commençant très légèrement, parce que le rythme de la pression était la clef de cette manœuvre, il écrasa la pellicule de peinture puis la fine couche de rouille dessous. Un peu plus de pression et le cadre tira sur ses gonds. La mouche se posa sur un barreau et en sauta comme si elle avait reçu une décharge électrique. Un écrou du cadre de la porte sauta puis la serrure céda avec un bruit sourd. Remo poussa la porte et elle grinça en se détachant de son gond inférieur.

— Merde, cria l'ivrogne d'une voix pâteuse. Ils savent plus les faire comme dans le temps. Tu peux ouvrir la mienne ?

Appuyant deux doigts sur la serrure, Remo ouvrit la seconde cellule. L'ivrogne balança ses pieds du châlit puis, voyant qu'il lui faudrait faire au moins trois pas pour sortir, il remit son évvasion à plus tard. Il remercia le généreux inconnu et s'endormit.

Un gardien passa la tête dans le couloir et, voyant ce qui s'était passé, il claqua la porte de fer du corridor. Il poussait les verrous quand elle reclaqua contre lui comme si un avion à réaction la traversait. Remo enjamba l'homme et suivit un long couloir jusqu'à ce

qu'il trouve une porte. Elle donnait sur le poste de police. Un inspecteur leva des yeux étonnés.

— Je n'aimais pas le décor, dit Remo et il repartit par un nouveau couloir avant que l'inspecteur ne puisse dégainer.

Il marcha sans se presser, demanda à un agent qui remplissait un formulaire où était la sortie et il était dehors bien avant que quelqu'un s'écrie : « Prisonnier échappé ! »

Nag's Head n'était pas le genre de ville où l'on peut se perdre dans la foule, alors Remo choisit les jardins ne faisant plus qu'un avec le paysage vert et sablonneux sous le soleil rouge sang d'une fin de journée.

Au motel, Chiun contemplait l'Atlantique qui faisait mousser des crêtes d'écume en arrivant sur la longue plage de sable blanc, s'étalait puis se repliait sur lui-même pour revenir sous forme d'une nouvelle vague verte et blanche.

— Nous devons fuir, annonça Remo.

— Fuir qui ? demanda Chiun, ahuri.

— La police locale. Nous devons retourner à Folcroft.

— Fuir la police ? Est-ce que l'empereur Smith ne dirige pas la police ?

— Pas précisément. C'est assez compliqué.

— De quoi est-il l'empereur, alors ?

— De l'organisation.

— Et l'organisation n'a pas d'influence sur la police ?

— Oui et non. Surtout pas en ce moment. Je crois qu'il a des ennuis.

— Il me fait penser au calife de Samarkand qui avait si peur de montrer de la faiblesse qu'il ne voulait même pas se confier à son assassin, qui était naturellement à l'époque un Maître de Sinanju. Quand le destin se retourna contre ce calife, le Maître fut incapable de l'aider. Ainsi en va-t-il de l'empereur Smith. Nous avons fait ce que nous pouvions et nous ne pouvons plus l'aider.

— Il a de graves ennuis.

— Parce qu'il ne s'est pas confié à toi. Par conséquent nous ne sommes pas responsables de lui. Tu as fait tout ce que tu pouvais pour cet imbécile et maintenant tu dois offrir tes talents là où ils seront honorés comme il convient. J'ai toujours pensé que Sinanju était un gaspillage pour cet homme.

— Comme il y a des choses que vous ne pouvez pas me faire comprendre, petit père, il y a aussi des choses que je ne peux pas vous expliquer.

— C'est parce que tu es stupide, Remo. Je ne suis pas stupide.

Remo regarda les grandes malles-cabine laquées.

— Nous n'avons pas le temps de les emporter. Il faudra revenir les

chercher plus tard.

— Je ne vais pas abandonner mes maigres possessions pour aller à la recherche d'un empereur indigne qui ne s'est pas fié à la Maison de Sinanju.

— Je regrette, dit Remo. Il faudra que j'y aille moi-même.

— Tu n'abandonnerais pas un inoffensif vieillard au crépuscule de sa vie dorée ?

— Quel crépuscule ? Quel doré ? Quel inoffensif vieillard ? riposta Remo. Vous êtes le plus redoutable assassin de la terre.

— Je fournis un service honnête contre un honnête tribut, protesta Chiun.

— Au revoir, dit Remo. À un de ces jours.

Chiun lui tourna le dos.

CHAPITRE III

Il allait sûrement y avoir des barrages routiers et des avis de recherche lancés contre Remo dans toute la région. Pour quitter la Caroline du Sud, une seule solution : un semi-remorque.

Il voyagea entre des téléviseurs Chromacolor et des réfrigérateurs à dégivrage automatique, dans la remorque noire comme une cave. Il ne pouvait pas entendre le conducteur et son collègue dans la cabine avancée et les routiers ne l'avaient pas entendu monter. Une fois hors de l'État, Remo n'avait plus beaucoup de risques d'être pris. Il était triste de constater que de nos jours les fuyards n'étaient pris que lorsqu'ils disaient précisément à quelqu'un qui ils étaient, où il se cachaient, et toutes les horreurs qu'ils avaient commises. Et encore, à condition qu'un fichier du FBI possède leurs empreintes.

Remo écouta les caisses d'électroménager tirer sur leurs amarres métalliques. Quelque chose n'allait pas dans l'organisation. Ça devait même aller très mal si elle n'était même plus capable de le tirer d'une petite prison de village !

Ce premier coup de téléphone frénétique donné sur une ligne non protégée, c'était bien la voix de Smitty. Et jamais Smitty n'aurait fait ça, sauf si tous les autres systèmes étaient inutilisables.

Peut-être valait-il mieux que l'organisation s'écroule. À quoi avait-elle servi ? À ralentir pour quelque temps le glissement qui allait peu à peu emporter tout le pays. Peut-être était-il impossible de changer le cours de l'histoire. Comme le disait si souvent Chiun : « Ta plus grande force est de savoir ce que tu ne peux pas faire. »

Quand le poids lourd s'arrêta et que Remo entendit les deux routiers parler de manger, il se glissa hors de la remorque et vit qu'il se trouvait tout près d'une grande ville.

Il faisait nuit et l'odeur odieuse de graillon semblait vaporisée par une bombe aérosol. Sur la portière d'un taxi stationné près d'un bistrot de routiers, Remo put lire : Raleigh, Caroline du Nord.

— À l'aéroport, dit-il au chauffeur.

Vingt minutes plus tard il était au petit aéroport de Raleigh-Durham et moins d'une heure après, à bord d'un vol de la Piedmont Airlines vers New York où il loua une voiture à La Guardia.

À trois heures du matin, il approchait des hauts murs de pierre du Sanatorium de Folcroft à Rye, dans l'État de New York.

Les fenêtres vitre espion du bureau de Smith, dominant le détroit de Long Island, avaient l'air de carrés jaunes blafards dans la noirceur

du petit matin. La lumière était allumée. Aucun garde ne l'arrêta à la grille. La porte du bâtiment principal était ouverte. Remo monta quatre à quatre par un escalier obscur et courut dans un couloir vers une grande porte de bois. Même dans la pénombre, il put voir les lettres d'or terni : « Dr Harold W. Smith, Directeur ».

La porte n'était pas fermée à clef. Elle donnait dans une pièce pleine de bureaux où les secrétaires de Smith travaillaient dans la journée. Remo entendit une voix de fausset familière venant du bureau personnel de Smith. Elle jurait de son éternel soutien en ces temps difficiles. Elle louait l'empereur Smith pour sa sagesse, son courage et sa générosité. Elle promettait un bain de sang à ses ennemis.

C'était Chiun.

— Comment êtes-vous arrivé si vite ? demanda Remo en coréen.

Les longs ongles de Chiun s'immobilisèrent au milieu d'un geste éloquent. Smith était assis derrière son grand bureau bien ciré, sa figure sèche parfaitement rasée. Il portait un costume foncé avec gilet, une cravate impeccable et une chemise blanche immaculée. L'homme affrontait une catastrophe évidente et il avait l'air d'un financier s'offrant une pause-café dans son bureau de Wall Street. Il devait avoir été le seul bébé au monde à s'être entraîné lui-même au popot dans les premières années de sa vie.

— Peu importe comment je suis venu ici. Je dois te dépêtrer de cet idiot d'empereur et de son désastre, répondit Chiun en coréen.

— Et vos malles ?

— Tu es un investissement plus important. Dix années ardues sans le moindre remboursement pour les immenses dons de savoir dont je t'ai comblé. Je ne te laisserai pas t'enfuir avec mon investissement.

— Si je puis me permettre de vous interrompre, dit Smith, je crois que nous avons à parler d'affaires importantes. Je ne comprends pas le coréen.

— Remo non plus, dit Chiun. Il est de notre devoir de savoir des choses pour vous mieux servir.

— Merci. Remo, j'ai de mauvaises nouvelles pour vous. Non seulement nous avons des ennuis mais j'ai dû...

— Fermer la plupart des systèmes, interrompit Remo.

— Laisse-le parler, gronda Chiun.

— Fermer la plupart des systèmes, dit Smith.

— Tu vois ? Maintenant tu sais.

— Nous sommes virtuellement inopérants, reprit Smith. Nous aurions pu survivre à ces enquêtes maladroites sur la CIA et le FBI où nous avons relié des systèmes dont ils ne savent rien. Mais après cette macabre insanité contre ce parlementaire, ils ont commencé à fouiller partout et ils ont découvert par hasard quelques-uns de nos circuits. Je

vous ai téléphoné directement, en espérant que vous ne cherchiez pas à utiliser un de nos numéros confidentiels.

— J'ai essayé.

— Une chance que vous n'ayez pas été arrêté.

— C'est fait, répondit Remo.

— Vous avez tué quelqu'un ?

— Naturellement, dit Chiun.

— Non, répondit Remo.

— Bravo, dit Smith.

— Bien sûr que non, grogna Chiun. Pacifique comme un moine. N'attendant que votre ordre pour fendre vos ennemis.

— Je crains qu'ici il ne suffise pas d'éliminer simplement quelqu'un. Ça ne nous soulagera pas de la pression. Vous devez trouver qui ou quoi a tué l'homme politique et ensuite le faire savoir au monde. *Qu'il* ou *eux* avouent ou soient inculpés. Cela devrait nous délivrer de cette enquête.

— Y a-t-il des pistes ?

— Aucune. Le cœur de l'homme a été arraché. Et il n'a même pas été retrouvé.

— À la main ? demanda Remo.

— On ne sait pas vraiment. Il semblerait qu'on ait employé un couteau très primitif.

— Aucune trace du cœur ?

— Aucune.

— On dirait une querelle d'amoureux, observa Remo.

— La victime n'avait pas de vie amoureuse. C'était un homme marié, répondit Smith en songeant à ses propres trente ans de mariage. Une vie conjugale normale et heureuse qui roule toute seule.

— Comme la chute incessante de la goutte d'eau, dit Chiun.

— Oui. Quelque chose comme ça.

— J'ai connu cela aussi. Mais un jour, la femme a glissé sur un rocher près de la baie venteuse et s'est noyée. Vous voyez, la patience arrange tout.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Smith, ce parlementaire était sans tache. Il n'avait pas d'ennemis, sauf politiques. On le croyait bien protégé. L'agent qui lui avait été attribué par le ministère de la Justice au début de cette enquête a passé toute la nuit devant la porte de son bureau. À cinq heures du matin il a eu des soupçons et il a trouvé le député affalé sur son bureau. Sa chemise avait été déboutonnée et le cœur arraché. Les artères et les veines sectionnées. Une quantité de sang incroyable.

— Des amateurs, jugea dédaigneusement Chiun. Le premier signe est le manque de soin.

— Vous devez donc être prudents. Le FBI et la CIA sont tout aussi

désireux que nous de trouver le coupable. Le seul problème, c'est qu'ils pensent que cela pourrait être nous, une organisation secrète dont ils ignorent tout. S'ils soupçonnent que vous faites partie de notre organisation, ils risquent de vous arrêter.

— Je serai prudent, promit Remo.

— Pour commencer, je vais fermer un moment cette propriété. Tout ce que contenaient les ordinateurs a déjà été effacé et la plupart du personnel mis en congé. Dans quelques jours, il n'y aura plus une seule trace. Tout le reste est entre vos mains.

— D'accord, dit Remo.

— Plus que d'accord, renchérit Chiun. Nous trouverons ce danger et le détruirons.

— Ne le détruisez pas, dit Smith en s'éclaircissant la gorge. Identifiez-le et faites-le publiquement inculper. Il ne s'agit pas d'un assassinat.

— Mais naturellement, dit Chiun. Votre sagesse surpasse celle d'un simple assassin. Vous êtes vraiment un empereur, le plus redoutable de tous.

Une fois dehors dans la nuit fraîche et le vent salé soufflant du détroit de Long Island, Chiun dit à Remo en coréen :

— J'ai toujours dit que ce Smith était un fou et ce soir il l'a prouvé.

Et cela lui rappela un tsar qui, ayant perdu la raison, demanda à l'assassin de la cour de nettoyer les écuries.

— Celui-là voulait un laveur d'écuries et celui-ci veut je ne sais pas quoi.

— Il veut faire condamner quelqu'un.

— Ah ! Un représentant de la justice, un parleur de tribunaux. Un avocat. Je préférerais nettoyer des écuries.

— Pas précisément, expliqua Remo. Nous devons trouver le coupable et puis faire parvenir les preuves à un procureur.

— Ah ! Comme des soldats, des policiers, des détectives ? demanda Chiun.

— Plus ou moins.

— Je vois, continua Chiun. Nous cherchons quelqu'un ou quelque chose, nous ne sommes pas vraiment sûrs de ce que nous allons faire à ce quelqu'un ou à ce quelque chose, mais nous savons que si nous échouons dans cette entreprise que nous ignorons, ça ira très mal pour l'empereur Smith.

— Je sais ce que je fais, assura Remo. Ne vous inquiétez pas !

— M'inquiéter ? s'exclama le dernier maître de Sinanju. Il faudrait pour cela que j'arrête de rire. Et vous êtes tellement drôles, vous les Blancs !

CHAPITRE IV

M^{me} Ramona Harvey Delpheen étudiait un tableau indiquant les manifestations du **bicentenaire** (1) quand une longue plume jaune tomba sur un encadré bordé de bleu intitulé « Défilé au Monument de Columbus Circle ». Elle leva les yeux.

M^{me} Delpheen était une femme corpulente dont la peau avait été dorlotée par des huiles coûteuses et des doigts experts si bien que, lorsqu'elle souriait, des rides délicates avaient l'air de surgir de leur cachette. Elle sourit intensément parce qu'elle était surprise de voir ces hommes et aussi parce qu'ils étaient plutôt drôles.

— Qu'est-ce que vous faites avec toutes ces plumes ? demanda-t-elle en riant.

Elle croyait en reconnaître un, un gamin plutôt dépourvu de talent qui avait réussi on ne sait comment à s'emparer du contrôle d'une maison d'édition. Elle avait dû le voir à un cocktail ou quelque part. Les autres étaient des inconnus et elle ne comprenait pas très bien pourquoi le maître d'hôtel les avait laissé entrer par la porte principale de son hôtel particulier de la Cinquième Avenue, sans même les annoncer. Il y avait tant de violence dans les rues de New York, aujourd'hui, qu'on ne devait jamais laisser entrer des inconnus. Elle était sûre de l'avoir bien fait comprendre au maître d'hôtel.

— Nous avons déjà un groupe d'indiens pour la manifestation de Columbus Circle, dit M^{me} Delpheen. D'ailleurs, c'est une journée italo-américaine.

Les hommes gardèrent le silence. Les longues robes ou capes de plumes jaunes leur tombaient aux genoux et entre les pans on pouvait voir leur torse nu et leur pagne blanc.

— Je vous dis que nous avons déjà un excellent groupe de danseurs Mohawks. Ce n'est même pas un costume d'Indien américain que vous portez. Ou peut-être d'Amérique du Sud, si vous voulez. Aztèque.

— Pas Aztèque, dit l'homme le plus éloigné qui tenait à la main un objet ressemblant à un symbole phallique, en pierre taillée de couleur claire.

Les quatre autres se tenaient sur les côtés, deux par deux.

— Bon, mais nous n'utilisons pas de Mayas non plus.

— Pas Mayas.

— Et d'abord, vous n'avez pas l'air Indien, dit M^{me} Delpheen avec un sourire plus forcé.

Elle tripota une perle du sautoir se balançant sur son ample

poitrine recouverte de dentelle noire. Les perles devinrent moites de sueur entre ses doigts.

— Nous sommes tous de sang indien, dit l'homme à la pierre pointue.

— C'est charmant, susurra M^{me} Delpheen. Je pense que la beauté de l'Amérique vient de ce que tant de groupes ont contribué à la bâtir. Mais voyez-vous les... euh... les Incas n'étaient pas de chez nous.

— Pas Incas. Actatl.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Parce que vous ne nous avez pas laissé vivre. Pas dans notre vraie peau. Alors nous avons choisi vos peaux, vos cheveux et vos yeux mais nous sommes tous des Actatl. Nous désirions vivre, c'est tout. Mais vous ne nous l'avez pas permis. Pas dans notre vraie peau. Maintenant vous avez profané ce que nous avons de plus précieux, la pierre de nos ancêtres, la force vitale de nos cœurs, l'inspiration la plus noble de notre âme. Si sacrée qu'on n'a le droit de la connaître que sous le nom d'Uctut.

— Ma foi, je suis certainement navrée si j'ai fait quelque chose. Je suis sûre que nous pourrions réparer ça.

— Vous le pourrez.

Deux des hommes en cape de plumes saisirent les poignets de M^{me} Delpheen et elle déclara qu'il était inutile de devenir violent. Mais quand les deux autres lui prirent les chevilles, elle eut une autre idée.

— Bon, si c'est un viol pervers que vous cherchez, je ne puis vous en empêcher. Mais au moins allons dans la chambre.

Ils hissèrent sa masse sur le bureau et l'homme à la pierre pointue chanta une mélodie monotone dans une langue et sur un air qu'elle ne reconnut pas. Elle essaya de dégager un bras mais la main qui le tenait le serra plus fort. Elle voulut ruer mais elle ne pouvait pas ramener sa jambe assez loin pour lancer un bon coup de pied. Elle respira l'âcre odeur de peur et d'excitation, comme un mélange d'urine et de vieux parfum. L'homme qui lui tenait le poignet droit avait des pupilles dilatées, tout comme son premier mari pendant l'orgasme. La sueur faisait luire son front jaunâtre à la douce lumière du lustre de cristal. Une petite réplique en pierre d'une pyramide d'Égypte qui servait à M^{me} Delpheen de presse-papiers lui pénétrait douloureusement dans la hanche droite mais elle ne pouvait se déplacer. Les deux hommes tenant ses chevilles joignirent leur main libre et lui pesèrent aussi sur le ventre.

En regardant le lustre au-dessus d'elle, il lui vint une pensée incongrue. Il n'avait pas été épousseté depuis longtemps, c'était uniquement à cela qu'elle pensait. Le lustre n'avait pas été épousseté et celui de l'antichambre non plus, fort probablement.

Les deux hommes tenant ses mains saisirent ensemble l'encolure de

sa robe noire distinguée et d'un seul geste rapide ils la déchirèrent jusqu'à la taille. Ils cassèrent par la même occasion le sautoir et les perles cascadèrent en cliquetant sur le parquet ciré. Puis l'un d'eux dégrafa le soutien-gorge.

— Vous parlez de maniaques, dit M^{me} Delpheen. Vous avez donc besoin de plumes pour vous aider à la redresser ?

L'homme au symbole phallique en pierre le leva au-dessus de la tête de M^{me} Delpheen et de sa poitrine dénudée. Elle eut l'impression que la pierre descendait très lentement, jusqu'à ce qu'elle s'enfonce brutalement. Sans couper. Puis ce fut comme si elle recevait un coup de marteau qui continuait de s'enfoncer dans la masse de chair se déplaçant lentement vers son nombril. Elle sentit comme des poulies qui arrachaient ses muscles et tiraient ses épaules à l'intérieur de son corps et alors elle voulut hurler, mais son cri fut étouffé, ses poumons manquant d'air. Elle vit un large sourire sur la figure du cinquième homme qui décrivait des cercles avec sa pierre dans sa poitrine.

— Encore, dit-il. Criez encore.

Et puis les lustres n'eurent plus d'importance parce qu'ils s'éloignaient de sa vue, ils disparaissaient dans un long tunnel qui devenait gris, puis noir et très vite elle n'eut plus aucun souci.

L'homme au couteau de pierre regarda la grosse figure devenir flasque et presque cireuse et il comprit qu'il n'y aurait plus de cris d'horreur pour Uctut. Il travailla rapidement, sectionna les dernières artères et, d'un mouvement brusque, il arracha le cœur et le leva entre ses mains, encore tout palpitant. Les deux hommes des bras n'avaient plus besoin de les tenir ; ils glissèrent une main sous leur cape, où des bols d'argile étaient retenus par des courroies.

Chacun décrocha son bol et attendit pendant que le cœur continuait de pomper vaillamment, jusqu'à ce qu'il s'arrête après un dernier petit sursaut. L'homme au couteau de pierre déposa délicatement le muscle ensanglanté dans un bol. Le second bol le recouvrit et se vissa sur le premier avec un léger déclic.

Les hommes des chevilles retournèrent le corps sans vie pour que la poitrine ouverte se plaque sur le bureau. Et celui qui avait arraché le cœur laissa un mot dactylographié aux coins volontairement tachés par le sang de M^{me} Delpheen.

Remo apprit le meurtre de New York au moment où Chiun et lui entraient dans l'aérogare de Dulles, près de Washington. Ils venaient là, disait Remo, pour examiner le « lieu du crime » où le parlementaire avait été tué.

— Quel crime ? avait demandé Chiun. Smith n'a pas parlé de vol ni de mensonge ou, pire encore, de ne pas payer un travailleur pour ses justes efforts.

— Le meurtre, avait répliqué Remo. Voilà quel est le crime.

— Alors tous les dirigeants de tous les pays sont des criminels. Non, c'est impossible. Les empereurs ne peuvent être des criminels parce qu'ils font les lois. Ceux qui défient les empereurs sont des criminels.

— Dans ce pays, c'est contraire à la loi de tuer quelqu'un.

Chiun avait réfléchi un moment, puis hoché la tête.

— Impossible. Cela ferait de nous des criminels, ce que nous ne sommes certainement pas. Un criminel est quelqu'un qui n'a pas de principes.

— C'est compliqué. Croyez-moi sur parole, c'est compliqué.

— Je n'ai pas besoin de ta parole, avait déclaré Chiun et il avait confié à un banquier de Des Moines, assis de l'autre côté de la travée, que la manière de vivre des Américains était incroyablement incompréhensible mais que si elle marchait à la satisfaction de l'Amérique, Chiun n'avait pas à se plaindre.

Ça, c'était dans l'avion. Maintenant, dans l'aérogare, Remo entendit un bulletin d'informations venant d'une radio de poche et surprit les derniers mots sur un second meurtre semblable. Le *Washington Star* de l'après-midi publiait un bref entrefilet :

New York (API) – Une riche veuve a été trouvée assassinée dans son luxueux hôtel particulier de la même façon qu'il y a quelques jours, un parlementaire qui enquêtait, sur les abus du FBI et de la CIA. La victime, Mme Ramona H. Delpheen, 51 ans, a été découverte par son maître d'hôtel, étendue sur son bureau, le cœur arraché.

Remo paya le journal mais le remit sur la pile du kiosque.

— Eh bien, dit Chiun, j'attends ton plan brillant pour aller à la recherche de quelqu'un, tu ne sais pas qui, pour lui faire quelque chose, tu ne sais pas quoi, dans un endroit où il peut être, ou non, mais où il a été.

— J'ai changé d'idée, dit Remo quelque peu gêné.

— Comment peux-tu changer ce que tu n'as pas ?

— Nous allons à New York.

— J'aime bien New York, dit Chiun. Il y a des restaurants qui ne sont pas étrangers. Bien sûr, les restaurants coréens ne sont pas les meilleurs, mais très bons si l'on considère qu'ils sont si loin de la civilisation.

Le vol de New York dura moins d'une heure, le trajet en taxi de l'aéroport deux fois plus.

Chiun remarqua qu'ils étaient allés jusqu'à présent dans quatre villes et peut-être pourraient-ils essayer Tacoma. Il n'avait pas encore découvert Tacoma, dans l'État de Washington. Remo répondit que s'il

voulait aller surveiller ses malles, il n'avait qu'à y aller. Chiun dit qu'il n'y avait rien de plus intéressant que d'observer ce que Remo allait faire maintenant.

Un agent en tenue était en faction devant l'hôtel Delpheen. Remo passa devant lui avec autorité. Chiun s'arrêta pour bavarder. Il demanda à l'agent ce qu'il faisait là. L'agent répondit qu'un meurtre avait été commis la veille au soir. Chiun demanda pourquoi l'agent n'avait pas plutôt été là la veille au soir.

Il n'attendit pas la réponse. La porte s'ouvrit pour Remo. Un homme décharné en veste blanche et pantalon noir lui interdit l'entrée.

Chiun marmonna en coréen que c'était idiot d'utiliser des portes qui vous étaient fermées alors que les fenêtres des étages supérieurs étaient d'un accès si facile et vous étaient toujours ouvertes. Mais, ajouta-t-il, les gens qui utilisaient les fenêtres savaient en général ce qu'ils cherchaient.

— La famille ne reçoit pas, déclara le maître d'hôtel.

— Je ne viens pas précisément en visite, dit Remo en le contournant.

Alors que le maître d'hôtel se retournait pour arrêter Remo, Chiun passa derrière lui.

— Où a eu lieu le meurtre ? demanda Remo.

— Je dois vous prier de partir, dit le domestique.

— Nous allons partir dans une minute. Calmez-vous.

— Miss Delpheen est dans un état de choc profond, elle pleure sa mère. Vous devez partir.

Une jeune femme, ses yeux gris bleu perdus dans le vague, entra sans bruit dans le vestibule. Elle portait un short blanc et un chemisier blanc, et traînait les pieds. Une raquette pendait mollement de sa main droite. Elle avait des cheveux blonds cendrés et une peau dorée par le soleil.

— Je ne peux pas y croire, murmura-t-elle. Je ne peux pas y croire.

— Je suis navré pour votre mère, dit Remo. Elle était votre mère, n'est-ce pas ?

— Qui ? demanda la fille en s'arrêtant sous un énorme lustre qui avait l'air d'un buisson de verre à l'envers.

— Le drame. La victime.

— Ah, Mère ? Oui. Elle est morte. Je ne peux pas y croire.

— Je viens vous aider, dit Remo.

— Je n'arrive pas à y croire, répéta la fille. Six-quatre, six-deux, six-zéro. Et j'ai fait quatre doubles fautes ! Je ne fais jamais de doubles fautes. Une fois, peut-être, si je suis à l'article de la mort.

— Le tennis ? s'étonna Remo. Vous vous inquiétez d'avoir perdu une partie de tennis ?

— Perdu ? C'était un foutu massacre ! Je suis Bobbi Delpheen. Que voulez-vous ?

— Je pense que vous êtes mêlée à quelque chose d'infiniment plus sinistre que vous ne croyez. Je viens au sujet de la mort de votre mère. Je viens vous aider.

— On s'occupe de Mère. Elle est à la morgue. On s'occupe aussi des obsèques. Six-quatre, six-deux, six-zéro. Et quatre doubles fautes. Quatre. Vous arrivez à y croire, vous ?

— Miss Delpheen, dit gravement Remo, votre mère a été assassinée. Je ne crois pas que la police puisse vous aider mais moi je peux.

— M'aider à quoi ?

Elle avait le charme mutin et la jolie figure d'une publicité pour une marque de dentifrice. Mignonne, pensait Remo. Blanche, pensait Chiun.

— Pour le drame de votre mère, répondit Remo.

— Elle n'a plus de problèmes. Moi, si. Laissez-moi tranquille. Quatre doubles fautes...

Elle secoua la tête et se détourna mais Chiun intervint.

— Je peux vous apprendre à ne jamais faire la deux-erreurs, dit-il en toisant dédaigneusement Remo car, comme il disait souvent, « Dire la vérité à des fous c'est être plus fou qu'eux. »

— Double faute, rectifia Bobbi Delpheen.

— Oui, ça.

— Vous ne savez même pas le dire.

— Je n'ai pas dit que je vous apprendrais à parler le jeu mais à le jouer. Tous les jeux d'adresse physique sont les mêmes.

— Le tennis n'est comme aucun autre jeu.

— Il est comme tous les jeux. Les gagnants sont ceux qui ne se laissent pas vaincre par leur ignorance.

— Je suis passée entre les mains de vingt-huit moniteurs professionnels. Je n'ai pas besoin d'une philosophie de Chinetoque, déclara Bobbi.

— Cet instrument frappe quelque chose, n'est-ce pas ? demanda Chiun en indiquant la raquette d'acier.

— Faites-moi partir ces deux-là, ordonna Bobbi au maître d'hôtel.

Les longs doigts de Chiun voltigèrent à la lumière du lustre. La raquette quitta la main de Bobbi et se retrouva dans celle de Chiun. D'un imperceptible mouvement du poignet il la brandit puis, exécutant un gracieux petit bond léger, il fit tomber du lustre quelques pendeloques de cristal, comme s'il cueillait des cerises brillantes. Il retomba sur ses pieds avant que les fragments de cristal étincelant atteignent sa main ouverte. Un par un, d'un coup de raquette cinglant il les envoya à tour de rôle au fond du long vestibule dans le dossier

d'un fauteuil. Sept cristaux percèrent un seul trou du diamètre d'une tasse de café dans le brocart capitonné. Une touffe de duvet blanc en jaillit.

— Je remarque que vous n'avez pas déplacé votre poids ni suivi le coup, observa Bobbi.

— Je viens vous aider, dit Remo.

— Taisez-vous ! dit Bobbi.

— Je vais les chasser, annonça le maître d'hôtel.

— Taisez-vous ! répéta Bobbi.

— Oubliez les stupidités que vous avez apprises, conseilla Chiun. Vos pieds ne frappent pas. C'est cet instrument qui frappe. Je vous apprendrai tout mais d'abord vous devez me rendre service.

— Tout ce que vous voulez.

— Faites ce que demande mon élève.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Je ne pourrais pas l'expliquer car je ne crois pas qu'il le sache lui-même.

Le premier endroit que Remo examina fut le bureau de M^{me} Delpheen. Chiun observait Remo. Bobbi était vautreée dans un fauteuil. Elle pianotait distraitemment et s'ennuyait.

— C'est donc ici que votre mère a été tuée ? demanda Remo.

— Oui, oui, grogna Bobbi en soupirant. Les flics ont dit qu'on ne devait toucher à rien.

Le sang avait séché sur le bureau et le parquet. Remo vit un caillot recouvrant un petit objet à sommet pointu. Il le souleva, brisant la pellicule de sang coagulé qui l'entourait. Une pyramide presse-papiers. Le contour de sa base avait été pressé dans le bois du bureau, comme si quelqu'un s'était appuyé dessus ou y avait été maintenu. Il remarqua une plume d'oie jaune vif dans l'encrier. La pièce était décorée sobrement, avec des boiseries marron bien cirées, des cadres sombres, des meubles de cuir foncé et pourtant cette plume était jaune vif. Il la prit et vit qu'elle n'avait pas de pointe.

— Est-ce que cette plume était là avant que votre mère soit assassinée ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas. C'était son bureau. Je n'y entrais jamais, répondit Bobbi.

Elle fit du bras droit un mouvement de tennis, en regardant Chiun.

— Plus tard, murmura-t-il.

— Je veux parler à la police et voir le corps, déclara Remo.

Un lieutenant de la brigade criminelle accueillit la fille en deuil et ses deux amis à la morgue qui avait l'air d'une gigantesque salle d'hôpital toute blanche, avec de grands classeurs en inox le long d'un mur.

— Écoutez, dit le policier, un cigare serré entre les dents de devant,

mouillé et éteint, je me donne du mal pour vous. Mais j'ai besoin d'un peu de coopération aussi. Alors, Miss, j'espère que vous êtes suffisamment remise pour répondre à quelques questions.

Bobbi se tourna vers Remo qui inclina la tête.

— Nous ne pensons pas qu'il y ait un mobile personnel, Miss Delpheen, mais connaîtriez-vous quelqu'un qui aurait eu un grief contre votre mère ? Quelqu'un qui souhaiterait sa mort ? demanda le lieutenant.

— Tous ceux qui la connaissaient bien, répliqua promptement Bobbi.

Elle fit un nouveau mouvement de raquette du bras droit et Chiun lui fit signe de patienter.

— Vous aussi ? insista le policier.

— Non. J'ai dit tous ceux qui la connaissaient bien. Alors ça m'écarte, ainsi que ses cinq maris.

— C'était donc une personne froide ?

— Seulement avec sa famille. À l'égard de tous les autres, elle était hostile et hautaine.

— Votre mère avait-elle des activités particulières, que vous connaîtriez ?

— Citez n'importe quoi. Elle se mêlait de tout. Elle faisait partie de plus de comités que ce député qui s'est fait tuer.

— Nous en avons déjà trouvé une activité qu'ils avaient en commun. Ils faisaient tous deux partie du comité des monuments, au musée. Est-ce que ça vous dit quelque chose ?

— Non, rétorqua Bobbi, et Chiun dut encore lui faire signe que le tennis viendrait plus tard.

— Vous croyez-vous assez forte pour contempler les restes ? Nous procéderons à une autopsie demain.

— Je croyais qu'on lui avait arraché le cœur. Qui a besoin d'une autopsie ? Ça doit être ça qui l'a tuée.

— Il s'agit d'un assassinat. C'est la routine.

Le lieutenant ouvrit un tiroir d'acier inoxydable qui avait l'air d'un classeur. C'était une dalle. Un drap blanc, constellé de gouttes brunes, recouvrait une suite de monticules évoquant en miniature les contreforts des montagnes du Wyoming.

— Armez-vous de courage, dit le lieutenant et il rabattit le drap.

La figure de M^{me} Delpheen était un masque figé grimaçant, cireux. La bouche était ouverte et les rides, bien cachées de son vivant, ressortaient ostensiblement. Ses seins vieillissants pendaient comme des bouchées de guimauve fondues dans des sacs en cellophane trop grands. Et au beau milieu de la poitrine il y avait un grand trou noirâtre.

— Nous pensons qu'on a utilisé une sorte de couteau émoussé et

des forceps, expliqua le policier. C'est ce qu'une analyse scientifique approfondie nous a dit du député. Et le FBI n'a négligé aucune voie d'enquête. Il a même fait appel à des cardiologues et à des chirurgiens.

— Qu'est-ce que des forceps ? demanda doucement Chiun.

— Des trucs qui servent à saisir, comme des pinces, répondit le lieutenant.

Chiun hocha la tête, une fois. La barbiche légère ondula gracieusement et se calma.

— Non, dit-il. Ils se trompent. Cette blessure a été provoquée par un couteau de pierre.

— Comment diable pouvez-vous voir ça ? s'exclama le policier incrédule.

— Parce que je regarde. Si vous regardez, vous ne verrez aucune longue déchirure, ce qui se produit quand le corps est lacéré dans la colère. Non. Il y a de petites déchirures horizontales tranchant les artères et elles ont été faites avec un couteau de pierre. Avez-vous jamais fabriqué un couteau de pierre ?

L'inspecteur reconnut que non.

— Un couteau de pierre, expliqua Chiun, se fabrique en faisant sauter des éclats pour obtenir un bord coupant, pas en limant tout droit comme du métal. Et ces sortes de couteaux sont aigus à certaines pointes et moins à d'autres. On s'en sert comme des scies, une fois qu'ils ont été enfoncés. Vous voyez ?

— Sans blague ? dit le policier et un peu de cendre froide tomba de son cigare éteint dans la poitrine ouverte, alors qu'il se penchait sur le corps. Oh, pardon...

Il se redressa, perplexe, et réfléchit un moment.

— Vous pourriez peut-être m'aider pour autre chose.

De la poche de gauche de sa veste, il tira une photocopie roulée comme un parchemin. La feuille était large d'une vingtaine de centimètres mais longue d'au moins soixante et une fois déroulée elle révéla douze paragraphes.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le policier en tendant la photocopie à Chiun. Nous l'avons tirée d'après l'original trouvé sous la tête du cadavre.

Chiun examina soigneusement la longue feuille, puis les bords. Il tâta la surface du papier puis il hocha la tête d'un air sagace.

— C'est la copie d'un document, produite par une machine américaine chargée d'exécuter de telles copies.

— Oui, nous savons que c'est une photocopie, mais qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est dans douze langues différentes. Et il y en a une que je ne comprends pas, que je n'ai jamais vue. Le chinois je connais, le français et l'arabe aussi, l'hébreu et le russe je connais. C'est répété là,

en vraie langue. En coréen. Le sanscrit et l'araméen je connais. Le swahili, l'urdu et l'espagnol je connais. Mais la première langue, je ne la connais pas.

— Nous pensons que c'est un meurtre rituel et que ce billet fait partie du rite. La mort gratuite, quoi, dit le policier tandis que Remo regardait la feuille par-dessus l'épaule de Chiun.

— Qu'est-ce que tu en penses, Remo ?

— C'est un expert ? demanda le policier.

— Il apprend, répondit Chiun.

— Je ne sais pas, murmura Remo, mais je suppose que toutes ces langues disent la même chose.

Chiun approuva de la tête.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce symbole ?

Remo indiquait un dessin vaguement rectangulaire, au milieu du paragraphe en langue inconnue.

— Dans les autres langues de ce papier, c'est appelé un Uctut, dit Chiun.

— Qu'est-ce qu'un Uctut ?

— Je ne sais pas. Qu'est-ce qu'un Joey 172 ? demanda Chiun.

— Je ne sais pas. Pourquoi ?

— Parce que ça aussi, c'est dans le texte.

— Alors qu'est-ce que ça veut dire ? demanda le policier. Nous n'y comprenons rien.

Chiun leva ses mains délicates dans un geste d'ignorance.

Dehors, dans les rues moites et sales de New York, dans le concert d'avertisseurs d'un embouteillage, il expliqua :

— C'est une demande de réparations. Ce n'est pas clair parce que c'est écrit dans le langage ésotérique d'une religion. Mais celui qui a écrit cela exige qu'un « Joey 172 » soit puni pour une offense faite à un Uctut. Et tant que ce pays n'aura pas puni ce Joey 172, les serveurs de l'Uctut continueront d'apaiser sa douleur avec du sang.

— Je ne comprends toujours pas, bougonna Remo.

— Ton pays livre un Joey 172, peu importe ce que c'est ou d'autres gens mourront.

— Je m'en fous, dit Bobbi.

. — Pas moi, protesta Remo.

— Cette belle, intelligente et charmante jeune femme est pleine de bon sens, murmura Chiun.

— Si vous ne vous en foutez pas, alors faites votre boulot, dit Bobbi à Remo. Trouvez ce Joey 172.

— Elle a du bon sens quand elle ne dit pas de stupidités. Comme maintenant.

Remo sourit.

— Je crois savoir comment trouver Joey 172. Avez-vous déjà pris

le métro à New York ?

— Non, répondit Chiun et il entendait bien ne jamais le prendre.

(1) Bicentenaire de l'indépendance des U.S.A. 4 juillet 1976.

CHAPITRE V

Antwan Pedaster Jackson pensait avoir pour mission d'enseigner la sagesse aux Blancs. Par exemple, cette vieille femme avec le cabas marron élimé assise dans la dernière voiture de la rame alors qu'il était plus de sept heures du soir. Elle ne savait donc pas que les Blancs ne devaient pas prendre le métro si tard ? Elle parut certainement le comprendre quand il monta dans la voiture vide avec Sugar Baby Williams, élève comme lui, en dernière année au lycée Martin Luther King.

— Tu sais où t'es ? demanda Antwan.

La vieille femme, la figure ridée par des années de dur labeur, leva les yeux de son chapelet en achevant de marmotter un *ave*. Un fichu jaune et rouge fané recouvrait ses cheveux gris. Elle serra son cabas entre ses genoux.

— Je regrette mais je ne parle pas bien l'anglais, dit-elle.

— C'est le métro de New York, ici, dit Sugar Baby, l'orateur.

— C'est après l'heure de pointe, blanchette, ajouta Antwan.

— T'es pas censée être là, dit Sugar Baby.

— Je regrette mais je ne parle pas bien l'anglais, répéta la vieille.

— Qu'est-ce que t'as dans ce sac ? demanda Sugar Baby.

— Des vieux vêtements que je raccommode.

— T'as du blé ? demanda Antwan et voyant qu'elle ne comprenait pas, il expliqua : De l'oseille ? Du fric ?

— Je suis une pauvre femme. Je n'ai que quelques pièces pour mon souper.

À cela, Antwan se fâcha tout rouge et sa lourde main noire s'abattit sur la joue blanche ridée.

— J'aime pas les menteurs. Personne t'a dit que c'est un péché de mentir ?

— C'est honteux, renchérit Sugar Baby et il la gifla sur l'autre joue.

— Non, non, non ! Ne frappez pas, cria la vieille en essayant de se protéger la tête.

— Baisse tes mains, gronda Antwan et il lui flanqua un bon coup sur le crâne.

Puis il essaya le dernier coup de karaté qu'il avait appris, sur l'épaule droite, mais un poing se révéla plus efficace. Il fit tomber le fichu et saigner l'oreille. Sugar Baby hissa la vieille et lui cogna la tête contre la vitre pendant qu'Antwan lui fouillait les poches. Ça leur rapporta 1 dollar et 17 cents et Sugar Baby la frappa encore pour la

punir d'être si pauvre.

Ils descendirent à la station suivante, tout fiers d'avoir éliminé les Blancs du métro après la nuit tombée. L'idée ne leur vint pas qu'ils avaient aussi contribué à éliminer le soir du métro de New York les Noirs et les Portoricains. Ils regardèrent partir la rame.

On ne pouvait pas faire grand-chose avec un dollar et des poussières mais ils remontèrent quand même vers la rue. C'était un quartier blanc, ce qui signifiait que les commerçants racistes ne mettaient pas tout sous clé comme dans les quartiers noirs. Antwan et Sugar Baby, n'ayant pas une mentalité de commerçants racistes, s'amüsèrent librement dans ces magasins et marchés où tout était étalé pour que la clientèle puisse toucher, examiner et juger avant d'acheter. À la fin de ce bref séjour du côté du Grand Concourse, ils avaient trois bombes aérosol de peinture, trois bouteilles de Coca-cola, quatre Twinkies, huit bouchées au chocolat, un magazine de filles nues et une savonnette Cashmere Bouquet. Et ils avaient toujours leur dollar et des poussières.

— Pourquoi que t'as pris le savon ? demanda Sugar Baby.

— Des fois qu'on pourrait le revendre, répondit Antwan.

— C'est con. Qui c'est qui va vouloir acheter du savon par chez nous ?

— On pourrait s'en servir, des fois ? hasarda Antwan.

Il avait vu une fois à la télévision une femme qui faisait couler de l'eau sur du savon et frottait sur sa figure la mousse qui en résultait.

— Pour quoi faire ?

— Avec de l'eau et tout, dit Antwan.

— T'es con. C'est bon pour les [Oncles Tom](#) (1). T'es un Tom, déclara Sugar Baby.

— Pas vrai ! protesta Antwan. T'as pas le droit de me traiter d'oncle Tom.

— Alors qu'est-ce que tu fous avec le savon ?

— Je croyais que c'était une barre de chocolat, c'est tout.

— Oui, eh bien fous-le en l'air.

Antwan jeta la savonnette par la fenêtre d'un rez-de-chaussée et ils prirent la fuite au galop, en riant comme des fous. Ils devaient s'enfuir parce que tout le monde savait que les flics racistes vous tombaient sur le poil pour moins que rien.

Les bombes de peintures avaient une raison. Sugar Baby était un des meilleurs artistes de Martin Luther King. Il avait peint le plafond du gymnase une nuit, suspendu par des cordes pendant qu'Antwan l'éclairait du sol avec une torche électrique. Et l'œuvre d'art avait été là pour le grand match contre DeWitt Clinton. Un chef d'œuvre décorant un plafond acoustique de 30 000 dollars : SUGAR BABY, à la peinture rouge et verte.

— Superbe, avait dit Antwan.

— Oh non ! avait gémi le proviseur.

— C'est moi le seigneur de toute la planète, avait dit alors Sugar Baby et maintenant, galopant dans une petite rue du Bronx il allait créer son chef-d'œuvre.

Au lieu de peindre « SUGAR BABY » sur un plafond ou une voiture de métro, il allait envahir le dépôt et traiter un train tout entier à la bombe de peinture, s'il en avait assez.

Le dépôt se trouvait à côté d'une voie aérienne et dans l'obscurité il vit qu'il allait avoir le choix. Il pourrait choisir le train qu'il voulait, vierge de toute œuvre d'autres artistes, mais il semblait impossible d'en trouver un sans « Chico », « RAM I », « WW » ou « Joey 172 ».

Sugar Baby finit par prendre une dure décision. Il peindrait par-dessus. Pour faire durer les bombes, il omettrait la bordure habituelle et se contenterait d'une seule ligne d'écriture continue. Il savait bien écrire, il avait les meilleures notes à l'école, et un conseiller d'orientation scolaire lui avait dit que son écriture était assez bonne pour faire de lui le président d'une université ou tout au moins d'une importante société.

Il en était à la première boucle du S, un brillant croissant vert fluorescent, quand une tête surgit entre deux voitures. C'était une figure blanche. C'était un homme. Sugar Baby et Antwan se mirent à courir. Et puis ils s'aperçurent que l'homme était seul. Et il n'était pas tellement costaud. Plutôt maigre, en fait.

— Salut, dit Remo.

— Qui t'es, cave ? demanda Antwan.

— Je cherche quelqu'un, répondit Remo et il sauta de la voiture sur le mâchefer du dépôt.

Ni Antwan ni Sugar Baby ne remarquèrent que cet homme mince atterrissait sur le mâchefer crissant sans plus de bruit qu'un ballon d'enfant rebondissant sur du feutre.

— Tu cherches une gueule cassée, dit Sugar Baby.

— Rigole et tu l'auras, cave, ajouta Antwan.

— Je n'ai vraiment pas le temps de bavarder, dit Remo, et j'ai dans l'idée que ça ne servirait à rien.

Antwan et Sugar Baby pouffèrent. Ils s'écartèrent de manière qu'Antwan puisse attaquer par-devant et Sugar Baby par-derrrière. L'homme blanc ne bougea pas. Sugar Baby essaya son coup de karaté. La main descendit à la perfection sur la tête du Blanc. Il s'imagina en train de fendre une brique. Il imagina la tête qui éclatait. Il se vit en train de raconter comment il avait tué un Blanc d'un seul coup. Ses fantasmes furent brutalement interrompus par une vive douleur dans le poignet droit. La peau était là mais les doigts ne bougeaient plus, comme si la main était reliée à l'avant-bras par un sac de gelée. Sugar

Baby lâcha la bombe de peinture. Antwan vit cela et mit ses pieds au travail pour sortir du dépôt vite fait. Il fit quatre pas. Au cinquième, sa hanche lui refusa tout service. Il s'affala de tout son long, écorchant sa peau sur le gravier, en appelant sa mère, protestant de son innocence, jurant de sa coopération, exprimant dans l'ensemble des sentiments débordant d'affection pour le monde entier et un désir profond de vivre en paix avec l'humanité.

— Qui est Joey 172 ? demanda Remo.

— J'en sais rien, mec. Hé, bébé, je t'aime, bébé, gémit Antwan.

— Fais un effort, conseilla Remo.

Et Antwan sentit une douleur fulgurante dans son cou mais il ne vit pas de couteau dans la main du Blanc.

— Sais pas, mec. Je connais un Chico, un Ramad 85. Des mecs du quartier sud.

— Joey 172, t'as jamais entendu parler ?

— Non, mec. Il est rien.

— Tu le connais, alors ?

— Je dis que c'est rien. Hé, Sugar Baby, dis à mon pote qui c'est Joey 172.

— Rien du tout, assura Sugar Baby qui tenait son bras droit douloureux aussi verticalement que possible.

S'il l'avait tenu tout droit vers le sol en respirant le plus doucement possible il aurait pu rendre la douleur du poignet presque supportable, à condition de soutenir le coude juste comme il fallait. Quand Sugar Baby dit « rien du tout », ce fut à peine un souffle.

— D'où il est ? demanda Remo.

— Nulle part, mec. C'est rien.

— Un effort, dit Remo.

— J'en fais, mec. Il est pas assez grand pour être de quelque part.

— Où est-ce, nulle part ? insista Remo.

— Des tas d'endroits, c'est nulle part, mec. T'es con ou quoi ? grommela Sugar Baby.

— Cite m'en quelques-uns, dit Remo et il effleura légèrement le bras droit de Sugar Baby.

Sugar Baby hurla. Il se souvint brusquement que quelqu'un avait dit une fois que Joey 172 était du lycée Stuyvesant.

— Très bien, on va tous y aller.

— Lycée technologique du Bronx, rectifia vivement Sugar Baby. C'est un de ces Toms. Lycée technolo du Bronx. J'ai vu Joey 172 là-bas. Paraît que c'est de là qu'il est.

— Tu en es sûr ?

Après un nouveau cri d'infinie souffrance, Sugar Baby reconnut que personne ne pouvait être sûr de rien et Antwan hasarda que c'était peut-être bien le lycée technologique du Bronx. Mais si le mec voulait

Chico, alors ils pourraient lui amener Chico, pour sûr. Tout le monde connaissait Chico. Pour Chico, ils pourraient même lui donner l'adresse.

— Merci, dit Remo.

Comme à la réflexion, il prit la bombe de peinture fluorescente verte et, arrachant leur chemise, il traça un « Remo » élégant sur les deux poitrines.

— Je suis moi-même un artiste, dit-il et il partit en sifflotant à la recherche du lycée technologique du Bronx qui, justement, se trouvait tout près.

Sur aucun des murs il n'y avait de Joey 172. New York était une grande ville et trouver un spécialiste des graffiti dans la masse équivalait à chercher une sauterelle dans une nuée. Il lui vint alors une idée. Il acheta une bombe de peinture blanche chez un marchand de couleurs ouvert tard et persuada un chauffeur de taxi de le conduire à Harlem. Cela exigea une poignée de billets de vingt dollars et une caresse particulière sur la nuque du chauffeur. Quand Remo lui dit de le déposer devant un terrain vague, il essaya de hocher la tête mais il avait trop mal au cou.

Remo entra tranquillement dans le terrain vague. Si la violence nocturne avait réduit la population dans les rues du reste de New York, elle avait fait de Harlem une très paisible enclave de citoyens claquemurés peureusement pour la nuit. Presque rien ne bougeait à part quelques rares meutes de jeunes ou des convois de grandes personnes.

Les rideaux de fer des magasins étaient baissés, quelques lampadaires en état de marche illuminaient des trottoirs déserts, un rat galopait sans bruit le long d'un mur. Et c'était justement le mur que Remo voulait.

Malgré la pénombre, il distinguait les vives couleurs, les contours puissants se fondant en une mosaïque de belles têtes noires, un monument d'une nouvelle génération s'élevant contre la brique décadente de la précédente. C'était un « mur de respect » et Remo avait un peu honte de le profaner.

Avec la peinture blanche, il dessina en grands caractères « Joey 172 » sur toute la largeur du mur puis il recula dans la rue pour attendre dans l'ombre. La première personne à remarquer la profanation du mur qui, d'un commun accord et selon la coutume, ne devait pas être touché fut un jeune garçon portant une clef accrochée au cou. Il s'arrêta comme s'il avait reçu un seau d'eau en pleine figure. Remo était à demi couché sur les deux marches d'un petit perron. L'aube grise commençait à poindre. Le gamin partit en courant. Remo renifla l'arôme puissant de graillon de la veille, s'alliant à l'odeur d'oranges pourries et d'os de poulet avariés.

Les lampadaires s'éteignirent. Le garçon revint au galop avec trois copains. Quand le soleil se leva, Remo avait ce qu'il voulait. Une foule s'amassait devant le mur et se déversait dans la rue. Des jeunes en blousons noirs, des hommes plus âgés dans un arc-en-ciel de rouge, de jaune, de souliers à semelle plate-forme, quelques ivrognes titubant sur place, une grosse femme couverte de couches de frusques comme des bâches jetées sur une meule de foin.

Et en bas de la rue, les bras solidement maintenus par deux costauds à la monstrueuse coiffure afro, il y avait un jeune homme, les lunettes de travers, les yeux blancs de terreur, les baskets pédalant inutilement dans le vide.

— C'est lui ! glapit une femme. C'est Joey 172 !

— Au feu le fumier ! cria un homme.

— Découpez-le ! hurla un petit gosse. Découpez-le !

Remo se leva sans se presser, il se fraya un passage dans la foule où des gens discutaient bruyamment, certains de ce qu'il faudrait faire de cet homme blanc de l'autre côté de la rue.

Remo s'insinua dans la brèche où les deux costauds giflaient le gamin. Il dégagea rapidement un petit espace devant lui. Aux yeux de la foule, ses mains avaient l'air de flotter alors que des corps tombaient. Les premiers rangs, après quelques passes inefficaces avec des couteaux et des poings, essayèrent de battre en retraite. Les derniers rangs poussaient, les premiers résistaient. La bagarre commença au milieu de la foule. Remo cria pour réclamer le silence. Personne ne l'entendit.

— Je ne pense pas, dit-il d'une voix qui ne portait pas plus que le roulement d'un petit caillou dans une avalanche, que vous considérez ce graffiti comme une expression de la culture et de l'orgueil ethnique ?

N'obtenant pas de réponse, il assomma les deux costauds de deux revers à plat contre la tempe, compressant simplement pour un moment l'afflux de sang. Ils tombèrent chacun comme un fruit mûr. Remo empoigna le gamin et repartit à travers un flanc de la cohue. À deux cents mètres, il évita une colonne de policiers qui attendaient que la foule ait épuisé son énergie avant d'intervenir.

— Ah, merci, mec, salut, dit le jeune homme en faisant mine de s'éloigner.

— Tu ne vas aller nulle part, petit, répliqua Remo en l'immobilisant tout simplement en plaquant le poignet du gamin contre le creux de sa main.

Ils étaient dans une ruelle déserte, une impasse bloquée par des briques écroulées évoquant les décombres après un raid aérien.

— C'est toi qui peins partout Joey 172 ? demanda-t-il.

— Non, mec, je le jure !

Le gosse devait avoir douze ans, une tête de moins que Remo, et son tee-shirt Captain Kangourou déchiré révélait un torse malingre et des épaules osseuses.

— Très bien, dit Remo. Je vais te ramener à la foule, alors.

— C'est moi, avoua le gamin.

— À la bonne heure.

— Mais j'ai pas salopé le mur de respect, ça non !

— Je sais. J'ai fait ça pour toi.

— Merde ! Salaud ! Pour quoi faire ?

— Pour profiter de l'aide et des ressources de la communauté afin de faire ta connaissance.

— Vous savez pas trop y faire, avec la bombe, mec. Vous avez une main faible. Vraiment faible.

— Je n'avais encore jamais rien profané.

— Pourquoi est-ce que je vous aiderais ? demanda logiquement le gosse.

— Parce que d'un côté je te donnerai deux cents dollars si tu acceptes et de l'autre je te crèverai les deux tympans si tu refuses, répondit tout aussi logiquement Remo.

— L'offre est honnête. Où est le fric ?

Remo tira une liasse de sa poche et en détacha deux cents dollars.

— Je reviens dans une minute, dit le gamin. Je veux juste voir si l'argent est bon. De nos jours, on n'est jamais trop prudent.

Remo avança une main à plat et, la plaquant contre l'épine dorsale du garçon avec une force concentrée, il le catapulta dans les airs de telle manière que les baskets éculés s'arrêtèrent momentanément au-dessus de sa tête.

— Ouaiiiiiie ! glapit le gamin.

Il se sentit faire une cabriole et retomber la tête la première sur les décombres mais il fut soudain retenu comme par des suspentes de parachute à un poil de la collision et remis sur ses pieds.

— L'argent est bon, dit-il. Qu'est-ce que je peux faire pour vous, l'ami ?

— J'ai un problème, expliqua Remo. Je cherche des gens qui sont furieux à cause de quelque chose.

— Je plains les pauvres cons, mec, dit sincèrement le garçon.

— Ces gens sont furieux à cause de quelque chose où tu as écrit Joey 172. Comme la foule là-bas au mur de respect.

— C'est un groupe salement mauvais, là-bas.

— Ce groupe-ci est plus mauvais.

— Reprenez votre argent, mec, dit sagement le gosse.

— Attends. Si je ne les trouve pas, un jour ou l'autre ils te trouveront.

— Vous n'allez pas me livrer à eux ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ont des peines plutôt dures, pour les profanateurs.

— Comme quoi ?

— Comme ton cœur arraché.

Le gamin sifflota.

— C'est eux qui ont effacé le politicien et la riche bonne femme ?

Remo hocha la tête et le gosse re-sifflota.

— Je dois savoir ce que tu as profané.

— Amélioré, rectifia le garçon.

— Bon, amélioré.

— Voyons voir. Les toilettes au lycée.

Remo secoua la tête.

— Deux voitures du métro.

— Je ne crois pas.

— Un pont.

— Où ça ?

— Près de Tremont Avenue. C'est tout là-bas en banlieue.

— Il y a une église à côté, un édifice religieux ?

— Nan.

— Tu as fait ça sur un tableau, quelque chose comme ça ?

— Je ne gâche pas le travail des autres, protesta le gamin. Rien que sur des choses. Pas des œuvres. Des pierres, des rochers.

— N'importe quelles pierres ?

— Bien sûr, c'est là-dessus que je m'entraîne.

— Où ça ?

— À Central Park, une fois. Plus souvent à Prospect Park. Les pierres c'est rien, mec.

— Nulle part ailleurs ?

— Un musée. J'en ai peint une dans le grand musée près de Central Park. Avec le mec à cheval devant.

— Comment était-elle, cette pierre ?

— Grande. Haute. Carrée, comme qui dirait. Avec des cercles et des oiseaux dessus, des trucs. Une vieille, vieille pierre. Les oiseaux étaient merdeux, comme si un petit momignard les avait gravés.

— Merci, dit Remo.

1. Le bon Noir en référence au roman de Harriet Stowe « La Case de l'Oncle Tom ».

CHAPITRE VI

Près de Central Park, Remo trouva le Muséum d'Histoire Naturelle, un lourd bâtiment en pierre de taille avec de larges marches et une statue équestre en bronze de Teddy Roosevelt affrontant vaillamment l'ennemi, à savoir la Cinquième Avenue de l'autre côté du parc. Le Roosevelt de bronze dominait deux Indiens de bronze, tout aussi vaillants dans leur fixe contemplation de la verdure du parc.

Remo paya son tribut à l'entrée et demanda où étaient les pierres. L'employé, à demi assoupi par la tâche écrasante de la distribution de badges, classant le donateur parmi les gens vivement conscients de l'importance de la nature et du Muséum d'Histoire Naturelle, répondit que le musée avait beaucoup de pierres. Laquelle voulait-il ?

— Une grande, dit Remo. Une qui a des graffiti dessus.

— Nous n'exposons pas de graffiti, monsieur.

— Bon, mais est-ce que vous avez des pierres ? Des grandes ?

Remo sentait la chaleur l'envahir, pas à cause de la touffeur de l'après-midi mais parce que si l'organisation avait toujours été en activité, ils auraient probablement tout découvert en une demi-journée et lui auraient donné le nom de la personne ou de la chose qu'il devait contacter et tout aurait été fort simple. Maintenant, il cherchait des pierres dans un musée. S'il ne se trompait pas, toute cette sale petite affaire serait résolue en un jour. Qu'on lui donne la pierre sacrée et les tueurs devraient venir à lui.

— Nous ne faisons pas que collectionner des pierres, Monsieur.

— Celle-ci est spéciale. Elle est gravée.

— Ah ! Vous voulez parler des objets d'Amérique du Sud. C'est au rez-de-chaussée. Tournez à droite.

Remo passa devant un ours empaillé, une reproduction de jungle, deux bœufs musqués momifiés et un yak naturalisé mangeant une pivoine en plastique dans une salle obscure pleine de grandes pierres. Toutes étaient artistement gravées. Des têtes massives avec des nez épatés et des yeux en amande. Des serpents figés parmi des oiseaux rigides. Les restes pétrifiés de peuples disparus dans l'assaut de l'Occident. Mais, comme disait Chiun, « L'épée ne détruit pas un peuple ; seule une vie meilleure le détruit. Les épées tuent. Elles ne transforment pas. »

Mais Chiun n'avait jamais jeté le moindre regard sur les cultures d'Amérique du Sud et Remo était certain que c'était parce que ces civilisations avaient été coupées du reste du monde jusqu'à l'arrivée

des Européens en 1500. Pour Chiun, donc, comme aucun de ses ancêtres n'avait jamais travaillé là-bas, la région restait encore à découvrir.

— Vous voulez dire que vous n'avez pas de livres, sur aucune d'elles, avait répliqué Remo.

— Je veux dire que la région n'a pas été découverte. Un pays sauvage plein de gens bizarres, comme ton pays avant que j'arrive. Encore que ton pays natal soit plus facile à cause du grand nombre de descendants d'Européens et d'Africains. Mais maintenant que je l'ai découverte, les générations futures de Sinanju connaîtront ta nation incompréhensible.

— Et l'Amérique du Sud ?

— Pas encore découverte. Si jamais tu trouves quelque chose, préviens-moi.

À présent, Remo était dans le muséum, il cherchait et trouvait fort peu de choses. Les dessins gravés paraissaient très égyptiens, à cette différence que les Égyptiens employaient de la pierre plus friable. Celles-ci étaient très dures.

Deux gardiens se tenaient devant une grande porte sans inscription, à l'extrémité nord de la grande salle.

— Je cherche une pierre particulière, leur dit Remo. Elle a été souillée récemment.

— Vous ne pouvez pas entrer, déclara un gardien.

— Elle est donc là-dedans ?

— Je n'ai pas dit ça. Toutes les personnes qui entrent ont besoin d'une autorisation spéciale du Département des Antiquités.

— Et où est le Département des Antiquités ?

— C'est fermé aujourd'hui. Il n'y a qu'une assistante.

— Où est le département ?

— Vous fatiguez pas, Monsieur. Ils ne vous laisseront pas entrer. Ils ne laissent plus entrer personne qui se présente simplement. Rien que des gens recommandés. Vous fatiguez pas.

— Je veux me fatiguer, insista Remo.

L'assistante était engoncée dans un petit cagibi, assise à un bureau qui rendait tout déplacement difficile. Elle leva les yeux d'un document, au-dessus de lunettes à monture bleue. Ses cheveux roux formaient un bouquet autour de sa figure délicate.

— Il n'est pas là et je suis occupée, dit-elle.

— Je veux voir la pierre dans la salle fermée.

— C'est ce que j'ai dit. Il n'est pas là et je suis occupée.

— Je ne sais pas de qui vous parlez, mais je veux voir cette pierre.

— Tous ceux qui la voient doivent passer par le directeur, James Willingham. Et je vous dis qu'il n'est pas là.

— Je ne passe pas par James Willingham. Je passe par vous.

— Il reviendra demain.

— Je veux la voir aujourd'hui.

— Ce n'est pas grand-chose, vous savez. Elle n'a même pas encore été répertoriée. On ne sait pas de quelle culture elle provient.

Remo s'appuya sur le bureau, se pencha et, regardant la fille dans les yeux, il sourit imperceptiblement. Elle rougit.

— Allez, murmura-t-il d'une voix qui la caressa.

— Bon, mais uniquement parce que vous êtes sexy. Académiquement, ça n'a pas de sens.

Elle s'appelait Valérie Gardner. Elle était diplômée de l'école des beaux-arts de l'université de l'Ohio et faisait un doctorat à Columbia. Elle avait tout dans la vie sauf un homme véritable. Elle expliqua tout cela en traversant l'exposition d'Amérique du Sud. Il ne restait plus d'hommes véritables à New York, affirma-t-elle.

— Tout ce que je veux, confia-t-elle sur un ton plaintif, c'est quelqu'un qui soit fort mais doux, sensible à mes désirs, qui sera là quand je le voudrais et pas là quand je ne le voudrais pas. Vous voyez ? Est-ce trop demander ?

— Oui, répondit Remo qui commençait à penser que Valérie Gardner, si jamais elle rencontrait un homme véritable, ne pourrait pas le voir parce que les ondes sonores montant inlassablement de sa bouche lui brouilleraient la vue.

Valérie fit écarter les gardiens de la porte et l'ouvrit avec une clef qu'elle portait au cou.

— Le directeur est dingue de cette pierre et il n'y a vraiment pas de raison. Ce n'est rien. Rien.

Le rien en question était à peu près de la taille de Remo. Cela reposait sur un socle de marbre rose poli, sous un éclairage indirect qui le baignait d'une lueur artificielle semblable à quelque aube lointaine. Une petite fontaine, apparemment taillée dans un bloc de jade massif d'un mètre cinquante, gazouillait gentiment, l'eau claire jaillissant d'une bouche sculptée au-dessus du bassin parfaitement rond.

La pierre elle-même avait l'air d'un bloc de roche éruptive couvert de vagues gravures incroyablement ineptes, de cercles et de traits, et c'était uniquement avec la plus grande indulgence que Remo parvenait à distinguer un cercle, des oiseaux, des serpents et ce qui pouvait être une tête humaine couronnée de plumes. Mais la pierre présentait ce que Remo cherchait.

Une gracieuse signature verte fluorescente de « Joey 172 » traversait en diagonale le cercle, allant du serpent lourdaut à l'oiseau rigide.

— Le graffiti est la seule œuvre d'art là-dessus, dit Valérie.

— J'en ai l'impression, murmura Remo qui en avait vu assez.

La pierre ressemblait au symbole dessiné sur le billet trouvé par la police sous le cadavre de M^{me} Delphéen, le symbole qui s'appelait un Uctut dans les onze autres langues de la note.

— Vous auriez dû voir la tête de Willingham quand il a découvert ce graffiti, reprit Valérie en pouffant. Pendant une heure, il n'a pas pu parler. Et puis il est allé s'enfermer dans son bureau et il a passé une demi-journée au téléphone. Toute une demi-journée. Des coups de téléphone longue distance, à l'étranger, outremer, partout. Plus de mille dollars de téléphone en un seul après-midi.

— Comment le savez-vous ? demanda Remo.

— Je m'occupe du budget. Je croyais que nous allions nous faire égorger par les administrateurs mais ils ont approuvé. Ils ont même approuvé les deux gardiens à la porte. Et regardez la pierre. Ce n'est rien.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— D'abord, je ne pense pas qu'elle ait plus de mille ans, ce qui par conséquent ne justifie pas un artisanat aussi lamentable. Ensuite, regardez l'art inca et aztèque dehors. Ça, c'est superbe. Ce truc-là a l'air d'un gribouillis à côté. Mais vous voulez savoir quelque chose de complètement cinglé ?

— Bien sûr, répondit Remo en évitant la main de Valérie qui se posa comme par hasard sur sa braguette quand elle prononça le mot « cinglé ».

— Cette pierre reçoit plus de groupes de visiteurs du monde entier qu'aucune autre de nos pièces. Il n'y a aucune raison.

— Je crois que si. Pourquoi n'avez-vous pas effacé le graffiti ?

— Je l'ai suggéré mais Willingham ne veut pas en entendre parler.

— Vous pouvez le joindre aujourd'hui ?

— Il ne vient jamais, pendant sa journée de congé. Il a une propriété à Westchester. On ne pourrait pas l'en extirper avec des tenailles.

— Dites-lui que quelqu'un profane la statue.

— Je ne peux pas faire ça. Je serais renvoyée.

Avec deux doigts, à demi pliés et réunis comme un seul instrument, Remo donna une chiquenaude en travers du cercle sculpté par des outils de pierre en des temps immémoriaux même à l'époque de la tribu Actatl. De petits éclats de pierre rosâtre tombèrent sous les doigts de Remo. Une cicatrice blanche de la taille d'un fil électrique traça une courbe dans le cercle.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? s'écria Valérie en se prenant la tête à deux mains. Qu'est-ce que vous avez fait ! Ce musée va devenir une maison de fous !

— Vous allez téléphoner à Willingham, n'est-ce pas ? dit aimablement Remo.

— Et comment ! Allez-vous-en d'ici. Vous ne savez pas ce que vous avez fait.

— Je crois que si.

— Écouter, dit Valérie en montrant la cicatrice, ça c'est déjà assez grave. Mais si vous êtes encore là, il va y avoir un crime.

— Téléphonez.

— Allez-vous-en !

— Non, dit Remo.

— Vous êtes trop mignon pour mourir.

— Je ne partirai pas.

Comme il était mince et que Valérie était une des plus solides gardiennes de l'équipe de hockey sur gazon de Wellesley, elle appliqua son épaule contre son dos et poussa. Le dos ne bougea pas. Elle était sûre qu'il ne pouvait peser plus de 75 kilos, alors elle essaya encore une fois, en prenant son élan et en se jetant contre lui de tout son poids.

Comme elle se préparait à l'impact de la poussée, il lui sembla que le dos glissait brusquement sous elle et elle fut projetée en vol plané vers un mur ; tout aussi soudainement, des mains se refermèrent autour de sa taille, des mains douces qui paraissaient la caresser en la reposant délicatement sur ses pieds.

— Faites l'amour, pas la guerre, dit Valérie.

— Téléphonez à Willingham.

— Faites ça encore avec les mains.

— Plus tard.

— Rien qu'un instant.

— Plus tard, je vous donnerai tout ce que vous voulez.

— Aucun homme n'en possède suffisamment.

Remo cligna de l'œil. Valérie baissa les yeux sur sa braguette.

— Dites, vous n'êtes pas un de ces types machos qui sont forts avec leurs poings et des zéros au lit, hein ?

— Téléphonez à Willingham et vous verrez.

— Il ne restera rien de vous. Je parle sérieusement, dit Valérie et, haussant les épaules, elle s'approcha d'une armoire métallique verte contre le mur. L'armoire cachait un téléphone.

« Non seulement cette pierre a dû avoir l'eau courante dans cette salle, reprit Valérie, mais encore son propre téléphone. Vous devriez voir les notes de cette ligne. C'est incroyable. Les visiteurs viennent et ils téléphonent aux frais du musée et Willingham laisse faire.

La conversation de Valérie avec Willingham se réduisit très vite à des supplications pour que M. Willingham cesse de crier. En attendant qu'il arrive, elle but dix-huit verres d'eau, fuma quatorze cigarettes, en allumant souvent trois à la fois, alla deux fois aux toilettes et marmonna toutes les sept minutes : « Mon Dieu, mon Dieu, qu'avons-

nous fait ? »

Willingham fut là au bout d'une heure.

Il vit immédiatement la pierre. C'était un grand homme lourd et massif avec de grosses taches de rousseur arrachées par le soleil à leur hibernation. Il portait un costume beige et un foulard bleu au cou.

— Oh, fit-il et puis : Non.

Ses yeux noirs se révoltèrent et il vacilla un moment. Il secoua la tête et un cri étranglé lui échappa.

— Non, dit-il avec fermeté alors que son corps reprenait son équilibre, et il pinça les lèvres.

Ses yeux se plissèrent et il s'approcha posément de la pierre sans faire attention à Remo ni à Valérie.

Tombant à genoux, il appuya trois fois son front contre le socle de marbre. Puis, avec une grande force de volonté, il se tourna vers Valérie et demanda :

— Quand avez-vous découvert ceci ?

— Quand je l'ai fait, annonça gaiement Remo.

— Vous avez fait cela ? Pourquoi avez-vous fait cela ? s'écria Willingham.

— Je ne pensais pas que c'était une réelle aspiration de la conscience cosmique de l'homme, expliqua Remo.

— Comment avez-vous fait ? demanda Willingham. Comment ? Comment ?

Remo réunit fortement deux de ses doigts en les courbant un peu et, de la même torsion légère du poignet, il traça une autre ligne à travers le cercle de la grande pierre. Elle croisa la première à angle droit, formant un X.

— Voilà comment. Ce n'est pas très difficile, au fond. Le secret, comme pour toute meilleure utilisation du corps, c'est la respiration et le rythme. La respiration et le rythme. Ça paraît rapide, mais ce n'est fonction en réalité que de la lenteur de votre main, plus lente que la pierre. On pourrait dire que la pierre s'écarte des doigts.

Et de quelques chiquenaudes, dans une poussière de pierre, Remo grava proprement à travers la peinture de Joey 172, entre l'oiseau rigide et le serpent lourdaud : REMO.

— Je peux faire ça aussi de la main gauche, dit-il.

— Oooohhh ! gémit Valérie, en se couvrant les yeux.

Willingham se contenta de hocher la tête en silence. Il sortit de la salle à reculons et ferma la porte. Remo entendit un bourdonnement. Une grande plaque d'acier descendit du plafond et s'arrêta avec un dé clic au plancher. La salle était scellée.

— Merde, dit Valérie en courant au téléphone. J'appelle la police. Cette salle est construite comme une chambre forte. Nous n'en sortirons jamais ! Après votre insanité, on ne pourra pas raisonner

avec Willingham. Il va nous laisser moisir ici. Pourquoi avez-vous fait ça ?

— J'avais envie de m'exprimer.

— Le téléphone est coupé, annonça Valérie. Nous sommes pris au piège.

— Tout le monde est pris au piège, dit Remo en se souvenant d'une conversation, il y avait longtemps, où Chiun avait expliqué la réclusion. La seule différence entre les gens est la taille de leur piège.

— Je n'ai pas besoin de philosophie. J'ai besoin de sortir d'ici.

— Vous sortirez. Mais votre peur ne travaille pas pour vous.

— Encore un cinglé religieux, comme Willingham et sa pierre.

Pourquoi est-ce que je tombe toujours sur eux ?

Valérie s'assit sur le socle de la grande pierre, Remo à côté d'elle.

— Écoutez, vous avez passé toute votre vie dans un piège. Comme tout le monde.

Elle secoua la tête.

— Je ne marche pas.

— Si vous êtes pauvre, vous n'avez pas les moyens de voyager alors vous êtes enfermée dans le piège de votre ville natale. Si vous êtes riche, vous êtes enfermé sur terre à moins d'être un astronaute. Et même eux sont coincés par l'air qu'ils doivent emporter. Ils ne peuvent pas quitter leur combinaison ou leur fusée. Mais plus encore, chaque être humain est pris au piège par sa vie. Nous sommes cernés d'un côté par notre naissance et de l'autre par notre mort. Nous ne pouvons pas nous échapper de notre vie. Ces murs ne sont qu'une courte période dans notre vie piégée, vous voyez ?

— Je cherche le moyen de sortir d'ici et vous me faites des discours !

— Je peux vous sortir de n'importe quoi sauf de votre ignorance, dit Remo et il fut très surpris de s'entendre parler comme Chiun.

— Faites-moi sortir d'ici.

— C'est ce que je ferai, quand j'aurai fini.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est moi qui ai pris au piège Willingham et ses amis.

— Doux Jésus ! Maintenant non seulement nous sommes dans un piège mais Willingham aussi !

— Parfaitement. Il est pris au piège de sa dévotion à cette vilaine masse de pierre là derrière. Je le tiens.

— J'aimerais être à sa place, murmura Valérie en laissant tomber sa tête dans ses mains.

Elle gémit qu'elle tombait toujours sur ce genre de mecs. Depuis le type de Paterson, New Jersey, qui devait se ceindre d'une longue épée médiévale avant de pouvoir la redresser, jusqu'au plongeur de Brooklyn qui devait la recouvrir de mousse de Lux-vaisselle avant de

consentir à la chose. Et maintenant, le pire. Emprisonnée dans un simili coffre-fort avec un individu qui s'imagine que le monde extérieur est un piège, et tout ça à cause de cette grosse pierre.

— Pourquoi est-ce que je tombe toujours dessus ? glapit Valérie, sachant fort bien que ses cris ne seraient pas entendus parce que toute la sacrée salle était isolée de plomb.

Ils avaient même bouché les belles fenêtres du nord. Willingham avait marmonné quelque chose à propos de protection du vent du nord, comme si ce sale bloc de pierre allait attraper un rhume de cerveau.

— Pourquoi moi. Seigneur ? hurla Valérie Gardner. Pourquoi moi ?

— Pourquoi pas vous ? répliqua tout aussi logiquement Remo et quand il essaya de la consoler avec ses mains, elle le repoussa, déclarant qu'elle préférerait faire ça avec un phoque qu'avec lui.

Sa colère se changea en ennui et elle commença à bâiller. Elle demanda l'heure.

— Il est tard, répondit Remo. Nous sommes ici depuis cinq heures et quarante-trois minutes. Il est vingt heures trente-deux minutes quatorze secondes.

— Je ne vous ai pas vu consulter votre montre.

— Je suis la meilleure montre qui existe.

— Manquait plus que ça, grogna Valérie et elle se coucha en chien de fusil devant la pierre et s'assoupit.

Une heure plus tard, la plaque d'acier qui les enfermait s'éleva en bourdonnant. Valérie se réveilla. Remo sourit.

— Monsieur Willingham, Dieu soit loué, dit Valérie puis elle secoua la tête avec incrédulité.

M. Willingham était nu, à part un pagne et une longue cape de plumes jaunes. Il tenait devant lui un couteau de pierre. Six hommes le suivaient, vêtus de même. Deux se précipitèrent sur Valérie, la jetèrent par terre et lui clouèrent les bras au sol. Les quatre autres empoignèrent Remo, deux aux pieds, deux aux poignets.

— Salut, les gars, dit-il en se laissant soulever.

Ils le portèrent jusqu'au sommet de la pierre appelée Uctut. Willingham s'approcha en levant le couteau. Il parla dans une langue que Remo ne reconnut pas. Cela ressemblait à un bruit de pierre frappant de la pierre, une suite de claquements de langue dans un idiome gardé secret depuis des siècles.

— Votre cœur ne compensera pas votre acte infâme car il ne suffit pas pour la profanation que vous avez commise, ajouta-t-il en anglais.

— Je trouvais que j'avais amélioré la pierre, répondit Remo.

— Non, monsieur Willingham, non ! cria Valérie.

Les deux hommes lui fourrèrent dans la bouche des pans de leurs capes.

— Vous pouvez vous épargner de la douleur si vous nous dites la vérité, reprit Willingham.

— J'aime la douleur, dit Remo.

L'homme qui tenait son poignet droit le serrait trop fort et ne tarderait pas à perdre le contrôle de ses muscles. La prise de l'autre était trop lâche et les deux hommes à ses pieds n'auraient aucune protection s'il ramenait ses jambes en arrière et enfonçait leur cage thoracique dans leurs intestins. S'il le voulait... mais il ne le voulait pas encore.

— Si vous ne me donnez pas les renseignements que je veux, nous tuerons la fille, menaça Willingham.

— C'est encore mieux que de me faire souffrir. Je peux vivre avec ça.

— Nous la tuons horriblement.

— Advienne que pourra, dit philosophiquement Remo.

Il regarda du haut de la pierre Valérie qui essayait désespérément de se dégager. La peur, la rage et l'hystérie faisaient virer sa figure au violet.

— Lâchez-la, dit Remo, et je vous dirait tout ce que vous voulez savoir.

— Pourquoi avez-vous fait cette chose horrible ? demanda Willingham.

— Et même où vous pouvez trouver Joey 172.

— Nous savons où trouver Joey 172. Nous l'avons su dès le lendemain de son geste abominable. C'est le peuple américain qui doit réparer, pas nous. Uctut veut une bonne réparation et non que ses prêtres se souillent les mains avec un sang impur ; il veut que le peuple du profanateur nous offre le profanateur. Qu'il fasse le sacrifice à travers nous mais pas par nos mains.

— Vous auriez dû dire ça tout de suite ! s'exclama Remo en feignant de comprendre soudain. À travers vous mais pas par vos mains. Maintenant tout est clair comme du jus de chique. À travers mais pas par. Pourquoi n'ai-je pas vu ça tout de suite ? Et moi qui pensais que c'était une simple vengeance !

— Nous avons rétabli les sacrifices et continuerons d'en offrir jusqu'à ce que l'Amérique se conduise convenablement.

— Aimerez-vous que le ministre de la Justice maintienne Joey 172 pendant que le Secrétaire d'État lui arrache le cœur ? Comme vous avez fait au député et à M^{me} Delpheen ?

— Ils avaient la charge des monuments de ce musée. J'ai suggéré qu'il y ait des gardiens en permanence dans cette salle. Ils ont refusé. Et la profanation a suivi. Ils étaient responsables.

— De qui diable attendez-vous une vengeance contre l'écriture sur la pierre ? demanda Remo. Du FBI, de la CIA ? De la police de Jersey

City ?

— Vous avez des agences secrètes. Cela pourrait être fait. Nous le savons. C'est possible. Mais votre gouvernement doit comprendre ce qu'il a laissé arriver et doit s'appliquer à réparer. Nous aurions permis à votre gouvernement d'agir discrètement. Il a déjà fait cela, souvent et secrètement. Mais votre gouvernement n'a pas agi pour venger l'insulte faite à Uctut.

Remo remarqua que Willingham tenait le couteau de pierre d'une façon bizarre. Le dessus de l'ongle du pouce pressait fortement le manche contre le bout des autres doigts. De l'Orient à l'Europe occidentale, il n'y avait aucune prise de ce genre. Ni chez les macs de Paris ni chez les ladroni de Naples. Même les nombreuses variantes de la prise de poing si utilisées au Far West n'employaient pas le pouce comme compresseur. Et pourtant c'était une prise tout à fait logique pour une lame, permettant une bonne frappe de haut en bas.

Remo vit venir le coup de l'estomac flasque de Willingham, le léger frémissement révélant qu'il mettait à contribution les muscles de son dos. Puis il s'arrêta le bras en l'air, comme s'il engendrait de la force, ce qui serait logique parce qu'un couteau de pierre avait besoin d'une force considérable pour enfoncer une cage thoracique.

— Et maintenant, dit Willingham, le corps tendu comme un ressort. Qui vous envoie ?

— Blanche-Neige et les Sept Nains.

— Nous mutilerons Valérie.

— Vous feriez ça à votre assistante ?

— Je ferais n'importe quoi pour Uctut.

— Pourquoi l'appellez-vous Uctut ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ce n'est pas le vrai nom de la pierre, mais celui que les hommes ont le droit de prononcer. Nous mutilerons Valérie.

— Promettez de commencer par la bouche, dit Remo.

Le couteau de pierre se haussa encore et entama sa descente avec toute la puissance de l'épaule de Willingham pour le pousser. Le coup était parfait, mais le corps ne coopéra pas. Pour la première fois depuis que la pierre était servie par le peuple des Actatl, un couteau Actatl la frappa.

Les deux jambes de Remo se replièrent brusquement, entraînant les deux prêtres emplumés et quand ses talons se détendirent et s'enfoncèrent dans leur poitrine, ils allaient au-devant du coup. Du sang jaillit de leur bouche avec des bouts de poumon. Les deux hommes qui tenaient les bras de Remo furent violemment tirés au-dessus de lui et il fut debout, sautant lestement sur le socle à l'instant où le couteau Actatl commettait le sacrilège de frapper Uctut, la pierre sacrée.

Employant ses pouces rapidement rassemblés, Remo frappa les

tempes des deux hommes qui tenaient Valérie. Les pouces s'enfoncèrent complètement et ressortirent avec un bruit mou. Les hommes étaient morts les mains crispées et ils levèrent des yeux fixes sur l'éternité, leur cerveau écrasé en pleine pensée.

Ceux qui avaient tenu les bras de Remo étaient encore tout étourdis et se traînaient par terre, cherchant leur équilibre. Remo brisa une vertèbre du premier, qui s'arrêta aussitôt de ramper et s'aplatit. Ses jambes ne réagirent plus et bientôt son cerveau cessa de fonctionner aussi.

Remo abattit l'autre d'un coup bref du tranchant de la main au front. Le coup en soi ne tuait pas. Il était destiné à utiliser la partie épaisse du crâne pour en faire des fragments qui étaient repoussés dans les lobes frontaux. Cela permettait de ne pas se salir les mains.

Remo essuya ses pouces sur les plumes jaunes de la cape. Il remarqua que les nœuds attachant les plumes étaient insolites. Il n'avait jamais vu de nœuds pareils. Il s'y connaissait également en nœuds.

Valérie cracha des plumes. Elle toussa. Elle s'épousseta. Elle cracha encore.

— Foutus cinglés, marmonna-t-elle.

Remo s'approcha de Willingham qui s'appuyait contre la pierre comme s'il avait une crise cardiaque. Sa joue se pressait contre l'oiseau le plus haut et sa cape était serrée autour de son torse.

— Salut, dit Remo. Maintenant nous pouvons causer.

— De ma propre main, j'ai profané Uctut, gémit Willingham.

— Commençons par le commencement. Cette pierre est Uctut, c'est bien ça ?

— Cette pierre est la vie de mes pères et de leurs pères avant eux. Cette pierre est mon peuple. Dans de nombreuses peaux aux nombreuses couleurs, mon peuple doit vivre parce que vous ne nous avez pas permis de garder notre propre peau, nos cheveux et nos yeux. Mais notre âme n'a jamais changé et elle réside dans l'infinie force de notre dieu, qui est éternel et un avec son peuple qui le sert.

— Vous parlez de la pierre ? demanda poliment Remo.

— Je parle de ce qui est nous.

— Bon, d'accord. La pierre est sacrée. Et vous êtes les Actatl et vous la vénérez, c'est ça ?

— La vénérer ? À vous entendre c'est comme de faire brûler des cierges ou de ne pas jouer avec les femmes. Vous ne savez pas ce qu'est la vénération avant que votre propre vie soit un sacrifice.

— D'accord, d'accord. Pressons. Vous avez tué le député et M^{me} Delpheen. Ce que je ne sais pas, c'est pourquoi je n'ai jamais entendu parler de vous avant.

— Notre protection était votre ignorance de nous.

— Vous parlez tout le temps d'autres peaux. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Vous ne nous avez pas permis de garder notre peau. Si j'étais basané, avec des pommettes saillantes comme l'étaient autrefois les Actatl, serais-je directeur de ce musée ? De Senne et De Panola seraient-ils généraux dans les armées de France et d'Espagne ?

— Ils sont des Actatl aussi ?

— Oui, répliqua Willingham en regardant derrière Remo les cadavres jonchant le sol et sa voix devint lointaine comme un écho. Ils sont venus avec moi.

— J'ai l'impression qu'ils ne sont plus tellement gradés, dit Remo en jetant aussi un coup d'œil aux corps inertes, aussi flasques que des restes de haricots verts.

— Aurions-nous pu adorer notre précieuse pierre sacrée dans votre société ? Les gens n'ont pas le droit d'adorer des pierres.

— Si je comprends bien, vous n'êtes jamais allé au Vatican ni au mur des Lamentations ou à la Mecque.

— Ce sont des symboles. On ne les adore pas. Ce dieu de pierre nous l'adorons et jamais nous n'aurions eu le droit de l'aimer et de le servir comme nous le faisons.

— Vous êtes nombreux ?

— Assez. Toujours assez. Mais nous avons commis une erreur.

— Ah oui ?

— Nous n'avons pas découvert qui vous étiez.

— Je suis votre sympathique assassin du coin, répondit Remo.

— On vous trouvera et on vous détruira. On vous arrachera les membres. On vous effacera. Car nous, les Actatl, avons survécu à l'épreuve, nous sommes forts, nous sommes nombreux et nous sommes déguisés.

— Vous êtes aussi fous à lier, dit Remo.

Il remarqua du sang qui perlait entre les dents de Willingham, qui menaçait de déborder sur sa lèvre inférieure.

— Nous survivrons. Nous avons survécu pendant cinq cents ans, affirma Willingham et il sourit, libérant le flot de sang et laissant glisser la cape de plumes de ses épaules.

Le manche du couteau, un cabochon de pierre taillée, ressortait de son ventre, sous son cœur. Willingham, qui savait si bien arracher le cœur des autres, avait raté le sien et saignait à mort.

— J'ai une mauvaise nouvelle pour vous, dit Remo. J'appartiens à une maison millénaire. Alors que vos Actatl ne savaient pas encore tailler la pierre, Sinanju existait. Avant Rome, Sinanju existait. Avant que les Juifs errent dans le désert, Sinanju existait.

— Vous avez pris d'autres peaux aussi, pour survivre ?

— Non, répondit Remo.

— Iiiiiiahiii ! gémit Willingham. Nous sommes perdus.

— Espérons-le. Maintenant dites-moi où est votre quartier général.

À cela Willingham sourit, d'un sourire de mort.

— Nous ne sommes pas perdus. Merci de me l'avoir dit.

Il s'écroula dans un magma de sang et de plumes comme une oie sauvage abattue à courte portée par deux canons de petits plombs. Valérie cracha les dernières plumes de sa bouche.

— Vous alliez les laisser me mutiler, n'est-ce pas ?

— Seulement la bouche.

— Les hommes sont des merdes ! glapit Valérie.

— Chut. Nous devons sortir d'ici.

— Et comment ! Je vais appeler la police.

— Je crains que non, murmura Remo et il effleura un point sensible sur le côté gauche de sa gorge.

Elle voulut parler mais ne put émettre qu'un gargouillis sec.

Remo la fit sortir de la salle. Sous un tableau accroché au mur, au-dehors, il trouva le bouton qui abaissait la porte d'acier. Elle glissa et se verrouilla. Il ferma ensuite la porte de bois. Il y accrocha un écriteau, pris dans les toilettes voisines : FERMÉ POUR CAUSE DE TRAVAUX.

Remo conduisit Valérie hors du musée obscur fermé pour la nuit et l'emmena à l'hôtel où Chiun et lui étaient descendus, au coin de la 59^e Rue et de Columbus Circle. Là, il lui massa le cou d'une certaine façon et elle retrouva sa voix.

Chiun était assis au milieu du salon de la suite. Bobbi Delphen répétait son nouveau coup droit, permettant à la raquette de flotter contre une balle imaginaire.

— Vous venez aussi pour une leçon de tennis ? demanda-t-elle à Valérie.

— Le monde est fou ! hurla Valérie.

— Taisez-vous ou je vous prive encore de voix, menaça Remo.

— Ils ont un système épatant, dit Bobbi à la pauvre Valérie inquiète. On ne frappe pas la balle. C'est la raquette qui la frappe.

Valérie se mit à pleurer sans bruit. Elle aurait préféré hurler mais elle n'aimait pas être sans voix.

Remo parla tout bas à Chiun. Il lui parla de la pierre. Il lui parla de la nouvelle prise sur le manche du couteau. Il lui parla de la dernière joie soudaine de Willingham quand il lui avait demandé où se trouvait le quartier général des Actatl.

Chiun réfléchit un moment.

— Ce fou de Smith nous a conduits à la ruine, dit-il.

— Vous voulez dire que nous devons fuir ?

— L'heure de la fuite est passée. Le temps de l'attaque a

commencé. Sauf que nous ne pouvons pas attaquer. Il a souri quand tu lui as demandé son quartier général parce que je suis sûr qu'ils n'en ont pas. Nous affrontons le pire des ennemis, l'inconnu sans forme.

— Mais s'ils nous sont inconnus, nous ne sommes pas inconnus pour eux, petit père.

— Peut-être. Une fois, il y a beaucoup de ce que tu appelles des siècles, il existait un Maître et il a disparu pendant de nombreuses années, et il racontait qu'il était allé dans un nouveau monde mais on ne l'a pas cru car il avait tendance à exagérer.

— Et alors ?

— Je dois fouiller dans ma mémoire, dit Chiun, et voir s'il y a là quelque chose pour nous aider.

Après quoi Chiun se tut. Il devint très silencieux.

— Je peux parler maintenant ? demanda Valérie.

— Non, dit Remo et elle se remit à pleurer.

Remo contempla dans la nuit les lumières de Central Park. Son plan avait parfaitement marché jusqu'à Willingham. Quand on s'empare d'une organisation, on pense à s'insinuer jusqu'au sommet. On ne s'attend pas à ce que quelqu'un se tue en route et brise la chaîne.

Remo se détourna de la fenêtre. Chiun l'avait souvent averti qu'il ne devait pas trop réfléchir, de crainte que ses sens plus importants soient émoussés par les subtilités du moment.

Et ainsi Remo ne vit pas les jumelles braquées sur la fenêtre de l'appartement d'hôtel. Il ne vit pas l'homme lever un fusil et le rabaïsser.

— Je ne peux pas le rater, dit l'homme à une autre personne dans la pièce juste en face de la chambre de Remo.

— Attends d'être à l'intérieur. Nous voulons son cœur, répondit l'autre. Willingham non plus ne pouvait pas le rater, probablement. Mais ce type est sorti du musée et pas Willingham.

— Je ne peux quand même pas le rater.

— Attends d'être dans la pièce. Nous voulons son cœur, répéta le deuxième homme. Quand nous recevrons l'ordre.

CHAPITRE VII

Les spectaculaires événements du Muséum d'Histoire Naturelle furent rapportés dans tous leurs horribles détails au vice-président de la succursale d'une grande compagnie d'électronique, six boulevard Saint-Germain, à Paris.

M. Jean-Louis Raispal de Jouen, responsable du développement de la recherche et de l'informatique internationale, hocha sa tête patricienne avec tout l'intérêt qu'il était possible de feindre. Son oncle Carl, de la branche allemande de la famille, avait toujours été plutôt bizarre et on devait être patient avec lui. Jean-Louis réagit d'instinct avec la politesse inculquée de force par sa gouvernante anglaise et ordonnée par sa mère, qui disait toujours que si l'on ne peut pas choisir sa famille, on doit au moins choisir ses manières.

Jean-Louis écouta donc toutes sortes d'histoires sur diverses voies de fait et sur deux redoutables Américains, dont l'un était oriental, tout en réfléchissant à une modification qu'il apporterait à l'équipe de recherche qui butait sur un problème d'ordinateur.

De temps en temps, il jetait un regard par la fenêtre sur les librairies et les terrasses de café du boulevard Saint-Germain. Ses années d'université avaient été les plus heureuses de sa vie et comme son travail était uniquement cérébral et pouvait se faire partout, la compagnie lui avait permis de choisir l'adresse de son bureau et le décor, qui était de style Empire mêlé à du chinois. Tous deux se complétaient admirablement.

L'oncle Carl était assis dans un fauteuil dit « d'officier », permettant aux hommes de se placer de biais afin que leur épée pende commodément sur le côté. En cette belle journée d'automne, il transpirait comme un vieux fromage et Jean-Louis aurait bien voulu qu'il suggère une promenade, dans la direction des Invalides par exemple, où reposait Napoléon et où l'on gardait pieusement les drapeaux de tous les régiments de la Belle France. L'oncle Carl aimait ces choses-là, même s'il lui arrivait souvent de s'emporter contre l'Europe et de se livrer à de vagues élucubrations sud-américaines. C'était surprenant parce que l'oncle Carl était un nazi fervent et il avait fallu toute l'influence considérable de la famille pour lui éviter d'être condamné pour crimes de guerre.

Heureusement, le cousin Geoffrey était général de division à l'état-major du maréchal Montgomery et l'oncle Bill dans l'OSS américaine.

Jean-Louis de Jouen était encore adolescent, à l'époque de

l'occupation allemande à Paris, et si le cousin Michel figurait en tête de la liste des hommes les plus recherchés, en tant que chef d'un important maquis, la famille de Jean-Louis n'avait jamais eu à souffrir des restrictions et avait très bien vécu pendant toute cette période, à la suite d'ordres venus du haut-commandement allemand.

Comme disait Mère, on ne choisit pas sa famille et Jean-Louis y avait fort peu pensé jusqu'à présent, où l'oncle Carl tenait des propos singuliers.

— Ainsi désormais, tout est entre tes mains, Jean-Louis Raispal de Jouen.

— Qu'est-ce qui est entre mes mains, mon oncle ?

— Nos espoirs, nos fortunes, notre honneur, notre survie elle-même.

— Ah, très bien, murmura Jean-Louis. Désirez-vous du café, mon oncle ?

— Est-ce que tu m'as écouté ?

— Oui, naturellement. Des événements déplorables. La vie est parfois bien cruelle.

— Willingham n'est plus.

— Cet individu falot qui travaillait au muséum ?

— Il était le grand-prêtre, dit l'oncle Carl.

— De quoi ? demanda Jean-Louis.

La figure de l'oncle Carl vira au cramoisi. Il abattit un gros poing sur le cuir repoussé d'un bureau empire. Jean-Louis cligna des yeux. L'oncle Carl devenait violent.

— Tu ne sais donc pas qui tu es ? Ce qu'est ta famille ? D'où tu viens ? Quelles sont tes racines ?

— Nous avons en commun un arrière-arrière-arrière grand-oncle qui a vécu un moment en Amérique du Sud. C'est ça que vous voulez dire ? Je vous en prie, ne vous énervez pas, mon oncle. Une anisette, peut-être ?

— Jean-Louis, dis-moi, et réponds-moi franchement...

— Oui, oncle Carl ?

— Quand nous faisions ces longues promenades, lorsque tu étais enfant, quand je te parlais de tes ancêtres, est-ce que tu m'écoutais, Jean-Louis ? Dis-moi la vérité.

— Ma foi, mon oncle, vous savez ce que sont les enfants.

— La vérité !

— Non, oncle Carl. J'allais avec vous parce que vous étiez allemand et à cette époque vous pouviez obtenir les meilleures pâtisseries. Je pensais surtout au chocolat.

— Et les manuscrits que je t'ai donnés ?

— Je dois vous avouer que j'ai fait des dessins dessus. Le papier était rare sous l'occupation, oncle Carl.

— Et le nom de notre trésor ? Celui que nous partageons tous ?

— Cette pierre. Uctut ?

— Oui. Mais son vrai nom ?

— J'ai oublié, mon oncle.

— Je vois, murmura Carl Johann Liebengut, président de la Bayerische Elektronikwerken. Tu penses que je suis l'oncle allemand d'un neveu français, qu'il fait une belle journée d'automne et tu te demandes pourquoi cet oncle un peu fou te parle de mort à New York, hein ?

— Vous exagérez, mon oncle.

— C'est vrai ou c'est faux ?

— Eh bien oui, c'est vrai, avoua Jean-Louis.

Son gilet gris sur mesures fit à peine un pli quand il croisa une jambe sur l'autre, joignit ses longues mains délicates et posa son menton sur le bout de ses doigts.

— Tu n'es pas plus français que je ne suis allemand, Jean-Louis, reprit Carl Johann Liebengut sur un ton si glacé que Jean-Louis oubliât le soleil, les terrasses des cafés et les arbres encore verts du boulevard Saint-Germain. Tu n'es pas français.

— Je vous entends, mon oncle.

— Tu es un Actatl.

— Vous voulez dire que j'ai une goutte de ce sang-là.

— Tu es un Actatl. Tout le reste n'est qu'un déguisement parce que le monde ne t'a pas permis d'être un Actatl.

— Mon père était un Raispal de Jouen. Moi aussi.

— Ton père était un Raispal de Jouen et il t'a donné ce déguisement. Ta mère t'a donné le sang. Je t'ai donné la connaissance et, apparemment, tu l'as rejetée. Je suis trop vieux pour livrer la guerre de survie qui s'impose aujourd'hui et toi, Jean-Louis, tu semblés ne pas le vouloir. Alors nos mille ans d'héritage, peut-être plus, vont mourir aujourd'hui. Monsieur de Jouen, puissiez-vous avoir une longue vie heureuse. Je m'en vais.

— Oncle Carl ! Attendez.

— Quoi donc. Monsieur de Jouen ?

— Attendez un moment. Si j'étais distrait dans mon enfance, laissez-moi écouter maintenant. Je ne dis pas que je vais reprendre le fanion de guerre de notre tribu mais au moins je ne laisserai pas succomber mille ans de notre histoire sans prêter une oreille attentive.

Dans son enfance, l'histoire du dernier roi des Actatl avait amusé Jean-Louis à cause des déformations de sa mémoire enfantine, l'atténuation des choses sans importance.

Ils remontèrent le boulevard Saint-Germain, en passant devant les restaurants, les boutiques d'antiquités, les librairies et les cafés-tabac, alignés le long du trottoir comme autant de vide-poches pour la

menue monnaie. Rue du Bac, ils tournèrent à droite vers les quais et franchirent la Seine par le pont Royal. Jean-Louis de Jouen, en écoutant l'histoire du dernier roi, comprenait maintenant que cet homme avait brillamment évalué les changements profonds qui allaient réduire en cendres la civilisation indienne d'alors. Les Mayas ne l'avaient pas su. Les Incas ne l'avaient pas su, pas plus que les tout-puissants Aztèques. Et ils avaient disparu.

Mais à présent l'oncle Carl lui parlait de symboles sur une pierre sacrée. Chaque nuance, chaque symbole étaient aussi clairs que le jour où les prêtres Actatl avaient offert leur dernier sacrifice dans les vertes montagnes du Mexique.

— Pourquoi n'avons-nous pas procédé à des sacrifices jusqu'à ces derniers jours ? demanda Jean-Louis. Au temps de nos ancêtres, ils avaient lieu tous les mois. Et maintenant nous ne nous en servons que de temps en temps pour la vengeance.

— D'une part, ce n'était pas prudent. De l'autre, le sacrifice des derniers habitants de la capitale des Actatl était interprété comme l'ultime sacrifice pour l'éternité. Mais si tu contemplais la pierre et voyais les signes vivants comme je les ai vus, si tu étais allé à New York l'année dernière comme tu le devais, tu aurais tout vu dans la pierre. La signification de la terre, des fleuves et du ciel, tout ce que nous avons toujours entendu raconter.

Notre histoire est là. Partagée par nul autre, Jean-Louis. La nôtre. Tu n'imagines pas à quel point ces rallyes nazis étaient odieux, mais je les ai supportés pour la tribu, au cas où Hitler gagnerait. Ce qui avait débuté comme une société de protection pour la tribu s'est développé en un réseau où nous nous entraïdons tous. Et puis est venue la profanation d'Uctut.

— Et la mort de ce garçon seul ne suffit pas ?

— Bien sûr que non ! D'abord, Uctut exige que les États-Unis assument la responsabilité de la profanation. Et que vaut la vie d'un nègre ?

— Vous oubliez, mon oncle, que notre véritable peau est foncée.

— Es-tu décidé à défendre la cause de notre famille ?

— Je veux vous montrer quelque chose, dit Jean-Louis. C'est tout. Savez-vous pourquoi j'ai choisi l'informatique ?

— Non, grommela le vieux monsieur qui avait du mal à suivre les longues enjambées de l'homme grand et mince qui se déplaçait si rapidement en ayant l'air de flâner.

— Parce que ce domaine n'a pas été souillé par tout ce qui me mettait mal à l'aise dans la vie. Les ordinateurs sont purs. Je vais maintenant vous montrer ce qui n'est pas pur pour moi.

Ce pont menait au Louvre, un palais gigantesque autour d'une cour immense, transformé en musée plus de deux siècles auparavant. Un

troupeau de touristes japonais suivait en colonne un guide brandissant un drapeau. Quatre touristes américains au rire bruyant écartaient un photographe de rue insistant.

— Il faudrait plus d'une semaine pour passer en revue, sans même examiner, tout ce que contient ce musée, dit Jean-Louis.

— Nous n'avons pas une semaine, bougonna l'oncle Carl.

— Nous n'avons pas besoin d'une semaine, répondit son jeune neveu en souriant.

Il leva le bras droit en décrivant un grand arc, comme s'il offrait le musée tout entier, et déclara :

— Si je faisais le compte, j'ai passé littéralement des mois ici quand j'étais étudiant. La Chine, la Grèce antique, l'Europe, même des peintres sud-américains modernes y sont représentés.

— Oui, oui, grogna l'oncle Carl qui s'impatientait.

— Je ne me suis jamais senti chez moi avec eux, aucun. Depuis mon enfance, bien que Père me disait que notre famille remontait à Charlemagne, je ne me suis jamais senti chez moi en France. Je me sens un peu chez moi avec les ordinateurs parce que c'est une vie sans passé.

— Où veux-tu en venir ?

— À ceci, mon oncle. Je ne suis pas européen.

— Alors tu nous aideras ?

— Je veux bien vous aider, oui. Mais pas étripier quelqu'un avec un couteau de pierre, ça non.

L'oncle Carl s'agita. Il déclara avec colère qu'il n'était pas venu à Paris pour organiser un comité mais pour chercher du secours, dans une guerre sainte de la tribu.

— Et comment se déroule cette guerre, mon oncle ?

— C'est un désastre.

— Alors nous allons rectifier ça, n'est-ce pas ? Venez, il nous faut réfléchir.

— Le couteau est sacré, marmonna Carl, de crainte que son neveu s' imagine qu'il cédait sur ce point.

— La victoire l'est plus encore, répliqua Jean-Louis de Jouen.

Il regarda autour de lui la magnifique cour carrée du Louvre, pour la dernière fois en qualité de Français, et dit adieu dans son cœur à l'Europe.

En écoutant l'oncle Carl, il ne lui avait pas fallu longtemps pour voir ce qui était allé de travers dans la famille. Les Actatl s'étaient contentés de se cacher, pas seulement pendant des générations mais durant des siècles, et quand l'heure de l'action sonnait, l'action dépassait les capacités de la famille.

Il héla un taxi et donna l'adresse d'un appartement où il avait installé sa maîtresse, avenue de Breteuil, deux étages de grandes

pièces aux plafonds couverts de moulures rococo. Le valet de chambre, un Marocain en gilet brodé d'argent, leur servit du café et de la crème fraîche. L'oncle Carl mangea trois gâteaux, luisants de sucre glace, et des fruits confits enrobés de légère pâte feuilletée pendant que Jean-Louis tirait un bloc de sa poche et notait diverses formules. Son oncle demanda ce qu'il faisait mais il ne répondit pas, il ne parut même pas l'entendre. À un moment donné, il téléphona à son bureau et demanda du temps d'ordinateur. Il lut plusieurs formules au téléphone à un informaticien et un quart d'heure plus tard il obtint la réponse.

Il marmonna alors un juron, déchira ses notes et les lança en l'air. Le valet voulut ramasser les morceaux mais Jouen le chassa de la pièce. Il se mit à marcher de long en large. Et, tout en marchant, il parla.

— L'ennui, mon cher oncle, c'est que la tribu n'est pas fichue de régner, déclara-t-il et il poursuivit sans attendre de commentaires : Nous nous sommes cachés si longtemps que lorsque nous devons exprimer une juste requête, non seulement elle est ignorée mais nous ne savons même pas comment la formuler. Tout a été désastreux, du commencement jusqu'à la fin.

Il s'approcha d'une fenêtre et contempla l'avenue ensoleillée. L'oncle Carl demanda :

— Alors que devons-nous faire ?

— Tout recommencer. Désormais, le but des Actatl est le pouvoir. À l'avenir, quand notre nom sera connu, nos demandes seront satisfaites.

— Et nos demandes de réparation ?

— C'était stupide, dès le début, déclara Jouen. Les billets de demande de réparation n'étaient pas clairs. Écrits en douze langues et même pas en anglais ! Laissons tout ça. Nous nous occuperons nous-mêmes des réparations le moment venu. Mais pour le moment, notre principal problème c'est deux hommes extrêmement dangereux, l'Américain et l'Oriental.

— Nous n'avons pas eu de chance de tomber sur eux, grogna Carl.

— Non. Ils sont venus à notre recherche et, comme des imbéciles, nous nous sommes rués tête baissée dans leur piège. Il n'y a qu'une explication vraisemblable : après la profanation d'Uctut, nos sacrifices ont dû gêner quelque chose ou quelqu'un, dans un secteur extrêmement sensible, qui emploie des tueurs. Nous avons dû représenter un danger pour eux. Maintenant, ceux que nous menaçons veulent que nous attaquions ces deux-là. Ils ne peuvent rien rêver de mieux. Nous attaquerons et nous serons détruits.

— Alors nous n'attaquerons pas ?

— Pas du tout. Nous attaquerons. Mais à notre façon, à nos

conditions, à notre heure. Et nous nous servirons de ces tueurs comme ils voudraient se servir de nous. Par eux nous connaissons l'organisation secrète pour laquelle ils travaillent et puis nous nous emparerons du pouvoir de l'organisation. Ce pouvoir deviendra celui de la tribu et les Actatl n'aurons plus à se cacher.

Jouen s'arrêta devant la fenêtre, en attendant un commentaire de l'oncle Carl. Mais ce dernier gardait le silence.

Quand il se retourna, il vit que son oncle avait quitté son fauteuil et s'était mis à genoux, prosterné, le front contre le tapis, les bras allongés devant lui.

— Qu'est-ce qui vous prend, mon oncle ?

— Tu es roi. Tu es roi ! s'exclama Carl en se redressant. Viens là.

Jean-Louis s'approcha. Carl se releva, se pencha vers lui et lui chuchota quelques mots à l'oreille.

— Comment ? demanda Jean-Louis.

— Tu es un croyant, maintenant. C'est le véritable nom d'Uctut et seuls les croyants peuvent le prononcer. Si un incroyant le disait à haute voix, les cieux s'assombriraient et les nuages tomberaient. Tu peux le prononcer.

Jouen se garda de sourire et prononça le nom tout haut. Comme il s'y attendait, le ciel ne devint pas noir et les nuages ne tombèrent pas, ce qui pour l'oncle Carl fut la preuve que Jouen croyait réellement et fermement.

— Tu es roi. Je t'ai attendu pendant trente ans, parce que tu es la chair de la chair, l'âme de l'âme de cet ancien roi Actatl d'il y a cinq siècles. Tu dois maintenant conduire la famille à la victoire.

Jouen fut surpris de ne pas trouver ridicules les paroles de son oncle.

— C'est ce que nous ferons, mon oncle.

— Et nous vengerons la profanation ?

— Quand nous aurons tout résolu, Uctut aura tous les cœurs qu'il voudra, promit Jean-Louis.

Et ce soir-là, avant de s'endormir, il prononça encore une fois le nom secret d'Uctut. Et quand les cieux ne s'assombrirent pas, quand les nuages ne tombèrent pas, il sut.

Il ne savait pas qu'il était un croyant mais il savait que les Actatl avaient enfin trouvé un roi qui leur apporterait la gloire.

CHAPITRE VIII

Quand Jean-Louis de Jouen et son oncle Carl arrivèrent à New York, ils se rendirent directement au grand hôtel de la Cinquième Avenue où un peloton de chasseurs attendait pour porter leurs bagages, où ils ne furent pas obligés de remplir une fiche, où la suite présidentielle avait été évacuée pour eux, où le gérant de l'hôtel adressa à Carl un clin d'œil appuyé, persuadant Jean-Louis qu'indépendamment de la tradition et de la religion, la confrérie internationale des fidèles d'Uctut avait une sacrée influence séculière.

— Je ne m'étais jamais douté que la famille était si nombreuse, observa-t-il quand Carl et lui eurent renvoyé les chasseurs et furent installés dans le salon de leur suite de cinq pièces.

— Nous sommes partout, répondit l'oncle Carl. Tu le saurais si tu avais mieux écouté quand tu étais petit.

Il sourit, avec plus de réprobation que de plaisir.

— Mais je suis ici maintenant, répondit son neveu en lui rendant son sourire.

— Oui, Jean-Louis, et j'en suis reconnaissant alors je ne me permettrai plus de récriminations, quel que soit leur agrément pour moi.

— Les récriminations n'ont d'agrément que pour les perdants, quand ils veulent s'expliquer pourquoi leur vie a mal tourné. Vous n'êtes pas un perdant et votre vie n'a pas mal tourné. Elle sera même excellente désormais, alors les récriminations ne vous vont pas.

Puis Jouen pria le vieux monsieur de téléphoner immédiatement aux membres de la famille pour les convoquer.

— Nous devons projeter cela mieux que nous ne l'avons jamais fait, et je dois étudier nos ressources. Je serai prêt à m'adresser au peuple à cinq heures.

Il se retira dans sa chambre et il étala sur un grand bureau de chêne les documents de la serviette en crocodile qu'il avait apportée.

Avant de s'asseoir, il ôta la veste de son costume de flanelle grise rayée. Il défit ses boutons de manchettes d'or à son chiffre et retroussa avec soin les manches de sa chemise. Il déboutonna son col, enleva sa cravate de soie noire et rouge et l'accrocha sur un cintre avec sa veste qu'il rangea bien proprement dans une des grandes penderies tapissées de cèdre.

Cela fait, il alluma la lampe de bureau et décapuchonna deux marqueurs de feutre, un rouge et un noir. Le rouge servirait à noter les

possibilités, le noir à les barrer quand il aurait jugé qu'elles ne marcheraient pas.

Il suçota le bout du marqueur rouge et regarda par la fenêtre le soleil de midi baignant l'avenue animée, puis il se jeta sur le papier blanc comme un aigle fondant sur une souris des champs.

Quand il releva les yeux, il n'y avait plus de soleil. Le ciel s'assombrissait et il s'aperçut que la nuit tombait.

La corbeille regorgeait de feuilles de papier froissé. La surface du bureau ressemblait aux débordements de la corbeille.

Mais une feuille restait intacte juste devant Jouen. Un seul mot y était écrit, en capitales rouges : INFILTRATION.

Quand il retourna au salon, douze hommes y étaient assis en silence, la plupart d'âge mûr, en costume de ville à gilet et au pli de pantalon impeccable, chaussés de souliers cousus main admirablement cirés.

Tous se levèrent.

L'oncle Carl quitta son fauteuil près de la fenêtre.

— Messieurs. Notre roi. Jean-Louis de Jouen.

Lentement, les douze hommes tombèrent à genoux.

Jouen regarda son oncle Carl et haussa les sourcils, comme s'il attendait le commandement qui ferait lever tous ces hommes. Mais Carl aussi était prosterné devant lui.

— Le nom d'Uctut ne peut être profané, déclara Jouen. Il est tout sainteté et au-delà de la souillure des hommes. Mais pour ceux qui ont porté la main sur lui, Uctut exige le sacrifice et les Actatl le lui offriront. J'en fais, nous en faisons tous le vœu. Sur notre honneur et sur notre vie... Veuillez vous relever.

Lentement, certains péniblement, les hommes se levèrent, la figure illuminée d'une lumière intérieure, et ils s'avancèrent chacun à son tour pour serrer la main de Jouen et se présenter.

Puis il leur fit signe de s'asseoir dans les fauteuils et les canapés.

— Notre premier but est de nous approcher de ces deux-là, l'Américain et l'Oriental. D'eux, nous passerons à leur organisation et nous nous emparerons de son pouvoir. Le problème à résoudre, c'est notre infiltration. Comment nous rapprocher de ces deux hommes ?

Il regarda autour de lui. Il s'attendait à des expressions perplexes mais il ne vit que des sourires satisfaits. Il se tourna vers son oncle. Carl se leva.

— Nous avons des moyens d'avoir ces deux-là... Deux moyens, précisa-t-il en souriant.

CHAPITRE IX

Remo, en écrivant avec soin, adressa la grande malle à une compagnie pétrolière de Nome, Alaska. Quand la malle arriverait à destination, ce serait l'hiver à Nome. Elle serait placée dans un entrepôt et avant l'été personne ne remarquerait la drôle d'odeur et donc ne découvrirait le cadavre de l'agent du ministère de la Justice. Qui avait failli prendre Remo par surprise. Mais dans ce métier « faillir » signifiait un voyage à Nome dans une malle parce que là-bas on se conservait mieux jusqu'à l'été.

— Adresse de l'expéditeur ? demanda l'employé de la gare.

— Disneyworld, Floride, répondit Remo.

L'employé dit qu'il avait toujours rêvé d'y aller et demanda à Remo s'il y travaillait, à quoi Remo répondit qu'il était le président du syndicat Mickey Mouse.

— C'est un diminutif, expliqua-t-il. En réalité, c'est la Confrérie Internationale des Mickey Mice, Donald Ducks, Goofies et Sept Nains Réunis d'Amérique, AFL-CIO. Nous avons donné un préavis de grève pour la semaine prochaine, parce que nous sommes mal traités par les dessinateurs. Pas assez de bulles.

— Ah, fit l'employé avec méfiance.

Mais il expédia néanmoins William Reddington Jr, directeur adjoint, district du nord, New York, vers ses vacances à Nome, de deux vigoureux coups de tampon.

Reddington avait été l'attaque la plus bizarre. Il s'était présenté dans la suite d'hôtel de Remo en costume bleu marine rayé à quatre cents dollars, cravate club et cheveux châtain clair admirablement coiffés pour avoir l'air de ne pas l'être.

Il regrettait de déranger Remo à cette heure, il n'ignorait pas la tension dont souffrait tout le monde dans l'appartement, mais il venait les aider.

Chiun dormait dans une des chambres. Remo ne savait pas si les deux filles seraient en sécurité s'il les lâchait dans la nature après le massacre au musée, alors il leur avait dit qu'elles devaient rester un moment avec lui. Valérie s'était mise alors à sangloter et quand Reddington arriva, elle pleurait toujours, en regardant fixement devant elle comme en état de choc. Bobbi Delphien regardait le cinéma de minuit à la télévision, avec Tyrone Power en bel italien aristocrate et fauché. Elle avait aussi regardé le film de vingt-deux heures avec Tyrone Power en bel aristocrate, français et fauché. Power

était mort, disait Bobbi, alors qu'il tournait le plus grand film de sa carrière, l'histoire d'un bel aristocrate, espagnol et fauché.

Remo fit entrer Reddington qui annonça :

— Je suis envoyé par le ministère de la Justice. Il paraît que vous avez eu des ennuis.

— Pas d'ennuis, répondit Remo avec un geste grave.

— Ouaaaaah ! fit Valérie.

— Ça ne va pas, mon enfant ? demanda Reddington.

— Ah doux Jésus ! s'exclama Valérie. Un homme normal. Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! Un être humain sain de corps et d'esprit.

Et ses légers sanglots libérèrent un flots de larmes. Elle vacilla vers Reddington et pleura dans son gilet tandis qu'il lui tapotait gentiment le dos.

— Elle va bien, dit Remo. N'est-ce pas, Valérie, ça va ?

— Vous pouvez crever, espèce d'animal enragé ! gémit-elle. Ne le laissez pas me toucher, dit-elle à Reddington.

— Je crois que quelqu'un cherche à vous tuer, dit Reddington, et je ne connais même pas votre nom.

— Albert Schweitzer, répondit Remo.

— Il ment ! C'est Remo je ne sais comment.

Je ne connais pas le nom de famille. C'est un tueur maniaque. On ne voit même pas ses mains bouger. Il est criminel, brutal, froid et sarcastique.

— Je ne suis pas sarcastique, protesta Remo.

— N'écoutez pas cette souris ! cria Bobbi de son coin. Elle ne joue même pas au tennis. Elle ne fait que pleurer toute la journée. C'est une perdante et une casse-pieds.

— Merci, murmura Remo.

Bobbi leva la main droite en formant un cercle avec le pouce et l'index.

— Il tue les gens avec les mains et les pieds, hoqueta Valérie.

— Si je comprends bien, vous seriez maître de karaté ? demanda Reddington.

— Non, affirma Remo et cette fois il ne mentait pas. Je ne fais pas de karaté. Le karaté se contente de braquer la force.

— Et vous employez ça comme autodéfense ?

— Il l'emploie sur tout le monde, dit Valérie.

— Je ne m'en suis pas servi pour vous.

— Ça viendra !

— Peut-être, reconnut Remo en imaginant la tête de Valérie avec la bouche en moins ce qui serait une nette amélioration.

— Comme je disais, expliqua Reddington, je viens vous aider. Mais d'abord, je dois voir vos armes. Est-ce que vos mains sont vos seules armes ?

— Non. Les mains ne sont qu'une extension de l'arme qui nous est commune à tous. C'est la différence entre l'homme et l'animal. Les animaux se servent de leurs membres, les hommes de leur cerveau.

— Alors vous êtes un animal, sanglota Valérie en trempant de ses larmes le revers de Reddington.

— Rien que votre corps, alors ? murmura Reddington, l'air tout songeur.

Il s'excusa en repoussant Valérie et elle fut la première à voir le 45 automatique sortir de la stricte veste rayée de Reddington. Elle s'aperçut qu'elle était entre l'arme et le fou derrière elle mais tout ce qu'elle dit fut « Et puis merde ». Un agent du ministère de la Justice la prenait comme bouclier dans un stand de tir. Elle, Valérie Gardner ! Il fallait qu'elle tombe sur le seul fonctionnaire américain de la Justice qui était homme de main à ses moments perdus !

— Allez-y et tuez la foutue bête ! cria-t-elle.

— Allons, l'ami, dit Remo, est-ce que ce sont des façons d'agir ?

— Oui ! glapit Valérie en se tournant vivement de Reddington vers Remo et retour. Oui ! C'est la façon d'agir. Tirez sur la créature. Abattez ce maniaque homicide avant qu'il nous tue tous !

— Silence, dit Remo. Je m'occuperai de vous plus tard. Nous devrions nous asseoir et discuter raisonnablement, proposa-t-il à Reddington avec un bon sourire.

Reddington recula d'un pas, hors d'atteinte du bras et de la jambe de Remo, afin de ne pas se laisser désarmer par une manœuvre soudaine.

— Il n'y a pas à discuter, répliqua-t-il, avec celui qui a porté la main sur les grands-prêtres d'Uctut.

— Quels prêtres ? demanda Remo. Ces dingues qui essayaient de m'ouvrir la poitrine sans clef ?

— Tirez ! hurla Valérie. Mais tirez donc !

Reddington ne fit pas attention à elle. Ses yeux étaient fixés sur Remo, ses paupières trop figées et glacées pour ciller.

— Depuis la nuit des temps, il y a toujours eu Uctut, dit-il à Remo, et il y a eu ceux qui l'ont défendu contre les profanateurs qui veulent du mal à notre dieu.

— Un instant, dit Remo. Vous êtes le type qui montait la garde devant le bureau du député quand il a été assassiné, n'est-ce pas ?

— Oui. Et j'ai moi-même arraché son cœur de sa poitrine !

— Ouais, je m'en doutais. Je me demandais comment un vol de canaris de cent kilos chacun avait pu passer en douce devant un garde.

— Et maintenant c'est votre tour, annonça Reddington.

— C'est la faute de Nixon.

— Assez d'excuses.

— Bobby Kennedy ? proposa Remo. Jack Kennedy ? J. Edgar

Hoover ?

— Ça ne prend pas.

— Ne dites pas que je n'ai pas essayé.

Reddington recula encore d'un pas.

— Tirez, qu'est-ce que vous attendez ? cria Valérie. À mort, le fou furieux !

Reddington tenait son pistolet en professionnel, contre la hanche droite. C'était la manière enseignée par le ministère de la Justice pour empêcher ses hommes d'être désarmés par quelqu'un qui n'aurait qu'à allonger la main ou le pied pour envoyer valser l'arme.

Mais à chaque parade il y a une contre-parade et quand Remo fit un mouvement brusque sur la gauche de Reddington, ce dernier s'aperçut qu'il ne pouvait pas tirer parce que sa propre hanche le gênait. Il pivota vers la gauche pour garder le pistolet sur Remo mais Remo n'était plus là. Il se retourna encore, et cette fois il trouva Remo mais il n'eut aucune chance de célébrer dignement sa découverte à l'aide d'une bonne salve, parce que son arme qu'il tenait collée contre sa hanche s'enfonçait tout à coup à travers son flanc dans le rein droit où elle s'immobilisa.

Reddington tomba, les yeux complètement gelés.

— Assassin ! Assassin ! glapit Valérie.

— Silence, grogna Remo. Je m'occuperai de vous plus tard.

Bobbi se détourna de l'écran de télévision.

— N'attendez pas ! Débarrassez-nous de cette idiote et allons taper dans quelques balles. Il y a un court ouvert toute la nuit dans l'East Side.

— Je ne joue pas au tennis, avoua Remo.

— C'est révoltant ! s'exclama Bobbi. L'idiote avait raison. Il aurait dû vous tuer.

— Taisez-vous. Toutes les deux ! J'essaye de réfléchir.

— Tiens, ça devrait être chouette, railla Valérie.

— Réfléchissez à vous mettre au tennis, conseilla Bobbi.

Remo préféra réfléchir à ce qu'il pourrait se rappeler du temps où le conseiller des boy-scouts était venu à l'orphelinat de Newark pour organiser une troupe de louveteaux. Tous les orphelins au-dessus de douze ans, Remo y compris, s'étaient inscrits parce que les religieuses les y obligeaient. Cela n'avait duré que jusqu'au jour où les religieuses avaient découvert que le chef scout apprenait aux garçons à faire du feu avec un silex et de l'acier et trois incendies de matelas, dans un vieux bâtiment de bois presque aussi inflammable que du butane, avaient persuadé les saintes femmes que mieux valait expulser les scouts et envisager l'affiliation à un club de bridge.

Remo n'avait jamais appris à faire du feu avec du silex et de l'acier. Il n'avait jamais pu voler un bout de silex aux autres garçons et les

petits morceaux qu'on trouvait dans les briquets étaient si minuscules qu'on ne pouvait pas les tenir.

Mais Remo avait appris les nœuds. Le chef scout était un as des nœuds. Nœuds de bouline, nœuds de jambes de chien et nœuds d'écoute. Nœuds plats. Clefs et demi-clefs. Remo réfléchit à ces nœuds. Les nœuds de bouline étaient les meilleurs, jugea-t-il. Ils étaient destinés à raccorder deux cordages d'épaisseur différente et ce serait très commode quand il ligoterait Bobbi et Valérie avec les grosses cordelières des doubles rideaux et les cordons de tirage des stores vénitiens.

— Nous hurlerons au secours, menaça Valérie.

— Faites ça et moi je vous fais un nœud de jambe de chien.

Il attacha Valérie avec des boulines. Il fixa une autre cordelière de rideau sur sa bouche et la serra par une demi-clef à capeler. Elle glissa et il changea pour un nœud plat qu'il serra fortement sur la nuque.

— Vous ? demanda-t-il à Bobbi.

— À vrai dire, j'ai l'intention de me taire.

— Bravo, dit Remo en la ligotant mais sans la bâillonner. Le vieux dort à côté. Si vous avez la malchance de le réveiller avant qu'il ait envie de se lever, ça sera jeu, set et balle de match pour vous, ma petite.

— Je comprends, murmura-t-elle mais Remo n'écoutait pas.

Il se demandait pourquoi la demi-clef à capeler n'avait pas tenu quand il avait voulu s'en servir pour le bâillon de Valérie. Il l'essaya encore quand il empaqueta Reddington pour ses vacances sabbatiques en Alaska et fut content quand les nœuds tinrent bon.

Cela lui donna un agréable sentiment de satisfaction qui le réchauffa pendant tout le trajet jusqu'à la gare, où il expédia Reddington en Alaska, puis il fit une promenade nocturne dans Central Park, où il donna un agresseur à manger aux canards, et revint par un chemin détourné à sa suite de l'hôtel où il découvrit la disparition de Bobbi.

Elle avait été kidnappée.

CHAPITRE X

Assis par terre au milieu de la pièce, Chiun regardait la télévision. Valérie était troussée comme une volaille dans un coin.

— Où est Bobbi ? demanda Remo.

— *Grigrakgna. Nargh, gron, grun*, répondit Valérie à travers son bâillon.

— Bouclez-la. Chiun, où est Bobbi ?

Chiun ne se retourna pas. Il leva une main et l'agita par-dessus son épaule.

Remo soupira et, à contrecœur, dénoua le bâillon de Valérie. Il était noué trois fois et les nœuds plats qu'il avait utilisés avaient fait place à une autre sorte de nœuds qu'il n'avait jamais vu. Il dut arracher les torons de la cordelière pour arriver à les défaire.

— C'est lui ! C'est lui ! dit Valérie en montrant Chiun du doigt.

— *Schhhhh*, fit Chiun.

— Taisez-vous, dit Remo à Valérie. Où est Bobbi ?

— Ils sont venus la chercher. Trois hommes en cape de plumes jaunes. J'ai essayé de le lui dire mais il m'a rattachée. Cochon ! cria-t-elle à Chiun.

— Si j'ai un conseil à vous donner, tenez-vous tranquille, murmura Remo.

Un spot publicitaire apparut à la télévision. Pendant les deux minutes cinq secondes suivantes, Remo put s'adresser à Chiun.

— Chiun, vous les avez vu enlever Bobbi ?

— Si tu veux dire que j'ai été arraché à mes quelques moments de repos mérité par des intrusions intempestives, oui. Si tu veux dire qu'en entrant ici cette disciple de la bouche ouverte m'a assailli de son bruit, oui. Si tu veux dire...

— Je veux dire, est-ce que vous avez vu les trois hommes enlever l'autre jeune fille ?

— Si tu veux dire que j'ai vu trois créatures qui avaient l'air du gros oiseau dans les émissions enfantines, oui. J'ai ri, ils étaient si comiques.

— Et vous les avez laissé partir, comme ça ?

— Celle-ci faisait assez de bruit pour deux personnes, même avec le bâillon que tu avais si stupidement attaché. Je n'avais pas besoin d'une seconde femme ici pour faire encore plus de bruit. S'ils avaient promis de revenir pour celle-ci, je l'aurais mise dans le couloir devant la porte pour les attendre.

— Bon Dieu, Chiun, c'était les gens que je voulais ! Nous les cherchions. Pourquoi pensez-vous que nous avons ces filles ici ? Dans l'espoir que ces Indiens viendraient à nous.

— Rectification. Tu cherchais ces gens. J'ai soigneusement évité de les chercher.

— Cette fille va être tuée. J'espère que vous êtes fier de vous.

— Il y a déjà trop de joueurs de tennis dans le monde.

— On va lui arracher le cœur.

— Ils se contenteront peut-être de sa langue.

— C'est ça, plaisantez ! glapit Valérie. Espèce de sale vieux misérable !

Chiun se retourna et regarda derrière lui.

— À qui parle-t-elle ? demanda-t-il à Remo.

— Ne faites pas attention à elle.

— J'essaye. Je suis sorti de ma chambre et j'ai eu la bonté de la délivrer de son bâillon. Ce qui prouve que même le Maître peut commettre des erreurs. Le bruit qui est sorti de sa bouche ! Alors je l'ai rattachée.

— Et vous avez laissé ces trois autruches jaunes emmener Bobbi ?

— J'en avais assez de parler de tennis. C'est un jeu idiot, d'abord.

La publicité prit fin et Chiun se retourna vers le petit écran où le Dr Rance McMasters félicitait M^{me} Wendell Waterman d'avoir été nommée présidente du Comité des fêtes du bicentenaire de Silver City, une fonction qui lui avait été confiée précipitamment quand la présidente perpétuelle, M^{me} Ferd Delanettes, avait contracté une syphilis mortelle, transmise par le Dr Rance McMasters, qui parlait maintenant tout bas à M^{me} Waterman en s'apprêtant à la lui communiquer aussi pendant les vingt-trois heures et trente minutes suivantes, entre la fin de l'épisode de la journée et le début de celui du lendemain.

— Y aurait-il une chance, une toute petite chance, demanda Remo à Valérie, que pendant que ces cinglés étaient là vous ayez gardé la bouche fermée assez longtemps pour entendre ce qu'ils disaient ?

— J'ai entendu chaque mot, monstre.

— Répétez-m'en quelques-uns.

— Le plus grand...

— Est-ce que vous les aviez déjà vus ? interrompit Remo.

— Quelle question idiote ! Combien de gens est-ce qu'on voit à New York couverts de plumes jaunes ?

— Plus cette année que l'année dernière. Ils ne sont pas nés avec des plumes, vous savez. Dessous, il y a des hommes. Ils ressemblent à des hommes. Est-ce que vous en avez reconnu ?

— Non.

— Bon, qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— Le plus grand a dit : « Miss Delpheen ? » et elle a hoché la tête alors il a dit « Vous allez venir avec nous ».

— Et qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Ils l'ont détachée et...

— Elle n'a rien dit ?

— Non, qu'est-ce qu'elle pouvait dire ?

— Je parie que vous auriez trouvé quelque chose. Et ensuite ?

— Alors ils l'ont prise par les mains et ils sont partis. Celui-là, dit-elle en désignant Chiun du menton, est sorti de la chambre. Il les a vus mais au lieu d'essayer de les arrêter, il est allé allumer la télévision. J'ai essayé de l'appeler, lui, et il a défait mon bâillon, mais quand je lui ai dit qu'elle avait été enlevée, il me l'a remis.

— Bravo. Alors vous ne savez pas où ils sont allés ?

— Non. Vous n'allez pas me détacher ?

— Je vais réfléchir. La nuit porte conseil.

— Ils sont allés au Domaine Edgemont à Englewood, si cela te dit quelque chose, murmura Chiun sans se détourner de la télévision.

— Comment le savez-vous ? demanda Remo.

— Je les ai entendus, naturellement. Sinon, comment le saurais-je ? Et maintenant tais-toi.

— Englewood est dans le New Jersey.

— Alors il n'a pas dû en bouger. Silence, dit Chiun.

— Finissez ça, poursuivit Remo, et puis branchez votre magnétoscope. Vous allez venir avec moi.

— C'est ça. Donne-moi des ordres.

— Pourquoi pas ? Tout est de votre faute.

Chiun refusa de répondre. Il garda l'œil fixé sur le petit écran en couleurs.

Remo alla décrocher le téléphone. Son premier appel au numéro privé du bureau de Smith provoqua un sifflement aigu indiquant qu'il avait mal formé le numéro. Après deux autres tentatives aussi déplorables, il pensa que la ligne avait été coupée.

À tout hasard, il appela sur une autre ligne privée qui aboutissait au bureau de la secrétaire de Smith, dans l'antichambre.

Le téléphone sonna huit fois avant qu'il soit décroché et que Remo entende la voix bien connue.

— Allô ?

— Smitty. Comment allez-vous ?

— Remo...

Il vit que Valérie l'observait.

— Un instant...

Il tira Valérie par ses jambes encore ligotées.

— Qu'est-ce que vous faites, porc ?

— Silence, dit Remo.

Il la déposa dans la penderie et ferma la porte à clef.

— Salaud. Fumier. Sale fumier, cria-t-elle mais la porte était épaisse et étouffait le bruit.

Remo hocha la tête avec satisfaction en reprenant le combiné.

— Oui, Smitty ? Excusez-moi.

— Vous avez un rapport à faire ?

— Rien qu'une fois, est-ce que vous ne pourriez pas dire quelque chose de plus agréable ? Par exemple « bonjour », ou « comment ça va ? » Vous ne pourriez pas faire ça, rien qu'une fois ?

— Bonjour, Remo, comment ça va ?

— Je ne veux pas vous parler. Je viens de décider que je ne veux pas que vous soyez mon ami.

— Bon, très bien. Ceci posé, avez-vous quelque chose à rapporter ? demanda Smith.

— Oui. La petite Bobbi Delpheen a été enlevée par ces Indiens.

— Quand ça ? Où ?

— Dans ma chambre d'hôtel.

— Et vous n'avez pas bronché ?

— Je n'étais pas là.

— Et Chiun ?

— Il était occupé. Il allumait sa télévision.

— Admirable, grommela Smith. Tout s'écroule autour de nous, et j'ai affaire à un absent et à un amateur de feuilletons.

— Oui, je sais, mais calmez-vous. Nous avons une piste. Une très bonne piste et maintenant je crois que je ne vais plus vous en parler.

— Maintenant ou jamais, dit Smith et il se permit un petit rire qui ressemblait à une bulle s'échappant d'une casserole de vinaigre bouillant.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— J'ai fini de démanteler ce sanatorium. Il y a trop d'agents fédéraux dans le coin et nous sommes trop vulnérables. Nous fermons pour un moment.

— Comment puis-je vous joindre ?

— J'ai dit à ma femme que nous partions en vacances. Nous avons trouvé un petit patelin près du mont Seboomook dans le Maine. Voici le numéro de là-bas.

Il donna un numéro à Remo qu'il se rappela automatiquement en le gravant avec son ongle dans le vernis du guéridon.

— Vous l'avez ? demanda Smith.

— Je l'ai.

— C'est curieux que vous vous rappeliez quelque chose du premier coup.

— Je ne vous appelle pas pour que vous puissiez me reprocher ma mémoire.

— Non, bien sûr...

Smith paraissait vouloir en dire plus mais aucun mot ne vint.

— Vous allez rester combien de temps là-bas ? demanda Remo.

— Je ne sais pas. S'il apparaît que les gens se rapprochent trop et que l'organisation risque d'être dénoncée, eh bien... nous pourrions rester là-bas.

Smith parlait lentement, avec détachement, mais Remo comprit. Si Smith et sa femme « restaient là-bas » ce serait parce que les morts ne voyagent pas et Smith choisirait la mort plutôt que de risquer de dévoiler l'organisation secrète à laquelle il avait consacré plus de dix ans.

Remo se demanda s'il serait capable de regarder la mort en face avec le même calme que Smith, un calme inspiré par sa certitude d'avoir bien rempli sa mission.

— Je ne veux pas que vous restiez là-bas trop longtemps, dit-il. Vous pourriez prendre goût aux vacances. Prendre votre retraite.

— Ça vous ennuerait ?

— Qui paierait mes notes de frais ?

— Remo, quel est ce bruit que j'entends ?

— C'est Valérie. Elle est dans un placard, ne vous en faites pas pour elle.

— C'est la secrétaire du musée ?

— Oui. Ne vous occupez pas d'elle. Quand partez-vous dans le Maine ?

— À l'instant.

— Amusez-vous bien. Si vous voulez savoir où le ski est bon, je connais un bouquin épatant.

— Ah, vraiment ?

— Oui. Il vous dit tout sur les talents illimités et le courage indomptable de l'auteur. Il vous révèle tout sur la politique des pentes enneigées et arrache le masque de l'hypocrisie des propriétaires de stations de sports d'hiver.

— Je serai au mont Seboomook. Comment est le ski, là-bas ?

— Qui peut savoir ? Le guide n'entre pas dans ces détails.

Après avoir raccroché, Remo donna le choix à Valérie. Elle pouvait venir avec eux au Domaine Edgemont ou elle pouvait rester ligotée dans le placard. S'il s'était agi de quelqu'un d'autre, il y aurait eu une troisième solution : la liberté, à condition de se taire. Dans le cas de Valérie, il y avait contre-indication.

Remo s'étonna. Il réfléchit. Deux fois, se dit-il. Deux fois en cinq minutes, il s'était inquiété pour la vie d'une autre personne. Il savoura l'émotion avant de juger qu'elle ne lui plaisait pas.

Pour sa part, Valérie jugea préférable d'accompagner Remo et Chiun, en partant du principe qu'elle ne pourrait jamais s'évader d'un

placard tandis que si elle était dehors avec eux elle en aurait peut-être l'occasion.

Ou, au moins, d'ameuter la police en hurlant fort et longtemps.

Jean-Louis de Jouen fumait une Gauloise dans un long fume-cigarette d'ébène à filtre, qui essayait vaillamment mais en vain de cacher le goût de marc de café brûlé du tabac brun. Il regardait, à travers les voilages d'une fenêtre du deuxième étage de la grande demeure de brique rouge, le parc, entre la maison et la route.

L'oncle Carl était debout, à côté du fauteuil de cuir rouge de son neveu, et guettait avec lui. Jouen laissait tomber négligemment sa cendre de temps en temps, sur le parquet admirablement ciré qui avait été assemblé, latte par latte, à l'époque où le bois était un matériau dont se servaient les artisans, et pas seulement un arrêt provisoire sur le chemin de la découverte du plastique.

— Navrante, l'affaire Reddington, dit l'oncle Carl.

Jouen haussa les épaules.

— Ce n'était pas imprévisible mais cela valait d'être tenté. Aujourd'hui, nous essaierons encore. Nous n'avons besoin que d'un de ces deux hommes et par lui nous apprendrons les secrets de l'organisation pour lequel il travaille. Est-ce qu'on fouille leurs chambres ?

— Oui, Jean-Louis. Dès qu'ils sont partis, nos hommes sont montés pour perquisitionner. Ils téléphoneront s'ils trouvent quelque chose.

— Très bien. Les ordinateurs de Paris analysent les diverses capacités des systèmes d'informatique américains. Si cette organisation secrète est, comme elle doit l'être, étroitement liée à un système d'informatique, nos ordinateurs nous diront où.

Il leva les yeux vers son oncle et sourit.

— Alors pour le moment il n'y a rien à faire qu'à nous distraire avec le jeu du jour.

Jouen écrasa sa cigarette sur le parquet et se pencha pour regarder par la fenêtre. Deux étages plus bas, des haies de quatre mètres se coupaient à angle droit, en un labyrinthe géométrique couvrant presque un demi-hectare.

Elliot Jansen Edgemont, qui avait construit le domaine, était un excentrique ayant fait fortune dans les jeux de société, farces et attrapes et, pendant les années 20, la moitié des familles américaines avaient possédé au moins un jeu Edgemont, au temps où l'Amérique n'était pas encore hypnotisée au point de croire qu'être assis côte à côte les yeux rivés sur un tube cathodique constituait une vie familiale idéale.

Il avait inventé son premier jeu à l'âge de vingt-deux ans. Comme aucun fabricant de jeux n'en voulait, il le produisit et le vendit lui-

même aux grands magasins. À vingt-six ans, il était riche, à trente il était le « Maître du Puzzle américain », débitant de son esprit fécond un jeu après l'autre, portant tous l'emblème d'Edgemont, un grand E au milieu d'un labyrinthe géométrique.

Car le labyrinthe avait été la clef de la réussite d'Edgemont. Ses premiers jeux avaient eu du succès mais le premier qui prit d'assaut l'Amérique tout entière était une sorte de damier représentant un labyrinthe. Il était inévitable que ce motif trouve sa place dans la vie d'Edgemont et quand il construisit sa maison à Englewood, dans le New Jersey, il reprit l'idée européenne du labyrinthe végétal dans son parc. *Life Magazine* fit un reportage en couleurs sur « Le Mystérieux Manoir du Roi américain du Puzzle. »

L'histoire ne rapporte aucun des aspects plus insolites de la vie d'Elliot Jansen Edgemont. Plus particulièrement, elle ne mentionne pas les orgies qui se déroulaient dans le labyrinthe séparant la maison de la route.

Là, par un beau jour d'été de la fin des années 40, deux invités attrapèrent en même temps une fille dans le dédale et, au cours de la discussion qui suivit sur le droit de propriété, l'un des hommes fut tué.

Le scandale ne put être étouffé et diverses légions se consacrant à la protection de l'Amérique contre les hordes païennes organisèrent le boycott des produits Edgemont. L'affaire de puzzles et de jeux de société, qui était d'ailleurs sur le déclin, fut lentement détruite par le nouveau jouet de l'Amérique, la télévision, alors le vieux monsieur prit ses jeux et s'en retourna chez lui.

Il vendit son affaire et regagna l'Europe, où les gens avaient des idées plus larges et y mourut vers le milieu des années 60 d'une attaque survenue alors qu'il culbutait dans une meule de foin une fille de quinze ans. La fille mit dix minutes à s'apercevoir qu'il était mort.

Elle dit à la police qu'Edgemont avait marmonné quelque chose avant de mourir mais elle n'avait pas pu saisir clairement le mot. Même si elle l'avait entendu, elle n'aurait pas pu le répéter car c'était le nom secret du dieu de pierre Uctut.

Car Edgemont avait été un Actatl.

Au cours du règlement de sa succession, la demeure d'Englewood passa entre les mains d'un conglomérat contrôlé par la tribu.

Personne n'y allait, à part les jardiniers qui venaient tailler les haies et le personnel qui s'occupait de l'entretien, sauf les jours comme celui-ci où les Actatl avaient besoin d'un endroit pour traiter de quelque affaire.

Aujourd'hui, il n'y avait pas d'employés dans le domaine et Jean-Louis de Jouen sourit avec satisfaction en contemplant le centre du labyrinthe qui couvrait un demi hectare.

Tout se passait à la perfection.

Il se redressa quand une Ford bleue s'arrêta derrière la haute grille de fer forgé couronnée de piques, à deux cents mètres de la maison. Portant des jumelles de campagne à ses yeux, il vit Remo, Chiun et Valérie descendre de la voiture. Les deux hommes ne l'impressionnèrent pas du tout. À part les poignets épais du Blanc rien ne révélait des aptitudes physiques spéciales. Puis il se souvint que le Blanc était passé au travers de quelques-uns des meilleurs guerriers Actatl comme un cimeterre sarrasin dans une crêpe et, d'ailleurs, il ne jugeait jamais les gens sur leur mine.

La grille avait été fermée, sur l'ordre de Jouen, par une nouvelle chaîne très résistante et un énorme cadenas. Il vit la chaîne et le cadenas tomber comme du papier sous les doigts de l'Oriental.

Puis les deux hommes et la femme passèrent entre les haies de quatre mètres pour se diriger vers la maison qui se dressait sur une petite hauteur. L'allée qu'ils empruntaient était large de deux mètres environ.

Jouen recula de la fenêtre, posa ses jumelles et se tourna vers le corps principal du labyrinthe. Tout était prêt.

Les trois personnes avaient atteint la fin de l'allée bordée de haies. Un grand mur de buis les empêchait d'aller plus loin et ils devaient choisir maintenant : tourner à gauche et pénétrer dans le labyrinthe ou revenir sur leur pas. L'Oriental regarda la grille derrière lui. Il parla mais naturellement Jouen ne put rien entendre.

Le Blanc secoua la tête, négativement, saisit la fille par le coude, sans trop de ménagements, et tourna à gauche. L'Oriental suivit lentement.

Ils étaient maintenant dans le labyrinthe, ils tournaient à droite, à gauche, le Blanc en tête, ils suivaient les allées étroites, aboutissaient à des impasses, revenaient, lentement, en s'approchant de plus en plus du centre.

Le téléphone posé par terre à côté de Jouen bourdonna et il fit signe à l'oncle Carl de répondre.

Il observait toujours les trois visiteurs et quand ils furent bien enfoncés au cœur du labyrinthe, il écarta un peu le voilage et se pencha à la fenêtre.

Il fit un petit geste de la main, puis il s'accouda à l'appui pour regarder. Cela promettait d'être intéressant.

— Pourquoi sommes-nous ici ? demanda Chiun. Que faisons-nous dans cet endroit des nombreux tours et détours ?

— Nous allons à cette maison pour reprendre Bobbi. Vous vous souvenez d'elle ? Vous l'avez laissé enlever parce que vous regardiez votre télévision.

— C'est ça, mets-moi ça sur le dos. Mets-moi tout sur le dos. Ça ne

fait rien. J'y suis habitué.

— Assez de râler et...

— Alors je râle encore !

— Cessez de vous plaindre, dit Remo en tenant fermement le bras de Valérie. Aidez-moi plutôt à trouver le chemin de la maison. Je m'embrouille là-dedans.

— Tu étais embrouillé avant de venir ici. Tu as toujours été embrouillé.

— D'accord, d'accord, d'accord. Vous avez raison. Alors est-ce que vous allez m'aider à atteindre cette maison ?

— Nous pourrions passer par-dessus les haies, suggéra Chiun.

— Pas avec celle-là, répliqua Remo en désignant Valérie de la tête.

— Ou à travers.

— Elle s'écorcherait. Et elle se mettrait probablement à hurler. Je ne pourrais pas le supporter si sa bouche se remettait en marche.

Remo arriva devant une haie. Un nouveau cul-de-sac.

— Merde, dit-il.

— Si nous ne pouvons pas passer par-dessus ni au travers, dit Chiun, il n'y a qu'une chose à faire.

— Laquelle ?

— Trouver notre chemin dans cette végétation.

— C'est ce que j'essaye de faire !

— À vrai dire, ce n'est qu'un simple petit jouet. Il y avait une fois un maître, il y a de nombreuses années à cette époque que tu appelles celle des pharaons, et pendant qu'il était chez les Égyptiens il a été mis à l'épreuve, oh quelle épreuve, dans un de ces labyrinthes et c'est uniquement son...

— Chiun, je vous en prie, pas d'histoires de grands maîtres que vous avez connus et aimés. La conclusion. Savez-vous comment sortir de là ?

— Naturellement. Chaque maître a le privilège de partager les connaissances de tous ceux qui l'ont précédé.

— Et alors ?

— Alors quoi ?

— Comment diable est-ce qu'on sort de ce satané jardin ?

Chiun soupira.

— Oh, ça ? Allonge ta main droite et touche le mur de buis.

Remo toucha les feuilles vertes luisantes.

— Et maintenant ?

— Maintenant tu avances sans jamais cesser de toucher le mur. Tu le suis autour des coins, dans les impasses, partout où il te conduit. Tu dois finir par trouver la sortie.

Remo considéra Chiun en plissant les yeux.

— Vous êtes sûr que ça marchera ?

— Oui.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ?

— Je croyais que tu voulais t'y prendre à ta façon. En courant dans les allées jusqu'à ce qu'elles disparaissent et en injuriant les plantes. Je ne savais pas que tu voulais faire cela efficacement. Ça n'a jamais été une des choses qui t'intéressent le plus.

— Plus de discours. Trouvons la maison.

Remo partit au trot, tenant fermement Valérie sur sa gauche, la main droite tendue, le bout des doigts contre le mur de feuillage.

Chiun les suivait ; il avait l'air de musarder mais il restait à un pas derrière eux.

— Ils ont trouvé un numéro de téléphone dans la chambre, dit l'oncle Carl à son neveu. Celui d'un certain Dr Harold Smith dans l'État du Maine.

— Smith ? murmura Jouen sans quitter des yeux le labyrinthe. Appelez Paris et faites passer le nom de Smith dans notre ordinateur.

Il sourit en regardant Remo tendre la main et toucher la haie. Il hocha la tête ; ainsi, les secrets d'un labyrinthe n'étaient pas un mystère pour le vieil homme.

Il fit un nouveau petit geste de la main, en prenant soin de ne pas attirer l'attention sur lui.

— Que le jeu commence, dit-il.

— Il y a quelqu'un à cette fenêtre, Remo, dit Chiun.

— Je sais. J'ai vu.

— Deux hommes. Un jeune et un vieux.

Chiun fut interrompu par un cri qui se répercutait et semblait venir de tous les côtés du labyrinthe.

— Au secours ! Au secours !

Puis un hurlement.

— C'est Bobbi, dit Remo.

— Oui. La voix vient de là-bas, dit Chiun en montrant le mur de haies, dans la direction générale que les pilotes appellent dix heures.

Remo se mit à courir, en lâchant Valérie. Elle hésita puis, se disant qu'elle était plus en sûreté avec Remo que loin de lui, elle partit au galop à sa poursuite.

De sa fenêtre, Jouen vit quelque chose que, par la suite, il aurait du mal à croire.

Le vieil Oriental ne courait pas derrière le Blanc. Il regarda autour de lui puis il se précipita dans la haie à sa gauche. Jouen grimaça en imaginant ce que les brindilles et les épines faisaient aux chairs de ce petit vieillard. Mais le vieux monsieur reparut dans l'allée de l'autre côté, il la traversa d'un bond et se jeta dans une nouvelle haie large

d'un mètre cinquante qu'il traversa avec la même désinvolture.

— Au secours, Remo, au secours ! répétait Bobbi.

Quand on avait planté le labyrinthe il avait été dessiné autour d'une petite cour centrale et Bobbi Delphéen était là, attachée sur un banc de marbre. Sa chemise de tennis avait été déchirée et ses seins nus exposés.

Derrière elle se tenaient deux hommes en cape de plumes jaunes. L'un d'eux avait à la main un coin de pierre, ses deux bords taillés en forme de couteau.

Ils la contemplaient. Puis il levèrent les yeux. Droit devant eux, un petit Oriental en kimono doré surgissait d'une haie.

— Arrêtez ! cria-t-il.

Sa voix claqua comme un coup de fouet.

Les hommes se figèrent un instant et puis tous deux firent demi-tour et s'enfuirent dans une des allées s'éloignant de la cour centrale. Chiun s'approcha de la fille dont les bras et les jambes étaient attachés aux coins du banc.

— Vous allez bien ?

— Oui, souffla Bobbi, les lèvres tremblantes.

Elle regarda Chiun puis, derrière lui Remo qui arrivait en courant, Valérie sur ses talons.

Chiun donna une chiquenaude aux cordes maintenant les poignets et les chevilles de Bobbi et elles tombèrent.

— Elle n'a rien ? demanda Remo.

— Non et ce n'est pas grâce à toi. Je vois que je dois tout faire, par ici.

— Que s'est-il passé ?

— Elle était là. Les hommes de plumes se sont enfuis quand le Maître s'est approché, répondit Chiun.

— Pourquoi ne les avez-vous pas poursuivis ?

— Et toi ?

— Je n'étais pas là !

— Ce n'est pas de ma faute.

Bobbi se releva de la dalle de marbre qui servait de banc. Ses seins jaillissaient de sa chemise en lambeaux. Sans s'en soucier, elle frotta ses poignets enflés et rouges.

— Vous ne serez jamais une joueuse de tennis, dit Remo.

Bobbi sursauta.

— Pourquoi ?

— Il y a trop entre vous et votre revers.

— Couvrez-vous. C'est répugnant, glapit Valérie, prouvant ainsi une fois de plus que la beauté est dans l'œil du spectateur et que « répugnant » est une taille 95 vue par une taille 75.

Bobbi baissa les yeux sur ses attributs comme s'ils ne lui

appartenaient pas puis elle respira profondément avant de ramener les pans de sa chemise et de les glisser dans la ceinture de son short blanc.

— Ils vous ont fait du mal ? demanda Remo.

— Non, mais ils... ils allaient m'arracher le cœur, dit-elle d'une seule traite, comme s'il y avait moins d'horreur dans la précipitation.

Remo se tourna vers la maison.

— Chiun, faites sortir ces filles d'ici. Je vais poursuivre les deux canaris.

— Filles ? cria Valérie. Filles ? C'est de la condescendance !

Remo agita sous son nez son index gauche.

— Vous avez été une bonne fille jusqu'à présent. Maintenant si vous ne voulez pas que mon poing ait de la condescendance pour votre mâchoire, vous allez arrêter cette machine à mouvement perpétuel qui vous sert de bouche. Chiun, je vous retrouve à la voiture.

Jouen entendit, derrière lui, les deux hommes en cape de plumes entrer dans la pièce. Sans se retourner il leur fit signe d'approcher de la fenêtre.

— Ça va devenir intéressant, leur dit-il.

Les quatre hommes se penchèrent pour mieux voir.

— Sois prudent, dit Chiun à Remo.

— Bien sûr.

Il tourna les talons mais avant qu'il puisse faire un pas les couloirs du labyrinthe résonnèrent d'aboiements furieux. D'autres leur répondirent, puis d'autres encore.

— Oh, mon Dieu ! gémit Valérie. Ils ont des animaux là-dedans !

— Trois, dit Chiun à Remo. Grands.

Les aboiements devinrent plus forts et plus frénétiques.

— Emmenez les filles, Chiun. Je surveille l'arrière.

— Quand tu partiras, place ta main gauche contre le mur. Il te ramènera dans la direction d'où tu es venu.

— Je sais, dit Remo qui n'en savait rien du tout.

Chiun emmena les filles par une des allées.

Les hurlements des chiens se rapprochaient, de plus en plus excités et aigus. Remo suivit un moment des yeux Chiun et les deux filles qui se hâtaient, les vit tourner à gauche et disparaître.

Dans une des allées sur sa droite, Remo aperçut le premier chien. C'était un doberman énorme, noir et feu, terrible. Ses yeux luisaient sauvagement, presque rouges, et il gronda en voyant Remo debout devant le banc de marbre. Deux autres le suivaient, tout aussi grands, cinquante kilos chacun de muscle et de dents, des crocs ressemblant à des chevilles de voie ferrée émaillées.

En apercevant Remo ils forcèrent l'allure, chacun essayant d'être le

premier à sauter sur la proie. Remo les regarda approcher, les plus féroces de tous les chiens, une race créée par des croisement avec d'autres chiens sélectionnés pour leur taille, leur force et leur cruauté.

Ils avançaient maintenant sur un seul rang, épaule contre épaule, comme les trois pointes d'une fourche mortelle.

Remo s'adossa contre le banc de marbre.

— Ici, toutou, bon toutou, appela-t-il.

Il se déplaça de quelques pas sur la droite, dans le sens opposé à l'allée prise par Chiun et les filles. Il ne voulait pas que les chiens soient détournés de lui et se mettent à pister une autre odeur.

Après un dernier grondement émis presque en chœur, les trois dobermans avancèrent dans la clairière. Ils franchirent en deux bonds l'espace qui les séparait de Remo et puis ils s'élancèrent dans les airs, leurs museaux rapprochés et leurs arrière-trains séparés, évoquant les plumes d'une fléchette.

Leurs mâchoires ouvertes se ruaient toutes sur la gorge de Remo.

Il attendit le dernier instant avant de glisser sous les trois démons volants.

Il fit passer celui du milieu par dessus sa tête d'un coup d'épaule. Le chien exécuta un saut périlleux presque nonchalant et atterrit sur le dos, avec un bruit mou, en travers du banc de marbre. Il poussa un petit cri puis il glissa de l'autre côté sur le gravier.

Remo régla son compte à l'animal de droite d'un coup vers le haut du majeur plié de sa main droite. Il n'avait encore jamais frappé un chien et il fut surpris de constater que son ventre ressemblait tout à fait à celui d'un homme.

Les résultats furent les mêmes que pour un homme. Le chien tomba mort aux pieds de Remo.

Le doberman de gauche le manqua, retomba sur le banc, y dérapa des quatre pattes, en tombant, se remit sur ses pieds et revint en grondant vers Remo qui reculait.

Il s'élança dans les airs à l'instant où Remo se disait qu'il n'aimait pas tuer des chiens, même des dobermans qui se feraient un plaisir de le tuer histoire de s'exercer les crocs.

Alors que la tête massive du chien se tournait vers la gauche pour que ses puissantes mâchoires puissent encercler le cou de sa proie, Remo se pencha en arrière et les crocs se refermèrent sur du vide avec un grand claquement.

Remo se baissa et, de la main gauche, il disloqua la patte avant droite du doberman. Le chien hurla et retomba par terre. Remo s'éloigna.

L'animal se releva sur trois pieds et, traînant sa patte disloquée il revint à l'assaut. Remo entendit le membre blessé crisser sur le gravier. Il se retourna alors que le chien se dressait sur ses pattes de

derrière pour tenter de le mordre.

Il donna une gifle de la main gauche sur la truffe humide et disloqua l'autre patte avant de la main droite. Cette fois, quand le chien tomba il resta à terre, en couinant et en gémissant.

À la fenêtre, deux étages au-dessus de Remo, Jouen recula. Il sentit les plumes des deux hommes à côté de lui lui frôler les joues.

— Merveilleux, murmura-t-il.

Comme s'il avait entendu le Français, Remo se retourna, en se rappelant les hommes guettant à la fenêtre, et il pointa son index comme pour dire « vous serez le suivant ».

Puis il s'élança en courant dans une des allées s'éloignant de la cour centrale vers la maison.

À quarante mètres de Remo mais séparé de lui par de nombreux tours et détours, Chiun avait entendu les aboiements frénétiques des chiens, leurs cris et puis leurs plaintes et enfin le silence.

— C'est bien, dit-il en continuant de marcher rapidement avec les deux filles.

Soudain il s'arrêta net en écartant les bras pour les retenir. Elles se heurtèrent à ses bras maigres et chacune eut le souffle coupé, comme si elles venaient de se cogner violemment contre une rambarde de fer.

Valérie fut la première à reprendre haleine.

— Pourquoi nous arrêtons-nous ? Sortons d'ici !

Elle quêtà l'accord de Bobbi, mais la belle blonde bien en chair garda le silence, encore trop secouée par les péripéties qu'elle avait vécues.

— Nous attendons Remo, dit Chiun.

De sa fenêtre, Jean-Louis de Jouen vit le vieux Coréen s'arrêter. Et il vit aussi Remo, au sommet des haies, qui courait dessus comme si elles étaient une route goudronnée, allant vers la maison, et il cria :

— Retirez-vous !

L'oncle Carl, les deux hommes emplumés et lui quittèrent précipitamment la fenêtre.

Dix secondes plus tard, Remo jaillit par la fenêtre ouverte en bondissant du sommet des haies serrées.

La pièce était vide.

Il sortit dans le couloir et fouilla toutes les autres.

— Sortez, sortez, où que vous soyez ! cria-t-il.

Mais il n'y avait personne nulle part. Retournant dans la première pièce, il trouva par terre une plume jaune et se consola à la pensée que s'il ne trouvait pas les hommes, la pelade pourrait les emporter.

Il planta la longue plume dans ses cheveux au-dessus de l'oreille droite, comme un panache, puis il repassa par la fenêtre au cri d'« Excelsior ! »

Il exécuta un long saut périlleux, retomba à pieds joints au sommet

de la haie et repartit en courant vers Chiun et les deux filles qu'il apercevait devant lui.

Jouen attendit quelques instants, puis il appuya sur le bouton qui ouvrait le panneau dans la pièce où ils avaient été assis. Avec les autres, il sortit de la chambre secrète et Jouen leur fit signe de garder le silence quand ils s'approchèrent du mur à côté de la fenêtre pour regarder avec précaution par le côté du rideau.

Il vit Remo au sommet de la haie à quatre mètre au-dessus de Chiun et des deux filles.

— Hé, petit père, dit Remo.

— Qu'est-ce que tu fais là-haut ? Pourquoi portes-tu cette plume ?

— J'ai trouvé que ça ferait bien. Pourquoi n'êtes-vous pas à la voiture ?

— Il y a un boum-boum par là, répondit Chiun.

Remo regarda en bas.

— Où ça ? Je ne vois rien.

— C'est là. Un fil enterré sous les cailloux. J'ai vu la fine ligne de cailloux un peu soulevés. Bien sûr, tu ne peux pas la voir, surtout avec des plumes dans les yeux. Quelle chance que ce soit moi qui ai guidé ces jeunes personnes et pas toi.

— Ah oui ? Et qui s'est occupé des chiens ? Pourquoi faut-il que je fasse toujours tout le sale boulot ?

— Qui est mieux qualifié pour le sale travail ? rétorqua Chiun et cela lui plut tant qu'il le répéta avec un petit rire. Qui est mieux qualifié, hi-hi !

— Où est la bombe ? demanda Remo en arrachant la plume de ses cheveux pour la jeter dans la haie.

— Ici, dit Chiun en montrant du doigt. Hi-hi ! Qui est mieux qualifié ? Hi-hi !

— Je devrais vous laisser ici, bougonna Remo.

À sa fenêtre, Jouen vit Remo sauter en souplesse de la haie de l'autre côté d'une haute grille de fer qui la bordait par-derrière. Il ne put voir mais il entendit un grincement de métal quand Remo sépara les barreaux de la grille. Un moment après, il le vit se relever et il entendit sa voix :

— Ça va petit père, c'est débranché.

— Cela veut dire que c'est sûr ?

— Sûr, je le garantis.

— Faites vos prières, conseilla Chiun aux deux filles. Le Blanc garantit votre sécurité.

Mais il conduisit tout de même ses ouailles le long du fil caché sous le gravier jusqu'à la grille à l'extrémité de l'allée.

Remo suivait la haie de l'autre côté.

— J'ai réfléchi, lui dit Chiun à travers le feuillage.

— Il est grand temps, dit Remo. Hi-hi ! Il est grand temps, hi-hi !

— Écoutez-le. Un enfant. Amusé par une plaisanterie d'enfant.

Ce qui gâcha tout l'amusement de Remo.

— À quoi avez-vous réfléchi ? demanda-t-il.

— Au Maître dont je t'ai parlé, qui s'en allait vers les endroits lointains et de nouveaux mondes et qu'on ne croyait pas.

— Et alors ? demanda Remo.

— Je réfléchis toujours, répondit Chiun et il refusa d'en dire plus.

Jouen regarda le vieil Oriental faire passer les filles par le portail ouvert. Remo avait trotté à l'extérieur et il sauta la haie de quatre mètres sans plus d'effort que si c'était un portillon de métro.

Ils commencèrent à monter dans la voiture mais soudain le vieil homme se retourna, regarda la maison et parla d'une voix forte qui fit inexplicablement courir des frissons glacés dans le dos de Jouen.

— Puissent tes oreilles brûler comme du feu ! cria Chiun en direction de la maison. Puissent-elles sentir la morsure du froid et se casser comme du verre. La Maison de Sinanju te dit que tu arracheras tes paupières et donneras tes yeux en pâture à l'aigle des cieux. Et alors tu diminueras jusqu'à ce que tu sois mangé par les souris des champs. Tout cela, moi, Maître de Sinanju, te le dis. Vis dans la peur !

Chiun regarda fixement la fenêtre et Jouen, bien que caché par le rideau, sentit ces yeux noisette brûler les siens. Puis le vieil Oriental monta dans la Ford bleue et l'Américain démarra.

Jouen se tourna vers les autres, devenus blêmes.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda-t-il à l'oncle Carl.

— Une ancienne malédiction, du peuple du serpent à plumes de notre pays. C'est une très puissante magie.

— Ridicule, grogna Jouen qui ne se sentait pas tellement rassuré.

Il allait ajouter quelque chose quand le téléphone bourdonna à ses pieds. Il décrocha, écouta et lentement ses traits se détendirent et il sourit.

— Merci, dit-il enfin en français et il raccrocha.

— Tu as appris quelque chose ? demanda son oncle.

— Oui. Nous allons laisser ces deux-là tranquilles. Nous n'avons plus besoin d'eux pour nous conduire chez leur chef. Les ordinateurs n'échouent jamais.

— Les ordinateurs ?

— Oui. Le nom que les nôtres ont trouvé dans la chambre d'hôtel. Harold Smith. Eh bien, le docteur Harold Smith est le directeur d'un sanatorium près d'ici, appelé Folcroft. Et il possède un système informatique donnant accès aux principaux ordinateurs de ce pays.

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie que ce docteur Smith est le chef de l'organisation qui emploie ces deux assassins. Et maintenant que nous le savons,

nous n'allons plus nous occuper de ces deux-là. Nous n'avons pas besoin d'eux pour atteindre notre but, le pouvoir pour les Actatl.

— Mais nous restons quand même vulnérables, protesta Carl.

— Non. Ces deux hommes sont les bras. Des bras forts et puissants, mais rien que des bras. Nous voulons couper la tête de l'organisation secrète. Et sans la tête, les bras ne servent à rien. Notre piège n'a pas fonctionné mais nous avons quand même gagné.

Jouen garda le sourire et ce sourire se communiqua aux trois autres. Il contempla la cour centrale du labyrinthe où gisaient deux chiens morts et où le troisième gémissait, les deux pattes de devant disloquées.

Derrière lui, les hommes dirent en chœur :

— Vous êtes roi. Vous êtes roi.

— C'est vrai, reconnut-il en se retournant et à l'un des emplumés il ordonna : Allez tuer ce chien.

*

* *

Dans la voiture quittant le domaine Edgemont, Remo demanda à Chiun :

— Qu'est-ce que ça signifiait, tout ça ? Des aigles et des souris et des yeux qui allaient se casser comme du verre ?

— Je me suis rappelé ce que ce Maître d'autrefois écrivait dans ses histoires. Il disait que c'était une puissante malédiction chez les peuples qu'il avait visités.

— Mais vous ne savez même pas si ceux-là sont de ce même peuple.

Chiun forma une délicate pyramide avec ses longs doigts.

— Ah... Mais s'ils le sont, ils vont passer des nuits sans sommeil.

Remo haussa les épaules. En levant les yeux vers le rétroviseur, il vit Valérie qui boudait, dans le coin contre la portière de droite ; Bobbi Delphéen était assise toute raide, les traits tirés la figure pâle. Il comprit qu'elle avait dû avoir réellement grand-peur.

CHAPITRE XI

Ce soir-là, la police trouva Joey 172 sous un viaduc de chemin de fer du Bronx.

Elle ne trouva pas son cœur.

Il y avait un presque témoin du meurtre, qui déclara qu'il marchait sous le viaduc quand il avait entendu un bruit de lutte et un gémissement. Il toussa et le bruit se tut et puis il s'en alla. Il revint un quart d'heure plus tard et découvrit le cadavre de Joey 172.

À côté du corps il y avait un message sur le trottoir, apparemment écrit par Joey 172 avec son propre sang. Ce message était : « Ensuite le Maine ». La police pensait que Joey 172 avait profité du bref répit provoqué par la présence du passant pour écrire ces mots.

Tout cela fut rapporté le lendemain dans le *Post*, que Remo lut.

Le fait que le *Post* pensait que le message « Ensuite le Maine » signifiait que le meurtre était l'œuvre de marginaux d'extrême droite, dont la prochaine mission serait d'aller dans le Maine pour s'assurer que les fascistes remporteraient les élections présidentielles, était sans importance.

Le fait que le *Post*, le premier et le seul, avance cette hypothèse à la Une, et qu'en page 24, un éditorial, intitulé « Sans cœur en Amérique », reprenne cette hypothèse pour en faire une réalité n'impressionna pas du tout Remo.

Ce qui l'impressionnait, c'était le contenu du message « Ensuite le Maine. »

À quoi cela pouvait-il faire allusion sinon au Dr Harold Smith ?

Dans toute la tribu Actatl, la nouvelle de la mort de Joey 172 s'était rapidement répandue : le profanateur de la grande pierre Uctut n'était plus.

Une autre nouvelle se diffusa tout aussi rapidement. Bientôt les Actatl ne se cacheraient plus ; leurs fières traditions historiques ne seraient plus gardées secrètes par peur de l'anéantissement et des représailles.

Bientôt les Actatl et leur dieu Uctut, au nom secret, allaient se redresser au-dessus des peuples du monde, nobles et orgueilleux, car en ce moment même les chefs de la famille projetaient d'humilier une organisation secrète des États-Unis.

Dans sa suite d'hôtel, Jouen avait réuni les plus courageux des Actatl. Ils préparaient leur voyage. Et quand l'oncle Carl insista pour y

participer, Jouen ne discuta pas. Il estimait que le vieux monsieur méritait d'être présent en cette heure de gloire.

CHAPITRE XII

Avant que Remo ne puisse décrocher pour appeler le Dr Harold Smith, le téléphone sonna.

C'était surnaturel, pensa Remo, mais Smith semblait parfois capable, à distance, de deviner sa pensée et d'appeler précisément au moment où Remo voulait lui parler. Beaucoup plus souvent, toutefois, il avait le chic pour téléphoner quand Remo ne voulait pas lui parler, c'est-à-dire la plupart du temps.

La sonnerie se répéta.

— Réponds à l'instrument, dit Chiun, ou alors arrache-le du mur. Je ne puis supporter toutes ces interruptions alors que j'essaye d'écrire une histoire pour le peuple de Sinanju.

Remo jeta un coup d'œil à Chiun, assis par terre et entouré de feuilles de parchemin, de plumes d'oie et de petites bouteilles d'encre. Il répondit au téléphone.

— Salut. Smitty ?

— Remo, c'est Bobbi.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Un quatrième pour le double ?

— Remo, j'ai peur. J'ai vu des hommes autour de chez moi et ils ont l'air de ceux qui étaient à Edgemont.

— Mmmm, fit Remo.

Il avait renvoyé Bobbi Delpheen chez elle avec la consigne d'être prudente, en espérant bien ne plus jamais entendre parler d'elle. Le bonheur, c'était de ne pas entendre ses Adidas traînailler sur le tapis de sa chambre.

— Je peux venir avec vous, Remo ? Je vous en prie. J'ai peur.

— Bon, d'accord. Mais soyez prudente en venant ici. Et couvrez-vous chaudement. Nous allons faire un voyage.

— J'arrive !

Remo raccrocha en grognant.

En renvoyant Bobbi chez elle, Remo lui avait conseillé de se méfier. Quand il avait renvoyé Valérie, il lui avait dit de se taire. Il se demandait à présent si elle était suivie elle aussi.

— Hé, Chiun, vous écrivez quelque chose d'intéressant sur moi ?

Chiun releva la tête.

— Je n'écris que la pure vérité.

Remo n'avait aucune envie de rester planté là et de se faire insulter, alors il téléphona à Valérie. Elle était à son bureau, au musée.

— C'est pas trop tôt que vous appeliez, monstre, dit-elle. Quand allez-vous nous débarrasser de tout ça... de tous ces... vous savez, dans la salle spéciale ? Combien de temps pensez-vous que ça peut durer ? Et d'abord, vous me prenez pour qui ?

— Bon. Avez-vous d'autres problèmes ? Des gens qui cherchent Willingham ?

— Non. J'ai fait annoncer qu'il était en vacances. Mais il ne peut pas rester éternellement en vacances. Il faut que vous fassiez quelque chose.

— Je n'y manquerai pas. Vous avez ma garantie absolue, promit sincèrement Remo. Vous n'avez vu personne ? On ne vous a pas suivie ?

— Pas que je sache.

— Est-ce que des gens sont venus pour voir la pierre ?

— Non. Pas depuis mon retour. J'ai laissé l'écriteau des travaux sur la porte mais personne ne vient.

— Et personne ne vous suit ?

— Vous essayez de me faire peur, ou quoi ? C'est ça hein ? Vous essayez de me faire peur. Sans doute pour m'attirer dans votre chambre et faire de moi votre chose. C'est ça, hein ?

— Non, chérie. Ce n'est certainement pas ça.

— Oui, eh bien n'allez pas croire qu'une ruse minable va m'effrayer au point que j'aille chez vous. Pas question. Vos manœuvres stupides sont cousues de fil blanc, vous entendez ? De fil blanc, et vous pouvez laisser tomber si vous pensez un seul instant que vous êtes capable de m'effrayer pour que je...

Remo raccrocha.

Valérie arriva avant Bobbi, avant même que Remo n'ait terminé sa conversation téléphonique avec Smith.

Non, Smith n'avait rien appris sur Joey 172. À la fermeture de Folcroft, le flot d'informations s'était tari. Il ne savait rien de plus que ce qu'il pouvait glaner dans les journaux. Quand il n'était pas enneigé dans son bungalow.

Non il n'avait vu personne autour de son bungalow et, oui, le ski était épatant et s'il restait un mois de plus, lui avait dit son moniteur, il serait prêt à quitter la pente des enfants et il serait heureux de voir Chiun et Remo s'ils venaient dans le Maine, mais il ne pourrait pas les loger dans son bungalow parce que, premièrement il était trop petit et deuxièmement après toutes ces années, M^{me} Smith n'avait toujours pas la moindre idée de ce que faisait son mari pour gagner sa vie et ce serait trop compliqué pour elle de faire la connaissance de Remo et de Chiun. Et ce n'était pas les chambres de motel qui manquaient dans le coin et qu'est-ce que c'était que ce bruit horrible dans la pièce où était Remo ?

— C'est Valérie, répondit-il. Elle appelle ça causer. Soyez très prudent.

Il raccrocha, juste à temps pour écarter Chiun qui se tournait d'un air menaçant vers Valérie qui avait interrompu sa concentration. Il tenait sa plume d'oie du bout des doigts. En une fraction de seconde, Remo le savait, Valérie serait pourvue d'un nouvel appendice, une plume d'oie dans son crâne et dans son cerveau.

— Non, Chiun. Je vais la faire taire.

— Ce serait bien si vous vous taisiez tous les deux. C'est un travail compliqué que je fais.

— Valérie, venez donc vous asseoir ici.

— Je vais voir la presse, déclara-t-elle. J'en ai assez de tout ça. Le *New York Times* serait ravi d'écouter mon histoire. Oui, le *New York Times* ; attendez un peu que Wicker et Lewis en aient fini avec vous. Vous vous ferez l'effet d'être passé à la moulinette. C'est ça. Le *Times*.

— Un excellent journal, approuva Remo.

— J'ai trouvé mon emploi par le *New York Times*, reprit Valérie. Nous étions quarante à répondre à l'annonce. Mais j'étais la plus qualifiée. Je le savais. Je l'ai vu dès que je me suis entretenue avec M. Willingham... Pauvre M. Willingham. Mort dans cette salle d'exposition et vous qui l'avait laissé là, abandonné.

— Le cher vieux M. Willingham voulait vous arracher le cœur avec une pierre, rappelez-vous.

— Oui, mais ce n'était pas le vrai M. Willingham. Il était gentil. Pas comme vous.

— Superbe, dit Remo. Il essaye de vous tuer, je vous sauve la vie et il est gentil, pas comme moi. Allez au *Times*. Ils vous comprendront.

— L'injustice, murmura Chiun. Tu devrais la comprendre. Les Américains l'ont inventée.

— Occupez-vous de vos contes de fées. Ça ne vous regarde pas.

La porte du petit salon s'ouvrit et Bobbi entra. L'idée qu'elle se faisait d'une chaude tenue d'hiver était un manteau de fourrure sur une tenue de tennis.

— Salut, salut, salut tout le monde, me voilà.

Chiun enfonça rageusement un bouchon dans un des encriers.

— Ça suffit. On ne peut pas travailler dans cet environnement.

— Avez-vous été suivie ? demanda Remo à Bobbi.

— Non. J'ai bien regardé. Personne.

Elle aperçut Valérie sur une chaise dans le coin et parut absolument ravie de la voir.

— Bonjour, Valérie, ça va ?

— Je suis contente de vous voir habillée, répliqua Valérie sur un ton pincé.

Chiun souffla sur le parchemin le roula et le rangea avec les plumes

d'oie et les bouteilles d'encre dans le bureau.

— Très bien, petit père, vous pourrez finir ça plus tard.

— Pourquoi ?

— Nous allons dans le Maine.

— Blaaah, fit Chiun.

— Chic, dit Bobbi.

— Je vais me faire virer, grogna Valérie.

— Pourquoi moi, mon Dieu ? gémit Remo.

CHAPITRE XIII

Ils étaient venus, tous ; ceux d'Europe, ceux du Sud de l'Amérique et même ceux d'Asie ; ils étaient tous venus.

Ils étaient venus du monde entier, les plus vaillants des Actatl. Leurs forces s'étaient gaspillées en mésaventures avant que Jean-Louis de Jouen ne prenne la direction de la tribu et c'était tout ce qu'il en restait.

Douze hommes, vêtus de capes de plumes jaunes et de pagnes, se tenaient pieds nus avec de la neige jusqu'aux chevilles, sans souci du froid, regardant du haut d'une colline une petite cabane en rondins nichée sous des sapins.

Le vent glacé des montagnes du Maine les giflait, les rafales aplatisaient les plumes de leurs capes sur leur corps nu, mais ils ne grelottaient pas, ils ne tremblaient pas parce que les anciennes traditions stipulaient qu'un enfant ne pouvait être un guerrier tant qu'il n'aurait pas vaincu un serpent, un félin de la jungle et le coup de marteau du froid et malgré le passage de vingt générations tous, même le gros et vieil oncle Carl, savaient qu'ils étaient des guerriers Actatl et cela les réchauffait.

Comme un seul homme, ils écoutaient Jean-Louis de Jouen, vêtu de bottes fourrées et d'un parka de fourrure à capuchon, leur donner des instructions.

— La femme est pour le sacrifice. À l'homme, je dois parler avant que nous l'offrions à Uctut.

— Est-ce que les deux autres, le Blanc et l'Oriental, vont venir ? demanda l'oncle Carl.

Jouen sourit.

— S'ils viennent, ils seront tués... de l'intérieur de leur propre camp.

CHAPITRE XIV

M^{me} Harold W. Smith était moche.

À trente-deux ans, elle l'ignorait, à quarante-deux ans, elle le découvrait et s'en inquiétait et maintenant, à cinquante-deux ans, elle le savait et ne s'en souciait plus.

Elle était, se répétait-elle souvent, une femme adulte qui devait se comporter en adulte, et cela exigeait entre autres de renoncer à tous les fantasmes puérils de vie excitante en compagnie d'un homme passionnant.

Cela lui avait été refusé. Mais elle avait quelque chose de mieux, pensait-elle. Elle avait le Dr Harold W. Smith, et s'il était terne et falot cela lui était égal maintenant, puisque c'était probablement inévitable avec ce travail terne qu'il accomplissait jour après jour au Sanatorium de Folcroft, à compulser des piles de papiers ennuyeux et à s'inquiéter d'ennuyeuses études subventionnées par le terne gouvernement fédéral à Jacksonville, Arkansas, à Bell Buckle, Tennessee et en d'autres lieux tout aussi ternes et ennuyeux.

Harold... ce n'était pas Harry ou Har, mais Harold. Non seulement elle l'appelait toujours Harold mais elle pensait à lui en l'appelant Harold. Elle pensait souvent que Harold aurait pu être un tout autre homme s'il avait été simplement placé dans des circonstances différentes.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, après tout, il avait accompli une espèce de travail secret et s'il n'en parlait jamais autrement que pour dire vaguement qu'il avait été « au chiffre », elle avait découvert une fois une lettre personnelle du général Eisenhower, s'excusant que les circonstances rendent impossible aux États-Unis d'octroyer à Harold W. Smith la Médaille d'Honneur du Congrès, ajoutant « qu'aucun homme ayant servi dans le camp des Alliés ne la méritait plus que lui. »

Elle n'avait jamais avoué à son mari qu'elle avait trouvé cette lettre sous la jaquette d'un livre posé sur une étagère au-dessus de son bureau. Elle craignait de le gêner mais elle pensait souvent qu'il avait dû être exceptionnel « au chiffre » pour mériter de telles louanges d'un grand homme comme Ike.

Le lendemain de la découverte de la lettre, elle eut peur de ne pas l'avoir remise exactement dans la même position sous la jaquette du livre alors elle retourna voir. Mais la lettre avait disparu et dans le cendrier du bureau elle vit des bouts de papier calcinés... mais ce

n'était pas possible. Quel homme irait brûler une lettre personnelle de félicitations d'un président des États-Unis ?

Personne ne ferait ça.

À présent, elle écoutait le léger glouglou du percolateur qui emplissait le bungalow d'une bonne odeur de café, et ne regrettait rien.

Harold était peut-être terne, ennuyeux, disons-le, mais il était aussi un homme bon et doux.

Elle éteignit la cuisinière électrique et ôta le percolateur de la plaque chaude pour le poser à côté et attendre que le café soit filtré.

Elle était heureuse qu'il ait eu la bonne idée de venir passer quelques semaines dans le Maine. Prenant deux tasses dans le placard au-dessus de l'évier, elle les rinça et les remplit de café.

Elle entendit la respiration régulière d'Harold s'arrêter un instant dans la chambre à côté, puis un soupir et des grincements de sommier. Comme toujours, il s'était réveillé, était resté parfaitement immobile pendant trois secondes comme s'il cherchait où il était, puis sans perdre de temps il s'était levé.

Sept jours par semaine, c'était toujours la même chose. Jamais Smith ne paressait au lit, pas même un instant, une fois bien réveillé, il en sautait comme s'il était en retard pour un rendez-vous.

M^{me} Smith porta les tasses sur la petite table de la cuisine recouverte de formica, jeta un coup d'œil par la fenêtre et se figea.

Elle regarda encore, posa les deux tasses et s'approcha de la fenêtre où elle appuya son front contre la vitre froide et humide, pour mieux voir.

« Bizarre, pensait-elle. Très bizarre. »

— Harold, dit-elle.

— Oui, ma chérie. Je suis levé.

— Harold, viens ici, s'il te plaît.

— Dans un instant.

— Tout de suite. S'il te plaît.

En regardant toujours dehors, elle sentit Harold s'approcher d'elle.

— Bonjour, ma chérie. Que se passe-t-il ?

— Là dehors, Harold.

Smith avança la tête à côté de celle de sa femme et regarda par la vitre.

Douze hommes descendaient de la colline vers le bungalow, uniquement vêtus d'un pagne et d'une cape de plumes jaunes, et coiffés de plumes.

Ils étaient vaguement habillés comme des Indiens mais ils n'en avaient pas le teint. Certains étaient jaunes, d'autres blancs, d'autres basanés. Ils étaient armés de lances.

— Qu'est-ce que c'est, Harold ? demanda M^{me} Smith. Qui sont-ils ?

Elle se tourna vers son mari mais il n'était plus là.

Smith s'était précipité hors de la cuisine. Il leva un bras au-dessus de la porte et décrocha un fusil de chasse posé sur un support formé d'une paire de bois de cerf. Il poussa le verrou simple de la porte, puis il ouvrit le petit vaisselier. Derrière les assiettes, il prit une boîte de cartouches.

M^{me} Smith l'observait. Elle ignorait que ces cartouches étaient là. Et pourquoi Harold chargeait-il son fusil ?

— Harold, qu'est-ce que tu fais ?

— Habille-toi, ma chérie, répondit Smith sans lever les yeux. Mets des bottes et un gros manteau, au cas où tu devrais sortir brusquement.

En relevant la tête il la vit encore à la fenêtre.

— Tout de suite ! ordonna-t-il.

Machinalement, sans bien comprendre, M^{me} Smith se dirigea vers la chambre. Elle pensait jeter rapidement un manteau sur son pyjama. Elle vit Harold aller et venir, le fusil cassé au creux de son bras comme un chasseur. Il ferma toutes les fenêtres du petit bungalow et tira les rideaux.

— Est-ce que ça a un rapport avec les fêtes du bicentenaire ? cria-t-elle en enfilant ses grosses bottes de fourrure sur son pantalon de pyjama.

— Je ne sais pas, ma chérie, répondit-il.

Smith vida la boîte de cartouches dans la poche gauche de sa robe de chambre. Dans la droite, il plaça un automatique 9 mm qu'il récupéra dans une niche entre le divan et le radiateur du living-room. Il tourna la tête vers la chambre.

— Assure-toi que ces fenêtres sont bien fermées. Tire les rideaux et reste là jusqu'à ce que je te dise le contraire, dit-il et il ajouta « ma chérie » sans y penser.

Puis il claqua la porte de la chambre.

Les douze Actatl avançaient silencieusement sur la neige vers la petite maison, nichée toute seule dans la minuscule vallée au pied de la colline.

Au sommet, dans un tracteur des neiges, Jean-Louis de Jouen regardait ses hommes – ses guerriers, ses braves – s'approcher du bungalow. Cent mètres. Quatre-vingt-dix...

Il se tourna vers le chemin de terre enneigé qui traversait le bois de sapins.

Alors que les Actatl avançaient vers la maison, il vit ce qu'il attendait : un panache de neige sur la route menant à la cabane en rondins.

Une voiture.

C'était le moment décisif. Les Actatl allaient gagner ou perdre, tout

simplement. Il sourit, car pas un instant il ne doutait de la victoire des siens.

Smith brisa un carreau de la fenêtre de la cuisine avec le canon de son fusil et l'appuya au bord du trou.

Il visa le premier des guerriers emplumés, puis il déplaça froidement son angle de tir vers la gauche, de façon à ce qu'une seule décharge de chevrotines puisse abattre trois hommes d'un coup.

Depuis combien de temps s'était-il servi d'un fusil ? Pour tuer ? Tout lui revint à l'esprit en une fraction de seconde, le temps de la Seconde Guerre Mondiale quand il avait dû s'échapper, à coups de feu, d'un piège nazi après avoir passé quatre mois en territoire occupé, en Scandinavie, pour organiser un mouvement de résistance et entraîner ses membres au sabotage contre un seul objectif : l'installation secrète nazie où l'on se livrait à des expériences avec l'eau lourde, nécessaire à la fabrication d'une bombe atomique.

Une bonne cause, alors, et qui le restait.

Son doigt commença à se resserrer sur la détente de droite mais s'immobilisa quand il entendit une voiture s'arrêter devant la porte du bungalow.

En était-ce d'autres ? Ou serait-ce Remo ?

La porte était verrouillée. Il attendit un moment. Les guerriers étaient à trente-cinq mètres, marchant difficilement dans la neige profonde, et Smith visa de nouveau avec soin.

Il comptait tirer quand ils seraient à vingt-cinq mètres.

Avant qu'il puisse presser la détente, il aperçut un éclair de couleur à la droite de sa fenêtre, puis Remo vêtu simplement d'un teeshirt bleu et d'un pantalon noir, et Chiun en kimono vert, qui contournaient la maison et couraient vers les douze hommes armés de lances.

Les deux premiers Indiens s'arrêtèrent, levèrent le bras et lancèrent leurs armes. S'il ne l'avait pas vu de ses propres yeux, Smith ne l'aurait pas cru. Les projectiles fonçaient sur Remo et Chiun, qui ne semblaient pas y prendre garde. Remo leva la main gauche devant sa figure, une seconde trop tard, à son gré. La lance se cassa en deux et tomba à ses pieds sans le toucher. Il continua de courir vers les Actatl. La lance qui visait Chiun parut atteindre le ventre du vieil Oriental et y pénétrer, d'un jet mortel. Mais les doigts aux ongles longs du Coréen voletèrent et la lance se retrouva dans la main droite de Chiun, attrapée en plein vol.

Ces petits incidents n'avaient en rien ralenti la course de Chiun et Remo. Ils tombèrent sur les Actatl et Smith s'aperçut qu'au cours de toutes ses années passées à la tête de CURE, jamais il n'avait vu Remo et Chiun travailler ensemble. Et, en les observant, il comprit pour la première fois la terreur que le Maître de Sinanju et son disciple pouvaient inspirer à tant de cœurs vaillants.

Il comprit aussi pourquoi Chiun croyait que Remo était la réincarnation du dieu oriental Shiva, le Destructeur Implacable.

Remo se déplaçait dans un tourbillon flou, parmi le groupe des douze guerriers qui avaient interrompu leur assaut contre la maison pour se débarrasser d'abord des deux intrus. Autour de Remo tout n'était que rapidité, comme s'il était au sein d'une espèce de turbulence, et des corps portaient de lui en vol plané, donnant l'impression qu'ils avaient une charge magnétique différente de la sienne et qu'ils étaient repoussés par des forces invisibles.

Pendant que Remo chargeait au centre des Actatl, Chiun s'activait sur le périmètre. Son style était aussi différent de celui de Remo qu'un fusil d'un pistolet. Chiun ne paraissait pas aller vite ; ses mains et son corps n'étaient pas flous quand il se déplaçait d'un point à un autre. Smith nota, presque scientifiquement, que Chiun semblait ne pas bouger du tout. Mais soudain il était ici, soudain là-bas. Smith croyait regarder un film où la caméra s'était arrêtée par intermittence au cours du tournage et où le mouvement de Chiun s'était poursuivi pendant cet arrêt.

Et les cadavres s'entassaient en un énorme monticule de plumes jaunes, évoquant quelque cimetière de canaris géants.

Smith remarqua un autre mouvement sur sa gauche et tourna la tête. Une fille en manteau de fourrure contournait le bungalow.

Il pensa que ce devait être Bobbi ou Valérie. Bobbi, plutôt, à en juger par le vison. Elle s'arrêta au coin pour regarder Remo et Chiun semer la destruction parmi les guerriers Actatl.

Ne se sachant pas observée, elle glissa une main dans la poche droite de son manteau et la retira armée d'un pistolet.

Smith sourit. Elle allait protéger Remo et Chiun.

Elle leva son bras tendu. Smith se demanda s'il devait l'appeler pour lui dire de s'arrêter.

Il se retourna vers la bataille. Tous les Actatl étaient tombés. Seuls Remo et Chiun restaient debout, les pieds enfoncés dans la neige poudreuse. Ils tournaient le dos à Bobbi. Remo montra le sommet de la colline où un homme était assis dans un tracteur des neiges et contemplait le carnage. Remo fit un signe de tête à Chiun et partit vers le sommet.

Smith jeta un nouveau coup d'œil à Bobbi. Elle levait la main gauche pour saisir son poignet droit et le soutenir. Lentement, elle visa Remo et Chiun, à six ou sept mètres d'elle.

Elle allait tirer.

Smith pivota à la fenêtre, braquant son fusil vers la gauche et, sans viser, pressa la première détente puis l'autre.

La première décharge manqua sa cible. La seconde frappa Bobbi en plein abdomen, la souleva dans les airs, la replia comme une serviette

et la reposa dans la neige trois mètres plus loin.

Remo se retourna, vit Bobbi gisant dans la neige, du sang coulant de sa taille presque coupée en deux, formant une mare brunâtre. Il regarda la fenêtre où Smith se tenait le fusil en main.

— Joli travail, Smitty, ironisa-t-il. Elle est avec nous.

Smitty passa devant la porte de la chambre, en sortant, et cria à sa femme :

— Ne sors pas, ma chérie. Tout va s'arranger.

— Tu n'as rien, Harold ?

— Rien du tout, ma chérie. Reste là jusqu'à ce que je t'appelle.

Il appuya le fusil contre le mur et sortit sur la petite véranda qui entourait le bungalow. Remo leva les yeux vers lui et éclata de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demanda Smith.

— Je ne sais pas, mais j'avais dans l'idée que vous dormiez en costume gris, répondit Remo en désignant le pyjama. Je croyais que vous portiez toujours un costume gris.

— Très amusant.

Chiun se penchait sur Bobbi. Quand Remo et Smith s'approchèrent elle dit à Remo entre ses dents :

— Vous êtes un des profanateurs de la pierre. Vous devez mourir.

— Désolé, mais je n'ai pas l'impression que vous allez réussir, répliqua-t-il.

— Elle allait vous tirer dessus, expliqua Smith.

— Elle n'y serait pas arrivée.

— Vous aviez le dos tourné.

— Et alors ? Quel rapport ? demanda Remo et il se pencha à son tour sur Bobbi. Quel est votre intérêt dans tout ça. Uniquement parce que je n'ai pas voulu jouer au tennis avec vous ?

— Je suis une fille d'Uctut. Avant moi mon père, et son père avant lui, des générations...

— Alors vous les avez aidés à tuer votre mère ?

— Elle n'était pas une Actatl. Elle n'a pas protégé la pierre sacrée.

Bobbi avala de l'air, gargouillis dans sa gorge.

— Qui reste-t-il pour la protéger, maintenant ? demanda Remo.

— Jean-Louis la protégera et il vous tuera. Le roi des Actatl vous détruira.

— Comme vous voudrez.

— Maintenant je meurs avec le nom sacré sur mes lèvres.

Elle parla encore et Remo se pencha tout près pour entendre le nom secret d'Uctut. Puis les traits de Bobbi se détendirent, elle sourit, ferma les yeux et sa tête retomba d'un côté.

Remo se releva. Couchée par terre dans son manteau de vison, entourée de neige fondue sanglante, elle avait l'air d'un grand rat musqué gisant sur un coussin rouge.

— Et voilà, ma jolie, dit Remo.

Il se tourna vers le sommet de la colline. Le tracteur des neiges et l'homme avaient disparu.

— Ah, mon Dieu ! Ah, mon Dieu !

Remo sursauta. Le nouveau bruit était celui de Valérie qui avait fini par trouver assez de courage pour venir voir ce qui se passait, après avoir entendu les coups de feu.

Elle s'était arrêtée au coin du bungalow et regardait les cadavres épars sur la neige.

— Ah, mon Dieu ! Ah, mon Dieu ! répéta-t-elle.

— Chiun, voulez-vous la faire partir d'ici ? demanda Remo. Muselez-la, vous voulez ?

— Je ne fais pas ceci parce que c'est un ordre. Je ne prends pas d'ordres de toi, uniquement de notre gracieux et sage empereur en pyjama. Je fais ceci parce que c'est absolument digne d'être fait.

Chiun effleura le bras gauche de Valérie. Elle poussa un petit miaulement plaintif et le suivit jusqu'à la voiture.

— Eh bien, vous devez vous débarrasser de ces cadavres, dit Smith.

— Débarrassez-vous de vos propres cadavres. Je ne suis pas la fourrière.

— Je ne peux pas m'en débarrasser. Ma femme est là. D'ici une minute, elle va venir voir. Je ne peux la laisser voir cela.

— Vraiment, Smitty, qu'est-ce que vous feriez si je n'étais pas là pour m'occuper de tous les détails à votre place ?

Remo regarda Smith, l'air vertueux, comme s'il exigeait une réponse qui n'allait pas venir. Puis il ouvrit l'appentis à côté de la porte d'entrée du bungalow et en traîna le petit tracteur des neiges de Smith. Tous les cottages et bungalows de cette région en avaient un parce que la neige était parfois si profonde que les gens sans tracteur des neiges risquaient de rester bloqués pendant des semaines. Et faire mourir de froid ou de faim les visiteurs, ce n'était pas le meilleur moyen de favoriser le tourisme du Maine...

Remo mit le moteur en marche et se dirigea vers le tas de cadavres, qu'il jeta à l'arrière du véhicule équipé de patins, comme autant de sacs de pommes de terre. Il plaça Bobbi Delphéen au sommet puis il se servit de quelques bras et jambes choisis au hasard pour bien caler tout son monde.

Il fit faire demi-tour au tracteur et le braqua vers le sommet de la colline, qui plongeait de l'autre côté vers une large ravine avec un cours d'eau gelé dans le fond. Il brisa le mécanisme de la direction pour que les patins ne puissent pas pivoter, coinça l'accélérateur et sauta à terre.

Le tracteur des neiges escalada lourdement la pente, portant ses treize cadavres.

— Ils le trouveront au printemps, dit Remo à Smith. D'ici là vous aurez fait en sorte que personne ne sache qui avait loué cette cabane.

— Certainement.

— Bien. Et pourquoi ne retournez-vous pas à Folcroft ? Pas la peine que vous restiez caché ici.

Smith regarda vers la hauteur.

— Et le roi de cette tribu ?

— Je m'occuperai de lui à New York. Ne vous en faites pas.

— Avec vous au travail, qui peut s'en faire ?

— Précisément, dit Remo, impressionné par sa propre efficacité.

Il contempla la neige ensanglantée, puis il ramassa une longue plume jaune et commença à balayer la neige pour recouvrir les taches. En quelques secondes, tout fut aussi immaculé qu'avant la bataille.

— Et Valérie ? demanda Smith.

— Je la ferai taire.

Remo s'éloigna. Quelques instants plus tard, Smith entendit le moteur de la voiture se mettre en marche et son bruit décroître.

Il attendit un peu avant de rentrer dans la maison et, s'arrêtant sur le seuil, il cria au paysage désert :

— Assez de bêtises ! Si vous avez envie de vous entraîner à vos jeux de guerre, allez faire ça ailleurs ! Avant de faire du mal à quelqu'un. Allez ! Filez ! C'est ça, filez !

Il attendit encore vingt secondes, puis il ferma la porte et alla dans la chambre.

— Tu avais raison, ma chérie. Quelques jeunes imbéciles répétant des danses guerrières pour le bicentenaire. Je les ai chassés.

— J'ai entendu des coups de feu, Harold, murmura M^{me} Smith.

— Oui, des coups de semonce, pour leur faire peur. J'ai tiré dans les arbres. Rien que pour les faire fuir.

— À te voir tout à l'heure, j'ai cru qu'il y avait réellement du danger, dit-elle d'un air méfiant.

— Non, non, pas du tout, voyons. Et tu sais quoi ?

— Quoi donc ?

— Fais les bagages. Nous rentrons.

— Oui, Harold.

— Cette neige est assommante.

— Oui, Harold.

— Je crois que je ne serai jamais assez bon skieur pour quitter la pente des enfants.

— Oui, Harold.

— J'ai envie de me remettre au travail, ma chérie.

— Oui, Harold.

Quand il sortit de la chambre, M^{me} Smith soupira. La vie était terne.

Terne, terne, terne.

CHAPITRE XV

En face de New York, sur l'autre berge de l'Hudson à Weehawken, New Jersey, il y a une vague placette de ciment pompeusement baptisée parc, qui commémore le meurtre d'Alexander Hamilton par Aaron Burr.

Le parc est un timbre-poste à côté d'un boulevard défoncé qui serpente le long du sommet des falaises, les Palisades, et qui est censé rappeler l'endroit précis où Hamilton a été abattu, avec une erreur d'une bonne soixantaine de mètres. Distance verticale.

Hamilton a été tué au pied de la falaise, dans une zone d'éboulis et de décombres qui était nettoyée régulièrement quand le ferry fonctionnait entre la ville et la 42e Rue à New York. Depuis la suppression du ferry-boat, personne ne s'en occupe plus.

Il était donc peu vraisemblable qu'une pierre de plus dans ce coin attire l'attention de qui que ce soit.

S'il n'y avait pas eu Valérie Gardner.

Après avoir tenu sa promesse de débayer la salle particulière du musée des cadavres de Willingham et consorts, Remo avait trouvé un moyen de faire un bon usage des intarissables bavardages de Valérie.

Alors qu'elle le prenait toujours pour un fou homicide, il lui expliqua avec soin qu'un successeur devrait être trouvé à Willingham et qui pourrait-on nommer de plus qualifié que la jeune assistante qui s'était donné tant de mal pour protéger les trésors du Muséum d'Histoire Naturelle ?

Donc, quand Remo se fut entendu avec une société de déménagement spéciale de Greenwich Village, qui avait l'habitude de travailler la nuit parce que sa spécialité était de déménager les effets et les meubles des gens entre minuit et cinq heures du matin, pendant que les propriétaires dormaient, Valérie prit son téléphone et s'entretint avec des représentants des chaînes de télévision de New York, des journaux, des agences de presse et des magazines d'actualité.

Le lendemain après-midi, à 13 heures, quand ces messieurs de la presse arrivèrent sur l'emplacement pierreux du duel Hamilton-Burr, ils trouvèrent Valérie Gardner en compagnie d'une pierre géante de près de deux mètres de haut, gravée de cercles et d'oiseaux informes. Elle leur apprit que cette pierre avait été volée au musée et rendue contre une « rançon considérable » qu'elle avait payée personnellement, puisqu'elle n'avait pas pu joindre M. Willingham, le

directeur, pour obtenir l'autorisation.

Un vent du nord violent soufflait sur la masse de pierre pendant que Valérie expliquait que c'était le dieu rituel « d'une tribu mexicaine primitive appelée les Actatl, une tribu qui s'était distinguée en disparaissant totalement à l'arrivée de Cortez et de ses conquistadores. »

— On a une piste sur ceux qui ont pris la pierre ? demanda un reporter.

— Aucune, répondit Valérie.

— Comment est-ce qu'ils ont pu la faire sortir du musée ?

— Elle doit peser une tonne, jugea un autre.

— Quatre tonnes, précisa Valérie. Mais hier soir plusieurs de nos gardiens étaient malades et les voleurs ont pu entrer par effraction et emporter ceci, probablement avec un instrument de levage ou un camion élévateur.

Les journalistes posèrent encore quelques questions pendant que les cadreur filmait Valérie et la pierre et finalement un reporter demanda :

— Il a un nom, ce truc-là ? Comment devons-nous l'appeler ?

— Pour les Actatl, c'était dieu. Ils l'appelaient Uctut, mais ce n'était que son nom public. Il avait un nom secret uniquement connu des prêtres.

— Sans blague ?

— Oui, dit Valérie, et ce nom était...

Les caméras tournaient presque sans bruit quand Valérie prononça le nom secret d'Uctut.

L'affaire de la pierre kidnappée passa par les téléscripteurs et à la télévision le soir même, dans tous le pays. Et dans tout le pays, même dans le monde entier, ceux qui croyaient à Uctut regardèrent Valérie prononcer le nom sacré. Et comme les cieux ne s'assombrissaient pas, les nuages ne tombaient pas, ils soupirèrent tristement et commencèrent à penser que, peut-être, après cinq cents ans en Occident, ils devraient cesser de se considérer comme des Actatl, une tribu oubliée qui adorait une pierre sans pouvoir.

Mais tout le monde ne regardait pas la télévision.

Après le départ de Valérie et des journalistes, trois hommes s'attardèrent dans le parc au sommet des Palisades, pour contempler à leurs pieds l'énorme monument.

Au centre, regardant Uctut, il y avait Jean-Louis de Jouen qui sourit et dit :

— Très habile. Mais il faut dire que tout était très habile. Comment m'avez-vous trouvé ?

— Votre nom était dans les dossiers de Willingham, répondit Remo qui se tenait à sa droite. Tous les noms s'y trouvaient. Vous étiez le

seul Jean-Louis et c'est le nom que Bobbi m'a donné.

Jouen hocha la tête.

— L'information nous tuera tous...

Il regarda le vieil Oriental à sa gauche. Chiun secoua la tête.

— Vous êtes un empereur et vous n'avez que ce que vous méritez pour ne pas avoir embauché des assistants qualifiés. Confier des affaires sérieuses à des amateurs est toujours une erreur.

— Que va-t-il se passer maintenant ?

— Quand tout ça sera passé au journal télévisé ce soir, répondit Remo, nom sacré et tout, les Actatl verront qu'Uctut est bidon. Et voilà tout.

— Et votre organisation secrète ramassera simplement les morceaux et reprendra ses activités comme avant ?

— Exactement.

— Bien, dit Jouen. Ce qui est fait est fait et tout est bien qui finit bien. Je ne crois pas que j'avais vraiment l'étoffe d'un roi. Certainement pas du roi d'un peuple qui adorait une pierre.

Il sourit, d'abord à Remo puis à Chiun, comme s'il partageait avec eux une bonne plaisanterie.

Ils ne sourirent pas. Remo fourra une main dans la poche de Jouen, y laissant un bout de papier. Et Chiun jeta Jean-Louis de Jouen du haut de la falaise sur la statue d'Uctut où il atterrit avec un bruit mou.

— Bien, dit Chiun à Remo. Ce qui est fait est fait et tout est bien qui finit bien.

Le cadavre de Jouen fut découvert dans la soirée par des curieux qui avaient regardé le journal télévisé et qui s'étaient hâtés au pied des Palisades pour voir la grande pierre.

La police trouva dans la poche de Jouen une feuille dactylographiée par laquelle il reconnaissait qu'il avait projeté et commis les meurtres du député, de M^{me} Delpheen et de Joey 172, pour venger la profanation de la pierre. Le billet disait aussi qu'Uctut était un faux dieu et que Jean-Louis de Jouen, roi des Actatl, dénonçait la vilaine masse de pierre et choisissait la mort pour repentir, à cause de sa participation à trois crimes sauvages et insensés.

La presse couvrit tous ces événements sans omettre un seul des macabres détails, aussi consciencieusement qu'elle ignora le retour au Sanatorium de Folcroft du Dr Harold W. Smith, directeur, frais et dispos après ses vacances au mont Seboomook dans le Maine et fort occupé maintenant à la remise en marche du système d'ordinateurs complexes du sanatorium.

Et Remo et Chiun, dans leur chambre d'hôtel, se disputèrent à propos du dîner.

— Du poisson, dit Chiun.

— Du canard serait agréable, dit Remo.

— Du poisson.

— Mangeons du canard. Après tout, ce n'est pas tous les jours que nous tuons un roi.

— Du poisson, insista Chiun. J'en ai assez de regarder des choses à plumes.

L'original de cette édition numérique a été
IMPRIMÉ EN FRANCE
PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge.
Usine de La Flèche, le 10-08-1981.
1914-5 N° d'Éditeur 10869, 3^e trimestre 1981.